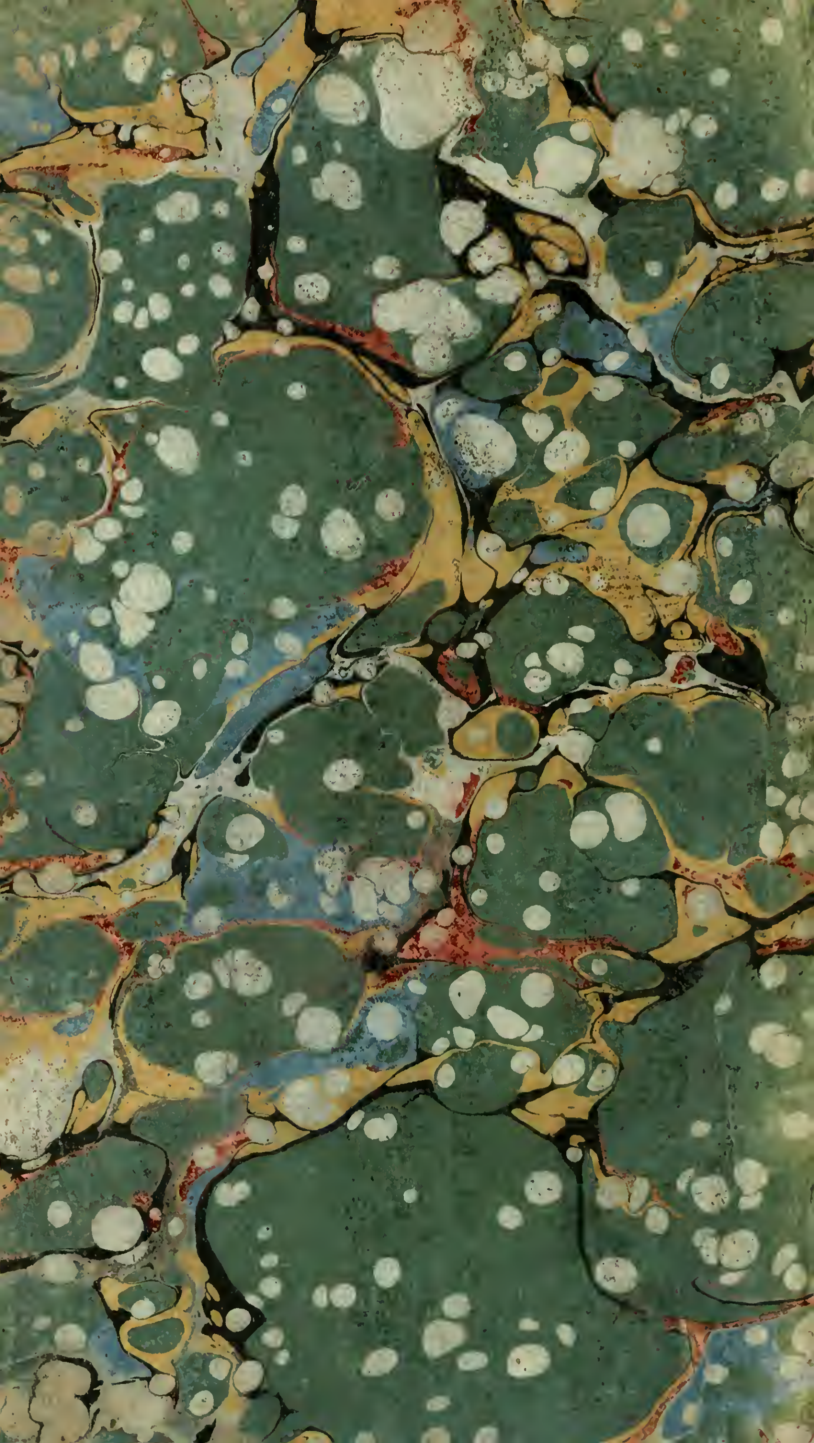






ŒUVRES

COMPLETES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION;

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIERES, ET ORNÉE DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME DIX-HUITIEME.

1792.


ANACREON.
Engagement témera
Amant de lui même
THÉATRE
ET
POESIES.
Pygmalion.
Le Devin de Village
GALANTES
OVIDE
C.P. Marillier inv.
A.C. Giraud le J.ne Sculp.

SCIENCES,

ARTS

ET BELLES-LETTRES.

TOME TROISIEME.

THÉATRE

ET

POÉSIES.

NARCISSE

OU

L'AMANT DE LUI-MÊME,

COMÉDIE,

Représentée par les comédiens ordinaires du roi le 18 décembre 1752.

PRÉFACE (*).

J'ai écrit cette comédie à l'âge de dix-huit ans, et je me suis gardé de la montrer aussi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien ; car on m'attaquera avec des plaisanteries, et je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais, pourvu que je

(*) Cette préface est comme le résumé de la doctrine de Jean Jacques sur les sciences, dont la manifestation lui avoit attiré tant d'ennemis deux ans auparavant. Voyez ci-dessus, tome XV. (G. B.)

convainque mes adversaires, je me soucie très peu de les persuader : en travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui, pour la plupart, se passent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe guere qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser ; et il importe à la vérité, que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer et sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (*a*), plus attentifs peut-

(*a*) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires; et cela me paroît assez croyable dans un siecle où l'on n'ose plus rien appeler par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je ré-

être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, et

---

ponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déja bien, savoir, qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, et j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la premiere réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette maniere : *Mes freres, si Socrate revenoit parmi nous, et qu'il vît l'état florissant où les sciences sont en Europe; que dis-je, en Europe? en Allemagne; que dis-je, en Allemagne? en Saxe; que dis-je, en Saxe? à Leipsic; que dis-je, à Leipsic? dans cette université : alors saisi d'étonnement et pénétré de respect, Socrate s'assiéroit modestement parmi nos écoliers, et, recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, et n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait : mais

je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet ils n'ont déguisé ni leur surprise ni leur chagrin de

---

je suis fort aise que ces messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit, plus prudemment et plus à leur aise, dans les cercles de femmes et de beaux-esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires, puis, quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parceque, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeler mes adversaires mes adversaires; car, malgré la politesse de mon siecle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippes.

ce qu'une académie s'étoit montrée integre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indiscretes, ni même les faussetés (*a*), pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement. Les sages ont pu voir avec quelle force et le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres, plus adroits, connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons ; et l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accusations plus graves que je leur

---

(*a*) On peut voir, dans le Mercure d'août 1752, le désaveu de l'académie de Dijon au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'auteur à l'un des membres de cette académie.

Nota. Ce désaveu est rapporté ci-dessus, tome 15, page 477.

intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités quej 'ai soutenues, et qu'en démontrant une proposition, je ne laissois pas de croire le contraire. C'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres; et l'on doit croire que l'art de raisonner sert beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues : c'est sans doute de leur part une maniere nouvelle et commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide, et tout ce qu'il

y a de démontré dans l'univers. Il me semble à moi que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inspirer cette idée, comme je le prouverai bientôt ; et il ne leur est pas permis d'ignorer que, dès qu'un homme parle sérieusement, on doit penser qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent ; encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira qu'en me déclarant contre les sciences j'ai parlé contre mon sentiment : à une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve et de vraisemblance, je ne sais qu'une réponse ; elle est courte et énergique, et je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, et il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la premiere ; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique et des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux-arts, et qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriser, mille occupations plus louables que d'écrire des comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement, quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs et qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes

hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, et je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité, la raison nous montre le but, et les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point, il me suffiroit de comparer les temps pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-temps séduit par les préjugés de mon siecle, je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage; je ne regardois les sciences qu'avec respect et les savans qu'avec admiration (*a*).

(*a*) Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne

Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent; et, quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *satis loquentiae*, *sapientiae parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations et bien du temps, pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que, durant ces temps de pré-

---

lisois pas un livre de morale ou de philosophie que je ne crusse y voir l'ame et les principes de l'auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, et je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus : ce préjugé puérile s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

jugés et d'erreurs où j'estimois tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers et la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume ; et entre autres cette petite comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse ; et on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espece de prétention : et hasarder de les donner au public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-temps, c'est dire assez que je dédaigne également la louange et le blâme qui peuvent leur être dus ; car je ne pense plus comme l'auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir en rougissant d'en être le pere,

à qui l'on fait ses derniers adieux, et qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres, que je méprise, je m'en défends sans nécessité; car, quand le fait seroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconséquence : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple et facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question; j'exposerai de nouveau mon sentiment; et j'attendrai que, sur cet exposé, on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possedent l'art merveilleux de disputer pour et contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur cou-

tume, par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma maniere, mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet essentiel pour les fixer à droite et à gauche ; ils combattront un fantôme et prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, et je commence.

« La science n'est bonne à rien, et ne « fait jamais que du mal, car elle est mau- « vaise par sa nature. Elle n'est pas moins « inséparable du vice que l'ignorance de « la vertu. Tous les peuples lettrés ont « toujours été corrompus ; tous les peu- « ples ignorans ont été vertueux : en un « mot il n'y a de vices que parmi les sa- « vans, ni d'homme vertueux que celui « qui ne sait rien. Il y a donc un moyen « pour nous de redevenir honnêtes gens ;

« c'est de nous hâter de proscrire la « science et les savans, de brûler nos bi- « bliotheques, fermer nos académies, nos « colleges, nos universités, et de nous re- « plonger dans toute la barbarie des pre- « miers siecles. »

Voilà ce que mes adversaires ont très bien réfuté : mais aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, et l'on ne sauroit rien imaginer de plus opposé à mon systême que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit et qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de savoir si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ait fait, que nos mœurs ne se sont point épurées (*a*), la question étoit à-peu-près résolue.

(*a*) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient cor-

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale et plus importante,

---

rompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption; et, quoique les sciences soient peut-être la plus abondante et la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'empire romain, les invasions d'une multitude de barbares, ont fait un mélange de tous les peuples qui a dû nécessairement détruire les mœurs et les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, et d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu et augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, et altere chez toutes les mœurs qui sont propres à leur climat et à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal, elles y ont seulement leur bonne part; et celui sur-tout qui leur appartient

sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la premiere n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, et je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le

---

en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua, pour la premiere fois, la comédie du Méchant, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire; il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractere, si bien exposé, auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractere tout-à-fait manqué, et ses noirceurs passerent pour des gentillesses, parceque tel qui se croyoit un fort honnête homme s'y reconnoissoit trait pour trait.

goût de l'étude et des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez ; car, sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre. Je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines et trompeuses connoissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une maniere abstraite mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée et de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélere très promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources, que l'étude entretient et

grossit à son tour, savoir, l'oisiveté et le desir de se distinguer. Dans un état bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir; et ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un état bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fourbes et des hypocrites.

Le goût des lettres, qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hom-

mes la pratique de leurs devoirs et les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systêmes absurdes des Leucippe, des Diogene, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbes, les Mandeville et mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous; et leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que, quoiqu'il nous reste de vrais philosophes ardens à rappeler dans nos cœurs les lois de l'humanité et de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siecle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme et du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux-arts, anéantit l'amour de nos premiers devoirs et de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être

un homme agréable, et nul ne se soucie d'être homme de bien. De là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers et presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation sont les fruits et les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse : nous savons toutes les regles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme ; nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; et, pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser ; en un mot il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ;

et nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile et superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux arts, amollit les corps et les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament; et l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage; et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche et pusillanime, incapable de résister également à la peine et aux passions. Chacun sait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, et l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de

bravoure (*a*). Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les miseres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, et trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, « si la « science, essayant de nous armer de nou- « velles défenses contre les inconvéniens « naturels, nous a plus imprimé en la « fantaisie leur grandeur et poids, qu'elle

(*a*) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La république de Gênes, cherchant à subjuguer plus aisément les Corses, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une académie. Il ne me seroit pas difficile d'alonger cette note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls lecteurs dont je me soucie.

« n'a ses raisons et vaines subtilités à nous « en couvrir. »

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime et de bienveillance qui attachent les hommes à la société; et c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; et il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

En même temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres, et toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, et il veut être admiré plus qu'un autre : les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De là naissent, d'un côté, les raffinemens du goût et de la politesse, vile et basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rapetissent l'ame et corrompent le cœur ; et de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, et tout ce que le vice a de plus lâche et de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser,

priser, et tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus; et de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante et la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siecle les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les lois, et les autres liens qui resserrant entre les hommes les nœuds de la société (*a*) par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques et des

---

(*a*) Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société qui sont formés par l'estime et la bienveillance mutuelle, et je me plains de ce que les sciences, les arts et tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

intérêts communs, et obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, et présentées sous un jour favorable : mais, en les examinant avec attention et sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car, pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés ; et il n'y a d'autre moyen pour réussir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, et de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de

choses où, chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux et à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela? Beaucoup de babil, des riches et des raisonneurs, c'est-à-dire des ennemis de la vertu et du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence et les mœurs. La foule rampe dans la misere; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déja dans le fond des cœurs, et il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange et funeste constitution où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, et où il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misere; où les plus frippons sont les plus honorés, et où il faut nécessairement renoncer à la

vertu pour devenir un honnête homme! Je sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela; mais ils le disoient en déclamant, et moi je le dis sur des raisons: ils ont apperçu le mal, et moi j'en découvre les causes; et je fais voir sur-tout une chose très consolante et très utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (*a*).

(*a*) Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, et qui, outre cela, sont très commodes pour terminer les disputes d'un ton important et décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci: « Les hommes ont par-tout les mê« mes passions; par-tout l'amour-propre et l'inté« rêt les conduisent; donc ils sont par-tout les « mêmes ». Quand les géometres ont fait une supposition qui, de raisonnement en raisonnement, les conduit à une absurdité, ils reviennent

Telles sont les vérités que j'ai développées et que j'ai tâché de prouver dans les

---

sur leurs pas, et démontrent ainsi la supposition fausse. La même méthode, appliquée à la maxime en question, en montreroit aisément l'absurdité. Mais raisonnons autrement. Un sauvage est un homme, et un Européen est un homme. Le demi-philosophe conclut aussitôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit : En Europe, le gouvernement, les lois, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement et sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchans pour être sages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les sauvages l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société et le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux ; ils n'ont entre eux nulle discussion d'intérêt qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'au-

divers écrits que j'ai publiés sur cette matiere. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche; et, s'il l'obtient quelquefois,

---

tre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire et qu'ils méritent tous. Il est très possible qu'un sauvage fasse une mauvaise action; mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens et leur industrie, plus ils se fripponnent décemment et adroitement, et plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, et le sauvage est cet homme-là.

Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres;
Non res romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir et penser, et non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés et l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination et le tourmenter par les desirs, et l'avenir malheureux pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altere sa santé, détruit son tempérament, et gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie et aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui

ont le bonheur de réunir ces qualités est la lumiere et l'honneur du genre humain; c'est à eux seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude : et cette exception même confirme la regle ; car si tous les hommes étoient des Socrates, la science alors ne leur seroit pas nuisible, mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, et qui par conséquent respecte ses lois et ne veut point raffiner sur ses anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, et sur-tout des savans, dont les maximes sentencieuses et dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages et ses lois ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes sont la morale du peuple; et dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de regle que

ses passions, ni de frein que les lois, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder ses lois. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme; c'est un trésor, qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (*a*).

(*a*) Je trouve dans l'histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime; c'est celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore; car

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus, mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu

---

ces mots *vertus* et *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences; car des deux premiers rois de Rome qui donnerent une forme à la république et instituerent ses coutumes et ses mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites sacrés, les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie; et c'est ainsi que les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public (*a*), qui

(*a*) Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion, une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie pour tromper et trahir, mais pour s'ôter, sous cette aimable et sacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même quand il se voit à découvert.

est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse et les bienséances; et à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, et je l'ai déja dit plus d'une fois, de laisser subsister et même d'entretenir avec soin les académies, les colleges, les universités, les bibliotheques, les spectacles, et tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car, dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des frippons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès. Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire; il faut seulement les distraire de faire le

mal; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi; et c'est peut-être les servir utilement encore, que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une piece à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, et sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs il ne faut songer qu'à la police; et l'on sait assez que la musique et les spectacles en sont un des plus importans objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est

vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires ; c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, et si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre, et, renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si, dans les langueurs qui m'accablent, si, sur la fin d'une carriere pénible et douloureuse, j'ai osé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même, et je l'ai

faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je sais maintenant qu'en penser, et je puis mettre le public au pire. Ma piece a eu le sort qu'elle méritoit et que j'avois prévu ; mais, à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi et à plus juste titre que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes et mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction et d'inconséquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler

des grands hommes de mon siecle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi et fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir et même publiquement; et je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits et mes livres, et de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers et de la musique, si j'en ai le talent, le temps, la force et la volonté : je continuerai à dire très franchement tout le mal que je pense des lettres

et

et de ceux qui les cultivent (*a*), et croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai

---

(*a*) J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences et les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que, sans se contredire eux mêmes, ils pourroient tous penser, comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux mal-faisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot il n'y a pas un homme de lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne; et cette maniere de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous ils se soucient fort peu des sciences pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

qu'on pourra dire quelque jour, Cet ennemi si déclaré des sciences et des arts fit pourtant et publia des pieces de théâtre ; et ce discours sera, je l'avoue, une satyre très amere, non de moi, mais de mon siecle.

NARCISSE,

OU

L'AMANT DE LUI-MÊME,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LISIMON.

VALERE, } Enfans de Lisimon.
LUCINDE, }

ANGÉLIQUE, } Frere et sœur, pupilles de Lisimon.
LÉANDRE, }

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La scene est dans l'appartement de Valere.



l'Amant de lui même



L'AMANT
DE LUI-MÊME,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

Je viens de voir mon frere se promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, mademoiselle, changé dans ses ajustemens de maniere à le rendre méconnoissable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere est, par sa délicatesse et par l'af-

fectation de sa parure, une espece de femme cachée sous des habits d'homme ; et ce portrait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien ! où est le mal ? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin, et qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité ? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits ? Esperent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur ressembler ?

MARTON.

Pour celui-là ils auroient tort, et les fem-

mes se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche monsieur le chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frere est naturellement bon, il est même raisonnable, à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant par ce portrait un reproche muet et badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que Valere épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service que de corriger les défauts de son amant ; et tu sais combien j'ai besoin des soins de cette chere amie pour me délivrer de Léandre son frere, que mon pere veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte, que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours fort au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte

même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, et sur la promesse que m'a faite Angélique d'engager son frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force pour serrer cet engagement, qu'Angélique n'en sauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries, je te dirai que, comme Léandre ne m'a jamais vue, il sera aisé à sa sœur de le prévenir, et de lui faire entendre que, ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs, il ne sauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! Ah! mademoiselle, refuser une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. (*A part.*) Si elle savoit que Léandre et Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vîte ce portrait. C'est, sans doute, mon frere qui revient; et en nous amusant à jaser, nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'est Angélique.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Ma chere Lucinde, vous savez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajustemens de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaisir de se voir jouer ne l'indispose contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui lui viendra de la vôtre tant que vous ne serez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriere à vos fantaisies, et que le tour des siennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il est question de le guérir d'un foible qui l'expose à la raillerie; et voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant; mais, hélas! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de si ridicule? Puisqu'il est aimable, a-t-il si grand tort de s'aimer, et ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! si c'est un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société?

MARTON.

Sur-tout dans la société des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons et le portrait et tout cet air de raillerie qui peut aussi bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux bien courir seule les risques du succès, et rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction!

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scene assez plaisante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valere, mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie et le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGÉLIQUE.

Enfin vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'évènement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valere, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique. . .

ANGÉLIQUE.

Oh ! si vous me brouillez avec votre frere, je vous jure que vous épouserez le mien. (*Bas.*) Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON. (*Bas.*)

Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin je...

MARTON.

J'entends la voix du chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. (*Elle met le portrait sur la toilette.*) Voilà le piege tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme pour voir...

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci!

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride ; c'est-à-dire Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la noce, et qui même alonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

VALERE.

Mauvais plaisant ! ... Tu sais à quel point je l'aime. Dis-moi, que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, et une figure.... comme tu vois, on

peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable, et vous en avez fait sur vous-même la premiere expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne sais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, et qui vont ne savoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh que si! Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester votre chere moitié. Les autres.... Mais où diable les prendre ces autres-là?

VALERE.

La matinée s'avance; il est temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à sa toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin? Je n'ai point de feu dans les yeux; j'ai le teint battu; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ! Non , vous êtes seulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer, et je serai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait ! .. Ah ! Frontin, le charmant objet ! .. Où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ! Je veux être pendu si je sais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce portrait sur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure !

VALERE.

Qui seroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi je n'en sais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire... Sais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique?.... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin!.... Je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air... Elle est, ma foi, charmante.... Ah! si l'esprit soutient tout cela.... Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connoisseuse en mérite!

FRONTIN.

Que diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais? Me crois-tu novice en aventures?

FRONTIN *à part.*

Ne me trompé-je point? C'est lui...

c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y sera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ! monsieur Frontin reconnoîtroit-il l'original de cette peinture?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connois! Quelques centaines de coups de pied au cul et autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail ont bien cimenté la connoissance.

VALERE.

Une fille des coups de pied ! cela est un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment ! l'aurois-tu servie?

FRONTIN.

Oui, monsieur, et j'ai même l'honneur d'être toujours son très humble serviteur.

VALERE.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance!... Parle-moi sincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait?

FRONTIN.

Comment, aimable! savez-vous, monsieur, que si quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

VALERE, *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas.... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah! ma foi, me voilà pris sans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle... elle s'appelle... elle

ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits aussi charmans ne fussent que ceux d'une grisette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi ! c'est...

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette, bien minaudiere, bien vaine sans grand sujet de l'être : en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure.

FRONTIN.

Bon ! demeurer? Est-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes... Où loge-t-elle, maraud ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, à ne vous point mentir, vous le savez tout aussi bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là ?

FRONTIN.

Non, la peste m'étouffe !

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données...

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissiez vous-même ? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela ?

VALERE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ? Le mystere et la difficulté irritent mon empressement. Car, je te l'avoue, j'en suis très réellement épris.

FRONTIN, *à part.*

La chose est impayable ! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant Angélique, la charmante Angélique... En vérité je ne comprends rien à mon cœur, et je veux voir cette nouvelle maîtresse avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, monsieur ! vous ne... Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très sérieusement que je ne saurois offrir ma main à Angélique tant que l'incertitude de mes sentimens sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais monsieur votre pere, qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres : vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faisons l'inventaire et le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste! le bon petit livre que nous aurions là! livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas!

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez; voici tout à propos monsieur votre pere. Proposons-lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-temps!

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

Hé-ben, mon fils?

VALERE.

Frontin, un siege à monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne saurois, monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son pere.

VALERE.

Le respect...

LISIMON.

Oh! le respect consiste à m'obéir et à

ne me point gêner. Mais, qu'est-ce? encore en déshabillé! un jour de noces! Voilà qui est joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, et j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux et mettre un habit? Parbleu! dans ma jeunesse, nous usions mieux du temps, et, sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il semble cependant que, quand on veut être aimé, on ne sauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, et qu'une parure si négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

LISIMON.

Pure sottise. Un peu de négligence sied

quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empressemens que du temps que nous aurions perdu à notre toilette ; et sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, et que j'eusse, moi, celui de faire tes noces et celles de ta sœur en un même jour.

VALERE, *bas.*

Frontin, quel bonheur !

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé ; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frere, puisqu'il est en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine?

VALERE.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

VALERE.

Votre volonté n'est pas moins la regle de mes desirs que celle de mes actions. (*Bas.*) Frontin, quel bon-homme de pere!

LISIMON.

Je suis charmé de te trouver si docile : tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon pere?...

LISIMON.

Hé bien, mon fils, par ce moyen rien ne sera dérangé.

VALERE.

Comment! vous voudriez le marier en arrivant?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté!

LISIMON.

Non pas cela; puisque, d'ailleurs, Lucinde et lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance: mais il assistera au mariage de sa sœur, et je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALERE.

Monsieur.....

LISIMON.

Ne crains rien; je connois et j'approuve trop ton empressement pour te jouer un aussi mauvais tour.

VALERE.

Mon pere....

LISIMON.

Laissons cela, te dis-je; je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mais, mon pere... j'ai fait... des réflexions...

LISIMON.

Des réflexions, toi? J'avois tort. Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnois là mon fils.

VALERE.

Comment! après la sottise? Mais je ne suis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, monsieur le philosophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, et que vous en

étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons; car vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous pouvez spéculer à votre aise; ce sera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours....

LISIMON.

Adieu, mon fils; tu seras marié ce soir, ou.... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fausse déférence du pendard!

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Ciel! dans quelle peine me jette son inflexibilité !

FRONTIN.

Oui, marié ou déshérité ! épouser une femme ou la misere ! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer ! Non ; mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN

Je vous félicite, monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté.

Mais s'il étoit question d'épouser le portrait? hem! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux?

VALERE.

Non; mais si mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté, et je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique sitôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité! Si vous n'héritez pas des biens de monsieur votre pere, vous hériterez au moins de ses vertus. (*Regardant le portrait.*) Ah!

VALERE.

Qu'as-tu?

FRONTIN.

Depuis notre disgrace, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air alongé.

VALERE.

C'est trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déja avoir couru la moitié de Paris. (*Il sort.*)

FRONTIN.

FRONTIN.

Au train dont vous, allez vous courrez bientôt les champs. (*A part.*) Attendons cependant le dénouement de tout ceci ; et, pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

Ah, ah, ah, ah ! la plaisante scene ! Qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi quand il s'est si bien épris de ses propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers ?

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable ? Qu'a-

t-on cependant à lui reprocher que le vice universel de son âge? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du chevalier je souffre qu'il me préfere ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse, et Valere me sacrifiera ses folies dès ce jour, ou jes acrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit temps.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

Je gage, mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait : vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh! Marton, laissons là le portrait; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chere Angélique, je suis désolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre : il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui et à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche et bienfait! En vérité cela fait peur, et il n'y a point de fille en âge de raison à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fievre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher; j'ai reçu en même temps une lettre de Cléonte; il sera incessamment à Paris : il va faire agir auprès de mon pere; il me conjure de différer mon mariage : enfin il m'aime

toujours. Ah ! ma chere, serez-vous insensible aux alarmes de mon cœur? et cette amitié que vous m'avez jurée.....

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chere, et plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs, et mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui, que....

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources et les femmes tant d'inconstance, que, si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !...

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez... Chere Angélique, je compte sur vos soins; et, dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi. (*Elle sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas un homme à céder aux sollicitations de sa fille, et toutes ses prieres ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'évènement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la suivre, et, sans trahir notre

secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

Insensée que je suis ! mon esprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout et honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelque autre objet. Car voilà les hommes ; ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

Valere, *sans voir Angélique.*

Je cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas! comment peut-on être si fat et si aimable tout à la fois ?

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas Angélique m'adore. . .

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis-aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant, et auquel dans le fond mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrace de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues et flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi ! la folie et les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable ? (*Regardant le portrait.*) Que de graces !... Quels traits !... Que cela est enchanté !... Que cela est divin ! Ah ! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE, *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALERE.

Ah ! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, et vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGÉLIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité ; et régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait ; et je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi ! vous connoissez la personne?...

ANGÉLIQUE.

Non seulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau ; et le lan-

gage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais : mais il est sincere. (*A part.*) S'il se pique, je triomphe.

VALERE.

Elle à donc bien du mérite?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, sans doute?

ANGÉLIQUE.

Oh! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse, éventée, étourdie, volage, et sur-tout d'une vanité insupportable. Mais quoi! elle est aimable avec tout cela, et je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y consentez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALERE, *à part.*

Son indifférence me désespere. (*Haut.*) Oserai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien resserrer encore votre union avec elle ?

ANGÉLIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE, *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ! vous vous plaigniez tout à l'heure de mon enjouement, et à présent vous vous fâchez de mon sang froid. Je ne sais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE, *bas.*

Je creve de dépit. (*Haut.*) Mademoiselle m'accorde-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'at-

tendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, et je vous le promets encore.

VALERE.

Ce sera bientôt au moins?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. (*Il veut s'en aller.*)

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci : il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*Haut.*) Où allez vous, Valere?

VALERE.

Je vois que ma présence vous gêne, et je vais vous céder la place.

ANGÉLIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-même : il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

VALERE.

Allez, allez; souvenez vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGÉLIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

SCENE X.

VALERE.

Amoureux de soi-même! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, et je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, et joignons au soin de faire mon bonheur celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE; FRONTIN, *ivre.*

FRONTIN.

Que diable! je ne sais pourquoi je ne

puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé?..

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur.

VALERE.

Ah ciel! seroit-il possible?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets!

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

VALERE.

Conte-moi donc...

FRONTIN.

C'étoit un feu... une mousse...

VALERE.

Que diable barbouille cet animal?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la chose par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin; ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original. Justement. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien?

FRONTIN.

Il n'est déja ni à la Croix-blanche, ni au Lion-d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu?

FRONTIN.

Patience. Puisqu'il n'est pas là, il faut

qu'il soit ailleurs; et... oh! je le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des démangeaisons de l'assommer. Sortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

Me voilà en effet assez joli garçon... Ce plancher est diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi, je n'y suis plus. Ah! si fait...

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

Frontin, où est ton maître?

FRONTIN.

Mais je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment! il se cherche?

FRONTIN.

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ?

FRONTIN.

Ce galimatias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame ! j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi ! rien n'est plus aisé. Tenez. C'est

un portrait... métamor... non, métaphor... oui, métaphorisé. C'est mon maître, c'est une fille... Vous avez fait un certain mélange... car j'ai deviné tout ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi! sans se reconnoître?

FRONTIN.

Oui, et c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, et dis lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde,

sur-tout de ne lui point parler de tes divinations. Tiens, voilà pour. . .

FRONTIN.

Pour boire, n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Oh ! non, tu n'en as pas de besoin.

FRONTIN.

Ce sera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

Ne balançons pas un instant, avouons tout; et, quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frere si cher se donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse! J'ai désobligé mon frere: mon pere, irrité de ma résistance, n'en est que plus absolu: mon amant, absent, n'est point en état de me secourir : je crains les trahisons d'une amie, et les précautions d'un homme que je ne puis souffrir; car je le hais sûrement, et je sens que je préférerois la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Consolez-vous, Lucinde; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir sans que vous le sussiez?

LUCINDE.

Hélas! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant pis qui n'est pas trop modeste?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu! que vous êtes méchantes! Après cela qu'a-t-il dit?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il seroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air... Savez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui, je gagerois qu'il n'est guere en reste avec vous? Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh! pour cela non; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous ne sauriez lui refuser cela; c'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette en-

trevue, et qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parcequ'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes; et je vous donne ma parole qu'il sera reçu d'un air... Faites-le venir. Il a besoin d'une leçon; comptez qu'il la recevra... instructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde? on ne

tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits : vous verrez qu'on vous appaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE, *bas à Marton.*

La voilà au point. (*Haut.*) Puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre; il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux!

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

Approchez, Léandre; venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur : elle croit vous haïr, et va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir; mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE, *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure. Le mauvais petit esprit!

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens ?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoissez combien je suis criminel. (*Il se jette aux genoux de Lucinde.*)

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre ; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent, et le mien est aussi content de l'épreuve que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous, Angélique !... Ma chere An-

gélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines !

ANGÉLIQUE.

Vraiment il vous siéroit bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un et l'autre, tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chere sœur, vous avec songé à mon bonheur pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre ? Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. (*Il lui baise la main.*)

SCENE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

Que ma présence ne vous gêne point. Comment! mademoiselle, je ne connoissois pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence, et j'aurai soin de me souvenir par humilité qu'après avoir

soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, et vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi! vous osez joindre la raillerie à l'outrage, et vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte!

ANGÉLIQUE.

Ah! vous vous fâchez: je vous laisse; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, jouissez.

VALERE.

Car j'espere que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification....

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE, *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour monsieur (*montrant son frere*) un attachement qui n'est de guere inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate! Hélas! il ne me reste plus qu'à mourir!

ANGÉLIQUE.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer par-dessus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner!

ANGÉLIQUE.

En vérité vous ne le méritez guere. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat; malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu sur un simple portrait, avec toute la légèreté, et j'ose dire toute l'étourderie de votre âge et de votre caractere : il n'est pas temps d'examiner si j'ai dû vous imiter, et ce n'est pas à vous, qui êtes coupable, qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'est pas à moi, grands dieux! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour, et cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, et cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître : et je vous engage à présent ma parole de le faire dès aujourd'hui, dès cette heure même ; car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

VALERE.

Qu'entends-je ? quoi ! la...

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur, et je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir, entre elle et

moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez, chevalier; mais choisissez dès cet instant et sans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez-moi, monsieur, choisissez le portrait; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah! Valere, faut-il balancer si long-temps pour suivre les impressions du cœur?

VALERE, *aux pieds d'Angélique et jetant le portrait.*

C'en est fait; vous avez vaincu, belle Angélique, et je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marton ramasse le portrait.*) Mais, hélas! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoissance par le sacrifice que vous venez de me

faire. Levez-vous, Valere, et considérez bien ces traits.

LÉANDRE, *regardant aussi.*

Attendez donc! Mais je crois reconnoître cet objet-là.... c'est... oui, ma foi, c'est lui....

VALERE.

Qui, lui? Dites donc elle. C'est une femme à qui je renonce, comme à toutes les femmes de l'univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valere; c'étoit une femme jusqu'ici: mais j'espere que ce sera désormais un homme supérieur à ces petites foiblesses qui dégradoient son sexe et son caractere.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jetez!

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet, que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, et qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé.

Otez

Otez à cette tête cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter....

VALERE.

Ah! que vois-je!

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire? vous voyez le portrait, et voilà l'original.

VALERE.

O ciel! et je ne meurs pas de honte!

MARTON.

Eh! monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissiez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que, pour affermir notre réconciliation, je vous présente Léandre mon frere?

LÉANDRE.

Souffrez, monsieur....

VALERE.

Dieux! quel comble de félicité! Quoi! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidele!

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur, et que le mien même en est augmenté!

SCENE XVIII.

LISIMON, *les acteurs de la scene précédente.*

LISIMON.

Ah! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere et Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, et que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté; et voici les nouveaux arrangemens

que j'y substitue : Angélique m'épousera; Lucinde ira dans un couvent; Valere sera déshérité; et quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi! voilà qui est toisé on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'est-ce donc? vous voilà tout interdits! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas?

MARTON.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents! La peste des sots amans et de la sotte jeunesse, dont l'inutile babil ne tarit point, et qui ne savent trouver un mot dans une occasion nécessaire!

LISIMON.

Allons, vous savez tous mes intentions; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh! monsieur, daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux et dans leur

embarras? et voulez-vous confondre les innocens dans la même punition?

LISIMON.

Çà, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien! monsieur Valere, faites-vous toujours des réflexions?

VALERE.

Oui, mon pere; mais, au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

LISIMON.

Oh, oh! vous avez bien changé de langage! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté?

LUCINDE.

Je sens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre sous les lois du devoir.

LISIMON.

Ah! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi, mes enfans, et allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos!





J'ai tort, mon cher valere & t'en demande excuse...

L'Amant de lui meme Ac. 3. Sc. 1.re

VALERE.

Venez, belle Angélique; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse; et je vais désormais éprouver près de vous que, quand on aime bien, on ne songe plus à soi-même.

FRAGMENS

D'IPHIS,

TRAGÉDIE.

Pour l'académie royale de musique.

ACTEURS.

ORTULE, roi d'Élide.
PHILOXIS, prince de Mycenes.
ANAXARETE, fille du feu roi d'Élide.
ÉLISE, princesse de la cour d'Ortule.
IPHIS, officier de la maison d'Ortule.
ORANE, suivante d'Élise.
UN CHEF des guerriers de Philoxis.
CHŒUR de guerriers.
CHOEUR de la suite d'Anaxarete.
CHŒUR de dieux et de déesses.
CHOEUR de sacrificateurs et de peuples.
CHŒUR de furies dansantes.

IPHIS,

TRAGÉDIE.

Le théâtre représente un rivage, et, dans le fond, une mer couverte de vaisseaux.

SCENE PREMIERE.

ÉLISE, ORANE.

ORANE.

PRINCESSE, enfin votre joie est parfaite;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour, Philoxis amoureux,
Vient d'obtenir du roi la main d'Anaxarete;
Elle consent sans peine à ce choix glorieux;
L'aspect d'un souverain puissant, victorieux,
Efface dans son cœur la plus vive tendresse:
Le trop constant Iphis n'est plus rien à ses yeux,
La seule grandeur l'intéresse.

ÉLISE.

En vain tout paroît conspirer
A favoriser ma flamme;
Je n'ose point encor, chere Orane, espérer

Qu'il devienne sensible aux tourmens de mon ame :
Je connois trop Iphis, je ne puis m'en flatter;
Son cœur est trop constant, son amour est trop tendre:
Non, rien ne pourra l'arrêter ;
Il saura même aimer sans pouvoir rien prétendre.

ORANE.

Eh quoi ! vous penseriez qu'il osât refuser
Un cœur qui borneroit les vœux de cent monarques?

ÉLISE.

Hélas ! il n'a déja que trop su mépriser
De mes feux les plus tendres marques.

ORANE.

Pourroit-il oublier sa naissance, son rang,
Et l'éclat dont brille le sang
Duquel les Dieux vous ont fait naître ?

ÉLISE.

Quels que soient les aïeux dont il a reçu l'être,
Iphis sait mériter un plus illustre sort,
Et, par un courageux effort,
Se frayer le chemin d'une cour plus brillante.
Ses aimables vertus, sa valeur éclatante,
Ont su lui captiver mon cœur.
Je me ferois honneur
D'une semblable foiblesse,
Si, pour répondre à mon ardeur,
L'ingrat employoit sa tendresse :
Mais, peu touché de ma grandeur,
Et moins encor de mon amour extrême,

Il a beau savoir que je l'aime,
Je n'en suis pas mieux dans son cœur.
Il ose soupirer pour la fille d'Ortule;
Elle-même jusqu'à ce jour
A su partager son amour;
Et, malgré sa fierté, malgré tout son scrupule,
Je l'ai vu s'attendrir et l'aimer à son tour.
Seule de son secret je tiens la confidence;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux.
Oh! qu'une telle confiance
Est dure à supporter pour mon cœur amoureux!

ORANE.

Quel que soit l'excès de sa flamme,
Elle brise aujourd'hui les nœuds les plus charmans.
Si l'amour régnoit bien dans le fond de son ame,
Oublieroit-elle ainsi ses vœux et ses sermens?
Laissez agir le temps, laissez agir vos charmes.
Bientôt Iphis, irrité des mépris
De la beauté dont son cœur est épris,
Va vous rendre les armes.

AIR.

Pour finir vos peines
Amour va lancer ses traits.
Faites briller vos attraits,
Formez de douces chaînes.
Pour finir vos peines
Amour va lancer ses traits.

ÉLISE.

Orane, malgré moi, la crainte m'intimide.

Hélas ! je sens couler mes pleurs.
Iphis, que tu serois perfide,
Si, sans les partager, tu voyois mes douleurs !
Mais c'est assez tarder ; cherchons Anaxarete.
Philoxis en ces lieux lui prépare une fête ;
Je dois l'accompagner. Orane suivez-moi.

SCENE II.

IPHIS, *seul.*

AMOUR, que de tourmens j'endure sous ta loi !
Que mes maux sont cruels ! que ma peine est extrême !
Je crains de perdre ce que j'aime :
J'ai beau m'assurer sur son cœur ;
Je sens, hélas ! que son ardeur
M'est une trop foible assurance
Pour me rendre mon espérance.

. . . .

Je vois déja sur ce rivage
Un rival orgueilleux, couronné de lauriers ;
Au milieu de mille guerriers,
Lui présenter un doux hommage :
En cet état ose-t-on refuser
Un amant tout couvert de gloire ?
Hélas ! je ne puis accuser
Que sa grandeur et sa victoire !
De funestes pressentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame ;
Mon trouble augmente à tous momens.
Anaxarete... dieux !... trahiriez-vous ma flamme ?





AIR.

Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidele !
Élise étoit charmante et belle;
J'ai cent fois refusé son cœur.
Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidele !

SCENE III.

LE ROI, PHILOXIS.

LE ROI.

Prince, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la couronne;
Votre bras est le seul appui
Qui vient de rassurer mon trône :
Vous avez terrassé mes plus fiers ennemis.
Tout parle de votre victoire.
Des sujets révoltés vouloient ternir ma gloire;
Votre valeur les a soumis.
Jugez de la grandeur de ma reconnoissance
Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous possédez déja la suprême puissance;
Soyez encore heureux époux.
Je dispose d'Anaxarete;
Ortule, en expirant, m'en laissa le pouvoir.
Philoxis, si sa main peut flatter votre espoir,
A former cet hymen aujourd'hui je m'apprête.

PHILOXIS.

Que ne vous dois-je point, seigneur!
Que mes plaisirs sont doux! qu'ils sont remplis de
Ah! l'heureux succès de mes armes (charmes!
Est bien payé par un si grand bonheur!

AIR.

Tendre amour, aimable espérance,
Régnez à jamais dans mon cœur.
Je vois récompenser la plus parfaite ardeur;
Je reçois aujourd'hui le prix de ma constance.
Ce que j'ai senti de souffrance
N'est rien auprès de mon bonheur.
Tendre amour, aimable espérance,
Régnez à jamais dans mon cœur.
Je vais posséder ce que j'aime:
Ah! Philoxis est trop heureux!

LE ROI.

Je sens une joie extrême
De pouvoir combler vos vœux.

Ensemble.

La paix succede aux plus vives alarmes:
Livrons-nous aux plus doux plaisirs;
Goûtons, goûtons-en tous les charmes.
Nous ne formerons plus d'inutiles desirs.

LE ROI.

La gloire a couronné vos armes,
Et l'hymen, en ce jour, couronne vos soupirs.

Ensemble.

La paix succede, etc.

LE ROI.

Prince, je vais pour cet ouvrage
Tout préparer dès ce moment :
Vous allez être heureux amant ;
C'est le fruit de votre courage.

PHILOXIS.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bonheur,
Allons, sur mes vaisseaux, triomphant et vain-
Des dépouilles de ma conquête (queur,
Faire un hommage aux pieds d'Anaxarete ;

SCENE IV.

ANAXARETE, *seule.*

AIR.

Je cherche en vain à dissiper mon trouble ;
Non, rien ne sauroit l'appaiser :
J'ai beau m'y vouloir opposer,
Malgré moi ma peine redouble.
Enfin il est donc vrai, j'épouse Philoxis,
Et j'ai pu consentir à trahir ma tendresse !
C'est inutilement que mon cœur s'intéresse
Au bonheur de l'aimable Iphis.
Falloit-il, dieux puissans, qu'une si douce flamme ,

Dont j'attendois tout mon bonheur,
N'ait pu passer jusqu'en mon ame
Sans offenser ma gloire et mon honneur?
Je cherche en vain, etc.

Je sens encor tout mon amour,
Quoique pour l'étouffer l'ambition m'inspire;
Et je m'apperçois qu'à leur tour (soupire.
Mes yeux versent des pleurs et que mon cœur
Mais quoi! pourrois-je balancer?
Pour deux objets puis-je m'intéresser? (sance,
L'un est roi triomphant, l'autre amant sans nais-
Ah! sans rougir je ne puis y penser;
Et j'en sens trop la différence
Pour oser encore hésiter.
Non, sachons mieux nous acquitter
Des lois que la gloire m'impose.
Régnons; mon sang ne me propose
Qu'une couronne à souhaiter;
Et je ne serois plus digne de la porter,
Si je desirois autre chose.

SCENE V.

ÉLISE, ANAXARETE.

Suite d'Anaxarete, qui entre avec Elise.

ÉLISE.

PHILOXIS est enfin de retour en ces lieux;

Il

Il ramene avec lui l'amour et la victoire;
Et cet amant, comblé de gloire,
En vient faire hommage à vos yeux:
Ces vaisseaux triomphans autour de ce rivage
Semblent annoncer ses exploits.
Nos ennemis vaincus, et soumis à nos lois,
Sont des preuves de son courage.
Princesse, dans cet heureux jour,
Vous allez partager l'éclat qui l'environne.
Qu'avec plaisir on porte une couronne,
Quand on la reçoit de l'amour!

ANAXARETE.

Je sens l'excès de mon bonheur extrême;
Et je vois s'accomplir mes plus tendres desirs.
Hélas! que ne puis-je de même
Voir finir mes tendres soupirs!

On entend des trompettes et des timbales derrierè la théâtre.

Mais qu'entends-je? quel bruit de guerre
Vient en ces lieux frapper les airs?

ÉLISE.

Quels sons harmonieux! quels éclatans concerts!

Ensemble.

Ciel! quel auguste aspect paroît sur cette terre!

SCENE VI.

Ici quatre trompettes paroissent sur le théâtre, suivis d'un grand nombre de guerriers vêtus magnifiquement.

ANAXARETE, ÊLISE, *Suite d'Anaxarete, Chef des guerriers, Chœur de guerriers.*

LE CHEF *des guerriers à Anaxarete.*

Recevez, aimable princesse,
L'hommage d'un amant tendre et respectueux:
C'est de sa part que dans ces lieux
Nous venons vous offrir ses vœux et sa richesse.

(*En cet endroit on voit entrer, au son des trompettes, plusieurs guerriers, vêtus légèrement, qui portent des présens magnifiques, à la fin desquels est un beau trophée; ils forment une marche, et vont en dansant offrir leurs présens à la princesse, pendant que le chef des guerriers chante.*)

LE CHEF *des guerriers.*

Régnez à jamais sur son cœur,
Partagez son amour extrême;
Et que de sa flamme même
Puisse naître votre ardeur!
Et vous guerriers, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre souveraine;

Sous ses lois vivons sans peine,
Soyons à jamais heureux.

CHOEUR *des guerriers.*

Chantons, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre souveraine;
Sous ses loix vivons sans peine;
Soyons à jamais heureux.

ÉLISE.

Jeunes cœurs, en ce séjour
Rendez-vous sans plus attendre;
Craignez d'irriter l'amour.
Chaque cœur doit à son tour
Devenir amoureux et tendre.
On veut en vain se défendre,
Il faut aimer un jour.

LA

DÉCOUVERTE

DU

NOUVEAU MONDE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

LE CACIQUE de l'isle de Guanahan, conquérant d'une partie des Antilles.

DIZIGÉ, épouse du cacique.

CARIME, princesse américaine.

COLOMB, chef de la flotte espagnole.

ALVAR, officier castillan.

LE GRAND-PRÊTRE des Américains.

NOZIME, Américain.

TROUPE de sacrificateurs américains.

TROUPE d'Espagnols et d'Espagnoles de la flotte.

TROUPE d'Américains et d'Américaines.

La scene est dans l'isle de Guanahan.

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la forêt sacrée où les peuples de Guanahan venoient adorer leurs dieux.

SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE, CARIME.

LE CACIQUE.

Seule en ces bois sacrés ! eh ! qu'y faisoit Carime ?

CARIME.

Eh ! quel autre que vous devroit le savoir mieux ?

De mes tourmens secrets j'importunois lès dieux;
J'y pleurois mes malheurs: m'en faites-vous un crime?

LE CACIQUE.

Loin de vous condamner, j'honore la vertu
Qui vous fait près des dieux chercher la confiance
Que l'effroi vient d'ôter à mon peuple abattu.
Cent présages affreux, troublant notre assurance,
Semblent du ciel annoncer le courroux:
Si nos crimes ont pu mériter sa vengeance,
Vos vœux l'éloigneront de nous
En faveur de votre innocence.

CARIME.

Quel fruit espérez-vous de ces détours honteux?
Cruel! vous insultez à mon sort déplorable.
Ah! si l'amour me rend coupable,
Est-ce à vous de blâmer mes feux?

LE CACIQUE.

Quoi! vous parlez d'amour en ces momens funestes!
L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'effroi?

CARIME.

Quand l'amour est extrême,
Craint-on d'autre malheur
Que la froideur
De ce qu'on aime?
Si Digizé vous vantoit son ardeur,
Lui répondriez-vous de même?

LE CACIQUE.

Digizé m'appartient par des nœuds éternels;

En partageant mes feux elle a rempli mon trône ;
Et, quand nous confirmons nos sermens mutuels,
L'amour le justifie et le devoir l'ordonne.

CARIME.

L'amour et le devoir s'accordent rarement :
Tour-à-tour seulement ils regnent dans une ame.
L'amour forme l'engagement ;
Mais le devoir éteint la flamme.
Si l'hymen a pour vous des attraits si charmans,
Redoublez avec moi ses doux engagemens ;
Mon cœur consent à ce partage :
C'est un usage établi parmi nous.

LE CACIQUE.

Que me proposez-vous, Carime ? quel langage !

CARIME.

Tu t'offenses, cruel, d'un langage si doux !
Mon amour et mes pleurs excitent ton courroux !
Tu ne comptes pour rien mes larmes !
Tu vas triompher en ce jour.
Ah ! si tes yeux ont plus de charmes,
Ton cœur a-t-il autant d'amour?

LE CACIQUE.

Cessez de vains regrets ; votre plainte est injuste :
Ici vos pleurs blessent mes yeux.
Carime, ainsi que vous, en cet asyle auguste
Mon cœur a ses secrets à révéler aux dieux.

CARIME.

Quoi, barbare ! au mépris tu joins enfin l'outrage !
Va, tu n'entendra plus d'inutiles soupirs ;

A mon amour trahi tu préferes ma rage :
Il faudra te servir au gré de tes desirs.

LE CACIQUE.

Que son sort est à plaindre!
Mais les fureurs n'obtiendront rien.
Pour un cœur fait comme le mien
Ses pleurs étoient bien plus à craindre.

SCENE II.

LE CACIQUE, *seul.*

Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des dieux de cet empire,
Déployez dans les cœurs votre pouvoir sacré :
Dieux, calmez un peuple égaré;
De ses sens effrayés dissipez le délire;
Ou, si votre puissance enfin n'y peut suffire,
N'usurpez plus un nom vainement adoré.
Je me le cache en vain, moi-même je frissonne;
Une sombre terreur m'agite malgré moi.
Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne;
Pour la premiere fois ton courage s'étonne;
La crainte et la frayeur se font sentir à toi.
Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des dieux de cet empire,
Déployez dans les cœurs votre pouvoir sacré :
Rassurez un peuple égaré;
De ses sens effrayés dissipez le délire.
Ou, si votre puissance enfin n'y peut suffire,

N'usurpez plus un nom vainement adoré.
Mais quel est le sujet de ces craintes frivoles?
Les vains pressentimens d'un peuple épouvanté,
Les mugissemens des idoles,
Ou l'aspect effrayant d'un astre ensanglanté?
Ah! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire;
Que pour la perdre enfin par de si foibles coups?
Gloire frivole, eh! sur quoi comptons-nous?
Mais je vois Digizé, cher objet de ma flamme;
Tendre épouse, ah! mieux que les dieux
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon ame.

SCENE III.

DIGIZÉ, LE CACIQUE.

DIGIZÉ.

Seigneur, vos sujets éperdus,
Saisis d'effroi, d'horreur, cedent à leurs alarmes;
Et parmi tant de cris, de soupirs et de larmes,
C'est pour vous qu'ils craignent le plus.
Quel que soit le sujet de leur terreur mortelle;
Ah! fuyons, cher époux, fuyons; sauvons vos jours.
Par une crainte, hélas! qui menace leur cours,
Mon cœur sent une mort réelle.

LE CACIQUE.

Moi, fuir! leur cacique, leur roi!
Leur pere enfin! l'esperes-tu de moi,

Sur la vaine terreur dont ton esprit se blesse ?
Moi, fuir! ah! Digizé, que me proposes-tu?
Un cœur chargé d'une foiblesse
Conserveroit-il ta tendresse
En abandonnant la vertu ?
Digizé, je chéris le nœud qui nous rassemble,
J'adore tes appas, ils peuvent tout sur moi ;
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi,
Et la vertu plus que tous deux ensemble.

SCENE IV.

NOZIME, LE CACIQUE, DIGIZÉ.

NOZIME.

PAR votre ordre, seigneur, les prêtres rassemblés
Vont bientôt en ces lieux commencer le mystere.

LE CACIQUE.

Et les peuples ?

NOZIME.

Toujours également troublés,
Tous frémissent au récit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux des enfans du Soleil
Doivent bientôt descendre en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul; et ces hommes ter-
(ribles,
Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,
Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal :

Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal
Des rois fait leurs sujets, des peuples leurs esclaves.
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits.....

LE CACIQUE.

Laissez-nous, Nozime : c'est assez.

DIGIZÉ.

Grands dieux! que produira cette terreur publique?
Quel sera ton destin, infortuné cacique?
Hélas! ce doute affreux ne trouble-t-il que moi?

LE CACIQUE.

Mon sort est décidé; je suis aimé de toi.
Dieux puissans, dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même;
Je puis braver et la foudre et vos traits.
Déployez contre moi votre injuste vengeance;
J'en redoute peu les effets :
Digizéseule en sa puissance
Tient mon bonheur et mes succès.
Dieux puissans, Dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même;
Je puis braver et la foudre et vos traits.

DIGIZÉ.

Où vous emporte un excès de tendresse?

Ah ! n'irritons point les dieux :
Plus on prétend braver les cieux,
Plus on sent sa propre foiblesse.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Éloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh ! des foibles humains qui prendra la défense ;
S'ils n'osent espérer en toi?
Du plus parfait amour la flamme légitime
Auroit-elle offensé tes yeux ?
Ah ! si des feux si purs devant toi sont un crime,
Détruits la race humaine, et ne fais que des dieux.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Éloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh ! des foibles humains qui prendra la défense,
S'ils n'osent espérer en toi?

LE CACIQUE.

Chere épouse, suspends d'inutiles alarmes :
Plus que de vains malheurs tes pleurs me vont coûter.
Ai-je, quand tu verses des larmes,
De plus grands maux à redouter ?
Mais j'entends retentir les instrumens sacrés ;
Les prêtres vont paroître :
Gardez-vous de laisser connoître
Le trouble auquel vous vous livrez.

SCENE V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRÈTRE, DIGIZÉ, TROUPE DE PRÊTRES.

LE GRAND-PRÉTRE.

C'EST ici le séjour de nos dieux formidables;
Ils rendent en ces lieux leurs arrèts redoutables :
Que leur présence en nous imprime un saint respect.
Tout doit frémir à leur aspect.

LE CACIQUE.

Prêtres sacrés des dieux, qui protégez ces isles,
Implorez leur secours sur mon peuple et sur moi!
Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi
Qui vient troubler ces lieux tranquilles.
Des présages affreux
Répandent l'épouvante;
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles
Évoquez les destins :
Si nos maux sont certains,
Ils seront moins sensibles.

LE GRAND-PRÊTRE,
alternativement avec le chœur.

Ancien du monde, Être des jours,
Sois attentif à nos prieres!

Soleil, suspends ton cours
Pour éclairer nos mysteres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux, qui veillez sur cet empire,
Manifestez vos soins, soyez nos protecteurs.
Bannissez de vaines terreurs:
Un signe seul vous peut suffire.
Le vil effroi peut-il frapper des cœurs
Que votre confiance inspire?

CHŒUR.

Ancien du monde, Être des jours,
Sois attentif à nos prieres!
Soleil, suspends ton cours
Pour éclairer nos mysteres!

LE GRAND-PRÊTRE.

Conservez à son peuple un prince généreux:
Que, de votre pouvoir digne dépositaire,
Il soit heureux comme les dieux,
Puisqu'il remplit leur ministere
Et qu'il est bienfaisant comme eux!

CHŒUR.

Ancien du monde, etc.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est assez. Que l'on fasse silence.
De nos rites sacrés déployons la puissance.
Que vos sublimes sons, vos pas mystérieux,
De l'avenir, soustrait aux mortels curieux,
Dans mon cœur inspiré portent la connoissance.

Mais

Mais la fureur divine agite mes esprits ;
Mes sens sont étonnés, mes regards éblouis :
La nature succombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles. . . . . .
Non ; des transports nouveaux affermissent mes sens ;
Mes yeux avec effort percent la nuit des temps....
Écoutez du destin les décrets inflexibles :
Cacique infortuné,
Tes exploits sont flétris, ton regne est terminé.
Ce jour en d'autres mains fait passer ta puissance.
Tes peuples asservis sous un joug odieux,
Vont perdre pour jamais les plus chers dons des cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers enfans du Soleil, vous triomphez de nous ;
Vos arts sur nos vertus vous donnent la victoire.
Mais, quand nous tombons sous vos coups,
Craignez de payer cher nos maux et votre gloire.
Des nuages confus naissent de toutes parts. . . .
Les siecles sont voilés à mes foibles regards.

LE CACIQUE.

De vos arts mensongers cessez les vains prestiges.

(*Les prêtres se retirent, après quoi l'on entend le chœur suivant derriere le théâtre.*)

CHŒUR *derriere le théâtre.*

O ciel ! ô ciel ! quels prodiges nouveaux !
Et quels monstres ailés paroissent sur les eaux !

DIGIZÉ.

Dieux ! quels sont ces nouveaux prodiges ?

CHOEUR *derriere le théâtre.*

O ciel ! ô ciel, etc.

LE CACIQUE.

L'effroi trouble les yeux de ce peuple timide:
Allons appaiser ses transports.

DIGIZÉ.

Seigneur, où courez-vous ? quel vain espoir vous (guide ?
Contre l'arrêt des dieux que servent vos efforts ?
Mais il ne m'entend plus, il fuit. Destin sévere !
Ah ! ne puis-je du moins, dans ma douleur amere,
Sauver un de ses jours au prix de mille morts !

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un rivage entrecoupé d'arbres et de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la flotte espagnole au son des trompettes et des timbales.

SCENE PREMIERE.

COLOMB, ALVAR, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'ESPAGNOLES.

CHOEUR.

Triomphons, triomphons sur la terre et sur l'onde;
Donnons des lois à l'univers.
Notre audace en ce jour découvre un nouveau monde;
Il est fait pour porter nos fers.

Colomb, *tenant d'une main une épée nue et de l'autre l'étendard de Castille.*

Climats dont à nos yeux s'enrichit la nature,
Inconnus aux humains, trop négligés des cieux;
Perdez la liberté;

(*Il plante l'étendard en terre.*)

mais portez sans murmure
Un joug encor plus précieux.
Chers compagnons, jadis l'Argonaute timide

K 2

Éternisa son nom dans les champs de Colchos;
Aux rives de Gadès l'impétueux Alcide
Borna sa course et ses travaux:
Un art audacieux, en nous servant de guide,
De l'immense océan nous a soumis les flots.
Mais qui célébrera notre troupe intrépide
A l'égal de tous ces héros?
Célébrez ce grand jour d'éternelle mémoire;
Entrez par les plaisirs au chemin de la gloire;
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts!
De ce peuple sauvage étonnez les regards.

CHOEUR.

Célébrons ce grand jour d'éternelle mémoire;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts!
(*On danse.*)

ALVAR.

Fiere Castille, étends par-tout tes lois;
Sur toute la nature exerce ton empire:
Pour combler tes brillans exploits
Un monde entier n'a pu suffire.
Maîtres des élémens, héros dans les combats,
Répandons en ces lieux la terreur, le ravage:
Le ciel en fit notre partage
Quand il rendit l'abord de ces climats
Accessible à notre courage.
Fiere Castille, etc.
(*Danses guerrieres.*)

UNE CASTILLANE.

Volez, conquérans redoutables,

Allez remplir de grands destins !
Avec des armes plus aimables
Nos triomphes sont plus certains.
Qu'ici d'une gloire immortelle
Chacun se couronne à son tour !
Guerriers, vous y portez l'empire d'Isabelle;
Nous y portons l'empire de l'amour.
Volez, conquérans, etc.

(*Danses.*)

ALVAR ET LA CASTILLANE.

Jeunes beautés, guerriers terribles,
Unissez-vous ; soumettez l'univers.
Si quelqu'un se dérobe à des coups invincibles,
Par de beaux yeux qu'il soit chargé de fers.

COLOMB.

C'est assez exprimer notre alégresse extrême ;
Nous devons nos momens à de plus doux transports.
Allons aux habitans qui vivent sur ces bords
De leur nouveau destin porter l'arrêt suprême.
Alvar, de nos vaisseaux ne vous éloignez pas ;
Dans ces détours cachés dispersez vos soldats.
La gloire d'un guerrier est assez satisfaite
S'il peut favoriser une heureuse retraite.
Allez ; si nous avons à livrer des combats,
Il sera bientôt temps d'illustrer votre bras.

CHOEUR.

Triomphons, triomphons sur la terre et sur l'onde :

Portons nos lois au bout de l'univers.
Notre audace en ce jour découvre un nouveau monde,
Nous sommes faits pour lui donner des fers.

SCENE II.

CARIME, *seule.*

TRANSPORTS de ma fureur, amour, rage funeste,
Tyrans de la raison, où guidez-vous mes pas?
C'est assez déchirer mon cœur par vos combats ;
Ha ! du moins éteignez un feu que je déteste,
Par mes pleurs ou par mon trépas.
Mais je l'espere en vain, l'ingrat y regne encore ;
Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.
Je reconnois toujours, hélas ! que je l'adore,
Par mon ardeur à m'en venger.
Transports de ma fureur, etc.
Mais que servent ces pleurs?.... Qu'elle pleure elle-même !
C'est ici le séjour des enfans du Soleil ;
Voilà de leur abord le superbe appareil.
Qu'y viens-je faire hélas ! dans ma fureur extrême?
Je viens leur livrer ce que j'aime
Pour leur livrer ce que je hais.
Oses-tu l'espérer, infidele Carime?
Les fils du ciel sont-ils faits pour le crime?
Ils détesteront tes forfaits.
Mais s'ils avoient aimé..... s'ils ont des cœurs sensibles....;
Ah ! sans doute ils le sont s'ils ont reçu le jour.

Le ciel peut-il former des cœurs inaccessibles
Aux tourmens de l'amour?

SCENE III.

ALVAR, CARIME.

ALVAR.

(charmes
Que vois-je! Quel éclat! Ciel! comment tant de
Se trouvent-ils en ces déserts?
Que serviront ici la valeur et les armes?
C'est à nous d'y porter les fers.

CARIME, *en action de se prosterner.*

Je suis encor, seigneur, dans l'ignorance
Des hommages qu'on doit.....

ALVAR, *la retenant.*

J'en puis avoir reçus;
Mais où brille votre présence,
C'est à vous seule qu'ils sont dus.

CARIME.

Quoi donc! refusez-vous, seigneur, qu'on vous adore?
N'êtes-vous pas des dieux?

ALVAR.

On ne doit adorer que vous seule en ces lieux.
Au titre de héros nous aspirons encore.
Mais daignez m'instruire à mon tour
Si mon cœur, en ce lieu sauvage,

Doit en vous admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'amour ?

CARIME.

Vous séduisez le mien par un si doux langage :
Je n'en attendois pas de tels en ce séjour.

ALVAR.

L'amour veut par mes soins réparer en ce jour
Ce qu'ici vos appas ont de désavantage.
Ces lieux grossiers ne sont pas faits pour vous :
Daignez nous suivre en un climat plus doux.
Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence est un outrage
Que vous ne craindrez pas de nous.

CARIME.

Je ferai plus encore ; et je veux que cette isle
Avant la fin du jour reconnoisse vos lois.
Les peuples, effrayés, vont d'asyle en asyle
Chercher leur sûreté dans le fond de nos bois.
Le cacique lui-même en d'obscures retraites
A déposé ses biens les plus chéris.
Je connois les détours de ces routes secretes.
Des ôtages si chers....

ALVAR.

Croyez-vous qu'à ce prix
Nos cœurs soient satisfaits d'emporter la victoire ?
Notre valeur suffit pour nous la procurer ;
Vos soins ne serviroient qu'à ternir notre gloire,
Sans la mieux assurer.

CARIME.

Ainsi, tout se refuse à ma juste colere!

ALVAR.

Juste ciel! vous pleurez! Ai-je pu vous déplaire?
Parlez; que falloit-il?....

CARIME.

Il falloit me venger.

ALVAR.

Quel indigne mortel a pu vous outrager?
Quel monstre a pu former ce dessein téméraire?

CARIME.

Le cacique.

ALVAR.

Il mourra: c'est fait de son destin.
Tous moyens sont permis pour punir une offense:
Pour courir à la gloire il n'est qu'un seul chemin;
Il en est cent pour la vengeance.
Il faut venger vos pleurs et vos appas.
Mais mon zele empressé n'est pas ici le maître:
Notre chef en ces lieux va bientôt reparoître:
Je vais tout préparer pour marcher sur vos pas.

Ensemble.

Vengeance, amour, unissez-vous;
Portez par-tout le ravage:
Quand vous animez le courage,
Rien ne résiste à vos coups.

ALVAR.

La colere en est plus ardente
Quand ce qu'on aime est outragé.

CARIME.

Quand l'amour en haine est changé,
La rage est cent fois plus puissante.

Ensemble.

Vengeance, amour, unissez-vous, etc.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre change et représente les appartemens du cacique.

SCENE PREMIERE.

DIGIZÉ, *seule.*

Tourmens des tendres cœurs, terreurs, crainte fatale,
Tristes pressentimens, vous voilà donc remplis!
Funeste trahison d'une indigne rivale,
Noirs crimes de l'amour, restez-vous impunis?
Hélas! dans mon effroi timide,
Je ne soupçonnois pas, cher et fidele époux,
De quelle main perfide
Te viendroient de si rudes coups.
Je connois trop ton cœur; le sort qui nous sépare
Terminera tes jours :
Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare
Des miens vienne trancher le cours.
Tourmens des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales, etc.

Cacique redouté, quand cette heureuse rive
Retentissoit par-tout de tes faits glorieux,
Qui t'eût dit qu'on verroit ton épouse captive
Dans le palais de tes aïeux!

SCENE II.

DIGIZÉ, CARIME.

DIGIZÉ.

Venez-vous insulter à mon sort déplorable?

CARIME.

Je viens partager vos ennuis.

DIGIZÉ.

Votre fausse pitié m'accable
Plus que l'état même où je suis.

CARIME.

Je ne connois point l'art de feindre :
Avec regret je vois couler vos pleurs.
Mon désespoir a causé vos malheurs;
Mais mon cœur commence à vous plaindre,
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence.
Quand le cœur se croit outragé,
A peine a-t-on puni l'offense,
Qu'on sent moins le plaisir que donne la vengeance,
Que le regret d'être vengé.

DIGIZÉ.

Quand le remede est impossible,
Vous regrettez les maux où vous me réduisez :
C'est quand vous les avez causés
Qu'il y falloit être sensible.

Ensemble.

Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices,
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?
Fais-tu de nos supplices
Tes plus cheres douceurs ?
Nos tourmens font-ils tes délices ?
Te nourris-tu de nos pleurs ?
Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injustes caprices
Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?

CARIME.

Quel bruit ici se fait entendre !
Quels cris ! Quels sons étincelans !

DIGIZÉ.

Du cacique en fureur les transports violens...
Si c'étoit lui... Grands dieux! qu'ose-t-il entreprendre!
Le bruit redouble ; hélas! peut-être il va périr !
Ciel! juste ciel, daigne le secourir.

(*On entend des décharges de mousqueterie qui se mêlent au bruit de l'orchestre.*)

Ensemble.

Dieux ! quel fracas ! quel bruit ! quels éclats de tonnerre !
Le Soleil irrité renverse-t-il la terre ?

SCENE III.

COLOMB, *suivi de quelques guerriers ;* DIGIZÉ, CARIME.

COLOMB.

C'EST assez. Épargnons de foibles ennemis.
Qu'ils sentent leur foiblesse avec leur esclavage!
Avec tant de fierté, d'audace et de courage,
Ils n'en seront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels ! qu'avez-vous fait?... Mais, ô ciel ! c'est lui-(même.

SCENE IV.

ALVAR, LE CACIQUE *désarmé, et les acteurs précédens.*

ALVAR.

JE l'ai surpris, qui, seul, ardent et furieux,
Cherchoit à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

COLOMB.

Parle ; que voulois-tu dans ton audace extrême?

LE CACIQUE.

Voir Digizé, t'immoler, et mourir.





J. M. Moreau Inv	J. B. Simonet Sculp

COLOMB.

Ta barbare fierté ne peut se démentir :
Mais réponds, qu'attends - tu de ma juste colere?

LE CACIQUE.

Je n'attends rien de toi : va, remplis tes projets.
Fils du Soleil, de tes heureux succès
Rends grace aux foudres de ton pere ;
Dont il t'a fait dépositaire.
Sans ces foudres brûlans, ta troupe en ces climats
N'auroit trouvé que le trépas.

COLOMB.

Ainsi donc ton arrêt est dicté par toi-même.

CARIME.

Calmez votre colere extrême ;
Accordez aux remords, prêts à me déchirer,
De deux tendres époux la vie et la couronne.
J'ai fait leurs maux ; je veux les réparer ;
Ou, si votre rigueur l'ordonne,
Avec eux je veux expirer.

COLOMB.

Daignent-ils recourir à la moindre priere ?

LE CACIQUE.

Vainement ton orgueil l'espere ;
Et jamais mes pareils n'ont prié que les dieux.

CARIME, *à Alvar.*

Obtenez ce bienfait si je plais à vos yeux.

CARIME, ALVAR, DIGIZÉ.

Excusez deux époux, deux amans trop sensibles:
Tout leur crime est dans leur amour.
Ah ! si vous aimiez un jour,
Voudriez-vous, à votre tour,
Ne rencontrer que des cœurs inflexibles?

CARIME.

Ne vous rendrez-vous point?

COLOMB.

Allez; je suis vaincu.
Cacique malheureux, remonte sur ton trône.
(On lui rend son épée.)
Reçois mon amitié : c'est un bien qui t'est dû.
Je songe, quand je te pardonne,
Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.
(A Carime.)
Pour ces tristes climats la vôtre n'est pas née.
Sensible aux feux d'Alvar, daignez les couronner.
Venez montrer l'exemple à l'Espagne étonnée,
Quand on pourroit punir, de savoir pardonner.

LE CACIQUE.

C'est toi qui viens de le donner.
Tu me rends Digizé; tu m'as vaincu par elle.
Tes armes n'avoient pu domter mon cœur rebelle;
Tu l'as soumis par tes bienfaits.
Sois sûr, dès cet instant, que tu n'auras jamais
D'ami plus empressé, de sujet plus fidele.

COLOMB.

COLOMB.

Je te veux pour ami ; sois sujet d'Isabelle.
Vante-nous désormais ton éclat prétendu,
Europe ; en ce climat sauvage,
On éprouve autant de courage,
On y trouve plus de vertu.
O vous que, des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez, peuples divers, former d'aimables jeux !
Qu'à vos concerts l'écho réponde :
Enchantez les cœurs et les yeux !
Jamais une plus digne fête
N'attira vos regards.
Nos jeux sont les enfans des arts,
Et le monde en est la conquête.
Hâtez-vous, accourez, venez de toutes parts,
O vous que, des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez former d'aimables jeux !

SCENE V.

Les acteurs précédens, peuples espagnols et américains.

CHŒUR.

Accourons, accourons, formons d'aimables jeux ;
Qu'à nos concerts l'écho réponde ;
Enchantons les cœurs et les yeux.

UN AMÉRICAIN.

Il n'est point de cœur sauvage
Pour l'amour :
Et dès qu'on s'engage
En ce séjour,
C'est sans partage.
Point d'autres plaisirs
Que de douces chaînes ;
Nos uniques peines
Sont nos vains desirs,
Quand des inhumaines
Causent nos soupirs.
Il n'est point, etc.

UNE ESPAGNOLE.

Voguons,
Parcourons
Les ondes ;
Nos plaisirs auront leur tour.
Découvrir
De nouveaux mondes,
C'est offrir
De nouveaux myrthes à l'amour.
Plus loin que Phœbus n'étend
Sa carriere,
Plus loin qu'il ne répand
Sa lumiere,
L'amour fait sentir ses feux.
Soleil! tu fais nos jours, l'amour les rend heureux.
Voguons, etc.

CHOEUR.

Répandons dans tout l'univers
Et nos trésors et l'abondance;
Unissons par notre alliance
Deux mondes séparés par l'abyme des mers.

Fin du troisieme et dernier acte.

AIR

Ajouté à la tête du troisieme acte.

DIGIZÉ.

Triomphe, amour, regne en ces lieux:
Retour de mon bonheur, doux transports de ma (flamme,
Plaisirs charmans, plaisirs des dieux,
Enchantez, enivrez mon ame;
Coulez, torrens délicieux.
Fille de la vertu, tranquillité charmante,
Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté.
Les doux plaisirs font la félicité,
Mais c'est toi qui la rends constante.

LES
PRISONNIERS
DE GUERRE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

GOTERNITZ, gentilhomme hongrois.

MACKER, Hongrois.

DORANTE, officier françois prisonnier de guerre.

SOPHIE, fille de Goternitz.

FRÉDÉRICH, officier hongrois, fils de Goternitz.

JACQUARD, Suisse, valet de Dorante.

La scene est en Hongrie.

LES

PRISONNIERS DE GUERRE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, JACQUARD.

JACQUARD.

Par mon foy, monsir, moi ly comprendre rien à sti pays l'Ongri ; le fin l'être pon, et l'est méchant : l'être pas naturel cela.

DORANTE.

Si tu ne t'y trouves pas bien, rien ne t'oblige d'y demeurer. Tu es mon domestique, et non pas prisonnier de guerre comme moi ; tu peux t'en aller, quand il te plaira.....

JACQUARD.

Oh ! moi point quitter fous, moi fouloir pas être plus lipre que mon maître.

DORANTE.

Mon pauvre Jacquard, je suis sensible à ton attachement ; il me consoleroit dans ma captivité, si j'étois capable de consolation.

JACQUARD.

Moi point souffrir que fous s'affliche touchours, touchours ; fous poire comme moi, fous consolir tout l'apord.

DORANTE.

Quelle consolation ! ô France, ô ma chere patrie ! Que ce climat barbare me fait sentir ce que tu vaux ! Quand reverrai-je ton heureux séjour ? Quand finira cette honteuse inaction où je languis, tandis que mes *glorieux* compatriotes moissonnent des lauriers *sur les traces de mon roi ?*

JACQUARD.

Oh ! fous l'afre été pris combattant pravement. Les ennemis que fous afre tués, l'être encore pli malates que fous.

DORANTE.

Apprends que, dans le sang qui m'anime, la gloire acquise ne sert que d'aiguillon pour en rechercher davantage. Apprends que, quelque zele qu'on ait à remplir son devoir pour lui-même, l'ardeur s'en augmente encore par le noble desir de mériter l'estime de son maître en combattant sous ses yeux. *Ah! quel n'est pas le bonheur de quiconque peut obtenir celle du mien! et qui sait mieux que ce grand prince peut sur sa propre expérience juger du mérite et de la valeur?*

JACQUARD.

Pien, pien : fous l'être pientôt tiré te sti prisonnache; monsir votre pere avre écrit qu'il traffaillir pour faire échange fous.

DORANTE.

Oui, mais le temps en est encore incertain; et cependant le roi fait chaque jour de nouvelles conquêtes.

JACQUARD.

Pardi! moi l'être pien content t'aller tant seulement à celles qu'il fera encore :

mais fous l'être donc plis amoureux pis ue fous fouloir tant partir ?

DORANTE.

Amoureux ! de qui ?.. (*à part*) Auroit-il pénétré mes feux secrets ?

JACQUARD.

Là, te cette temoiselle Claire, te cette cholie fille de notre bourgeois, à qui fous faire tant de petits douceurs. (*à part*) Oh ! chons pien d'autres doutances, mais il faut faire semplant te rien.

DORANTE.

Non, Jacquard, l'amour que tu me supposes n'est point capable de ralentir mon empressement de retourner en France. Tous climats sont indifférens pour l'amour ; le monde est plein de belles, dignes des services de mille amans : mais on n'a qu'une patrie à servir.

JACQUARD.

A propos te belles, savre-fous que l'être après timain que notre prital te bourgeois épouse la fille de monsir Goternitz?

DORANTE.

Comment ! que dis-tu?

JACQUARD.

Que la mariache de monsir Macker avec mamecelle Sophie, qui étoit différé chisque à l'arrivée ti frere te la temoiselle, doit se terminer dans deux jours, parcequ'il avre été échangé plitôt qu'on n'avre cru et qu'il arriver aucherdi.

DORANTE.

Jacquard, que me dis-tu là ! comment le sais-tu ?

JACQUARD.

Par mon foy, je l'afre appris toute l'heure en pivant pouteille avec in falet te la maison.

DORANTE, *à part.*

Cachons mon trouble...... (*haut*) Je réfléchis que le messager doit être arrivé. Va voir s'il n'y a point de nouvelles pour moi.

JACQUARD, *à part.*

Diaple ! l'y être in noufelle de trop à ce que che fois ! (*revenant*) Monsir,

che fafre point où l'être la poutique de sti noufelle.

DORANTE.

Tu n'as qu'à parler à mademoiselle Claire, qui, pour éviter que mes lettres ne soient ouvertes à la poste, a bien voulu se charger de les recevoir sous une adresse convenue, et de me les remettre secrètement.

SCENE II.

DORANTE *seul.*

QUEL coup pour ma flamme ! C'en est donc fait, trop aimable Sophie, il faut vous perdre pour jamais, et vous allez devenir la proie d'un riche mais ridicule et grossier vieillard ! Hélas ! sans m'en avoir encore fait l'aveu, tout commençoit à m'annoncer de votre part le plus tendre retour. Non, quoique les injustes préjugés de son pere contre les François dussent être un obstacle invincible à mon bonheur, il ne falloit pas moins qu'un pareil évènement pour assurer la sincérité des vœux que je fais pour retourner promptement en France :

les ardens témoignages que j'en donne ne sont-ils point plutôt les efforts d'un esprit qui s'excite par la considération de son devoir, que les effets d'un zele assez sincere? Mais que dis-je? ah! que la gloire n'en murmure point; de si beaux feux ne sont pas faits pour lui nuire : un cœur n'est jamais assez amoureux; il ne fait pas, du moins, assez de cas de l'estime de sa maîtresse, quand il balance à lui préférer son devoir, son pays et son roi.

SCENE III.

MACKER, DORANTE, GOTERNITZ.

MACKER.

Ah! voici ce prisonnier que j'ai en garde. Il faut que je le prévienne sur la façon dont il doit se conduire avec ma future : car ces François qui, dit-on, se soucient si peu de leurs femmes, sont des plus accommodans avec celles d'autrui. Mais je ne veux point chez moi de ce commerce-là, et je prétends du moins que mes enfans soient de mon pays.

GOTERNITZ.

Vous avez là d'étranges opinions de ma fille.

MACKER.

Mon Dieu ! pas si étranges. Je pense que la mienne la vaut bien ; et si... Brisons là-dessus... Seigneur Dorante.

DORANTE.

Monsieur ?

MACKER.

Savez-vous que je me marie ?

DORANTE.

Que m'importe ?

MACKER.

C'est qu'il m'importe à moi que vous appreniez que je ne suis pas d'avis que ma femme vive à la françoise.

DORANTE.

Tant pis pour elle.

MACKER.

Eh ! oui, mais tant mieux pour moi.

DORANTE.

Je n'en sais rien.

MACKER.

Oh ! nous ne demandons par votre opinion là-dessus. Je vous avertis seulement que je souhaite de ne vous trouver jamais avec elle, et que vous évitiez de me donner à cet égard des ombrages sur sa conduite.

DORANTE.

Cela est trop juste, et vous serez satisfait.

MACKER.

Ah ! le voilà complaisant une fois ; quel miracle !

DORANTE.

Mais je compte que vous y contribuerez de votre côté autant qu'il sera nécessaire.

MACKER.

Oh ! sans doute, et j'aurai soin d'ordonner à ma femme de vous éviter en toute occasion.

DORANTE.

M'éviter ! gardez-vous en bien. Ce n'est pas ce que je veux dire.

MACKER.

Comment !

DORANTE.

C'est vous, au contraire, qui devez éviter de vous appercevoir du temps que je passerai auprès d'elle. Je ne lui rendrai des soins que le plus indirectement qu'il me sera possible; et vous, en mari prudent, vous n'en verrez que ce qu'il vous plaira.

MACKER.

Comment diable! vous vous moquez; et ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

C'est pourtant tout ce que je puis vous promettre, et c'est même tout ce que vous m'avez demandé.

MACKER.

Parbleu! celui-là me passe; il faut être bien endiablé après les femmes d'autrui pour tenir un tel langage à la barbe des maris.

GOTERNITZ.

En vérité, seigneur Macker, vos discours me font pitié et votre colere me fait rire. Quelle réponse vouliez-vous que fît monsieur à une exhortation aussi ridicule que

la

la vôtre ? la preuve de la pureté de ses intentions est le langage même qu'il vous tient : s'il vouloit vous tromper, vous prendroit-il pour son confident ?

MACKER.

Je me moque de cela : fou qui s'y fie ! Je ne veux point qu'il fréquente ma femme, et j'y mettrai bon ordre.

DORANTE.

A la bonne heure ; mais comme je suis votre prisonnier, et non pas votre esclave, vous ne trouverez pas mauvais que je m'acquitte envers elle en toute occasion des devoirs de politesse que mon sexe doit au sien.

MACKER.

Eh ! morbleu ! tant de politesse pour une femme ne tendent qu'à faire affront au mari. Cela me met dans des impatiences !... Nous verrons..... nous verrons..... Vous êtes méchant, monsieur le François. Oh ! parbleu ! je le serai plus que vous.

DORANTE.

A la maison cela peut être ; mais j'ai peine à croire que vous le soyez fort à la guerre.

GOTERNITZ.

Tout doux, seigneur Dorante; il est d'une nation.....

DORANTE.

Oui, quoique la vraie valeur soit inséparable de la générosité, je sais, malgré la cruauté de la vôtre, en estimer la bravoure. Mais cela le met-il en droit d'insulter un soldat qui n'a cédé qu'au nombre, et qui, je pense, a montré assez de courage pour devoir être respecté, même dans sa digrace ?

GOTERNITZ.

Vous avez raison. Les lauriers ne sont pas moins le prix du courage que de la victoire. Nous-mêmes, depuis que nous cédons aux armes triomphantes de votre roi, nous ne nous en tenons pas moins glorieux, puisque la même valeur qu'il emploie à nous attaquer montre la nôtre à nous défendre. Mais voici Sophie.

SCENE IV.

GOTERNITZ, MACKER, DORANTE, SOPHIE.

GOTERNITZ.

Approchez, ma fille, venez saluer votre époux ; ne l'acceptez-vous pas avec plaisir de ma main ?

SOPHIE.

Quand mon cœur en seroit le maître il ne le choisiroit pas ailleurs qu'ici.

MACKER.

Fort bien, belle mignonne ; mais. . . . (*à Dorante*) Quoi ! vous ne vous en allez pas ?

DORANTE.

Ne devez-vous pas être flatté que mon admiration confirme la bonté de votre choix ?

MACKER.

Comme je ne l'ai pas choisie pour vous, votre approbation me paroît ici peu nécessaire.

GOTERNITZ.

Il me semble que ceci commence à durer trop pour un badinage. Vous voyez, monsieur, que le seigneur Macker est inquiété de votre présence ; c'est un effet qu'un cavalier de votre figure peut produire naturellement sur l'époux le plus raisonnable.

DORANTE.

Eh bien ! il faut donc le délivrer d'un spectateur incommode : aussi bien ne puis-je supporter le tableau d'une union aussi disproportionnée. Ah ! monsieur, comment pouvez-vous consentir vous-même que tant de perfections soient possédées par un homme si peu fait pour les connoître ?

SCENE V.

MACKER, GOTERNITZ, SOPHIE.

MACKER.

Parbleu ! voilà une nation bien extraordinaire, des prisonniers bien incommodes ! Le valet me boit mon vin, le maître

caresse ma fille. (*Sophie fait une mine.*) Ils vivent chez moi comme s'ils étoient en pays de conquête.

GOTERNITZ.

C'est la vie la plus ordinaire aux François ; ils y sont tout accoutumés.

MACKER.

Bonne excuse, ma foi ! Ne faudra-t-il point encore, en faveur de la coutume, que j'approuve qu'il me fasse cocu ?

SOPHIE.

Ah ciel ! quel homme !

GOTERNITZ.

Je suis aussi scandalisé de votre langage que ma fille en est indignée. Apprenez qu'un mari qui ne montre à sa femme ni estime ni confiance, l'autorise, autant qu'il est en lui, à ne les pas mériter. Mais le jour s'avance : je vais monter à cheval pour aller au devant de mon fils, qui doit arriver ce soir.

MACKER.

Je ne vous quitte pas, j'irai avec vous, s'il vous plait.

GOTERNITZ.

Soit; j'ai même bien des choses à vous dire dont nous nous entretiendrons en chemin.

MACKER.

Adieu, mignonne; il me tarde que nous soyons mariés pour vous mener voir mes champs et mes bêtes à cornes; j'en ai le plus beau parc de la Hongrie.

SOPHIE.

Monsieur, ces animaux-là me font peur.

MACKER.

Va, va, poulette, tu y seras bientôt aguerrie avec moi.

SCENE VI.

SOPHIE, *seule.*

Quel époux ! Quelle différence de lui à Dorante, en qui les charmes de l'amour redoublent par les graces de ses manieres et de ses expressions ! Mais hélas ! il n'est point fait pour moi. A peine mon cœur ose-t-il s'avouer qu'il l'aime, et je dois trop me féliciter de ne le lui avoir point avoué

à lui-même. Encore s'il m'étoit fidele, la bonté de mon pere me laisseroit, malgré sa prévention et ses engagemens, quelque lueur d'espérance. Mais la fille de Macker partage l'amour de Dorante; il lui dit sans doute les mêmes choses qu'à moi; peut-être est-elle la seule qu'il aime. Volages François! que les femmes sont heureuses que vos infidélités les tiennent en garde contre vos séductions! Si vous étiez aussi constans que vous êtes aimables, quels cœurs vous résisteroient? Le voici: je voudrois fuir, et je ne puis m'y résoudre; je voudrois lui paroître tranquille, et je sens que je l'aime jusqu'à ne pouvoir lui cacher mon dépit.

SCENE VII.

DORANTE, SOPHIE.

DORANTE.

Il est donc vrai, madame, que ma ruine est conclue, et que je vais vous perdre sans retour! J'en mourrois, sans doute, si la mort étoit la pire des douleurs. Je ne

vivrai que pour vous porter dans mon cœur plus long-temps, et pour me rendre digne, par ma conduite et par ma constance, de votre estime et de vos regrets.

SOPHIE.

Se peut-il que la perfidie emprunte un langage aussi noble et aussi passionné?

DORANTE.

Que dites-vous? Quel accueil! Est-ce là la juste pitié que méritent mes sentimens?

SOPHIE.

Votre douleur est grande en effet, à en juger par le soin que vous avez pris de vous ménager des consolations.

DORANTE.

Moi, des consolations! en est-il pour votre perte?

SOPHIE.

C'est-à-dire en est-il besoin?

DORANTE.

Quoi! belle Sophie, pouvez-vous....?

SOPHIE.

Réservez, je vous en prie, la familiarité

de ces expressions pour la belle Claire, et sachez que Sophie, telle qu'elle est, belle ou laide, se soucie d'autant moins de l'être à vos yeux, qu'elle vous croit aussi mauvais juge de la beauté que du mérite.

DORANTE.

Le rang que vous tenez dans mon estime et dans mon cœur est une preuve du contraire. Quoi! vous m'avez cru amoureux de la fille de Macker?

SOPHIE.

Non, en vérité. Je ne vous fais pas l'honneur de vous croire un cœur fait pour aimer. Vous êtes, comme tous les jeunes gens de votre pays, un homme fort convaincu de ses perfections, qui se croit destiné à tromper les femmes, en jouant l'amour auprès d'elles, mais qui n'est pas capable d'en ressentir.

DORANTE.

Ah! se peut-il que vous me confondiez dans cet ordre d'amans sans sentimens et sans délicatesse, pour quelques vains badinages qui prouvent eux-mêmes que

mon cœur n'y a point de part, et qu'il étoit à vous tout entier?

SOPHIE.

La preuve me paroît singuliere. Je serois curieuse d'apprendre les légeres subtilités de cette philosophie françoise.

DORANTE.

Oui, j'en appelle, en témoignage de la sincérité de mes feux, cette conduite même que vous me reprochez. J'ai dit à d'autres de petites douceurs, il est vrai; j'ai folâtré auprès d'elles : mais ce badinage et cet enjouement sont-ils le langage de l'amour? Est-ce sur ce ton que je me suis exprimé près de vous? Cet abord timide, cette émotion, ce respect, ces tendres soupirs, ces douces larmes, ces transports que vous me faites éprouver, ont-ils quelque chose de commun avec cet air piquant et badin que la politesse et le ton du monde nous font prendre auprès des femmes indifférentes? Non, Sophie, les ris et la gaieté ne sont point le langage du sentiment. Le véritable amour n'est ni téméraire ni évaporé; la crainte le rend circonspect; il ris-

que moins, par la connoissance de ce qu'il peut perdre; et, comme il en veut au cœur encore plus qu'à la personne, il ne hasarde guere l'estime de la personne qu'il aime pour en acquérir la possession.

SOPHIE.

C'est-à-dire, en un mot, que, contens d'être tendres pour vos maîtresses, vous n'êtes que galans, badins et téméraires près des femmes que vous n'aimez point. Voilà une constance et des maximes d'un nouveau goût, fort commodes pour les cavaliers : je ne sais si les belles de votre pays s'en contentent de même.

DORANTE.

Oui, madame, cela est réciproque; et elles ont bien autant d'intérêt que nous, pour le moins, à les établir.

SOPHIE.

Vous me faites trembler pour les femmes capables de donner leur cœur à des amans formés à une pareille école.

DORANTE.

Eh! pourquoi ces craintes chimériques?

N'est-il pas convenu que ce commerce galant et poli, qui jette tant d'agrément dans la société, n'est point de l'amour? il n'en est que le supplément. Le nombre des cœurs vraiment faits pour aimer est si petit, et, parmi ceux-là, il y en a si peu qui se rencontrent, que tout languiroit bientôt si l'esprit et la volupté ne tenoient quelquefois la place du cœur et du sentiment. Les femmes ne sont point les dupes des aimables folies que les hommes font autour d'elles. Nous en sommes de même par rapport à leur coquetterie ; elles ne séduisent que nos sens. C'est un commerce fidele, où l'on ne se donne réciproquement que pour ce qu'on est. Mais il faut avouer, à la honte du cœur, que ces heureux badinages sont souvent mieux récompensés que les plus touchantes expressions d'une flamme ardente et sincere.

SOPHIE.

Nous voici précisément où j'en voulois venir. Vous m'aimez, dites-vous, uniquement et parfaitement ; tout le reste n'est que jeu d'esprit : Je le veux ; je le crois.

Mais alors il me reste toujours à savoir quel genre de plaisir vous pouvez trouver à faire, dans un goût différent, la cour à d'autres femmes, et à rechercher pourtant auprès d'elles le prix du véritable amour.

DORANTE.

Ah ! madame, quel temps prenez-vous pour m'engager dans des dissertations ? Je vais vous perdre, hélas ! et vous voulez que mon esprit s'occupe d'autres choses que de sa douleur !

SOPHIE.

La réflexion ne pouvoit venir plus mal-à-propos ; il falloit la faire plutôt, ou ne la point faire du tout.

SCENE VIII.

DORANTE, SOPHIE, JACQUARD.

JACQUARD.

St, st, monsir, monsir.

DORANTE.

Je crois qu'on m'appelle.

JACQUARD.

Oh ! moi venir, puisque fous point aller.

DORANTE.

Eh bien ! qu'est-ce ?

JACQUARD.

Monsir, afec la permission te montame, l'être a n piti l'écriture.

DORANTE.

Quoi ! une lettre ?

JACQUARD.

Chistement.

DORANTE.

Donne-la moi.

JACQUARD.

Tiantre ! non ; mamcelle Claire m'afre chargé te ne la donne fous qu'en grand secrètement.

SOPHIE.

Monsieur Jacquard est e act, il veut suivre ses ordres.

DORANTE.

Donne toujours, butord ; tu fais le mystérieux fort à propos !

SOPHIE.

Cessez de vous inquiéter. Je ne suis point incommode, et je vais me retirer pour ne pas gêner votre empressement.

SCENE IX.

SOPHIE, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

CETTE lettre de mon pere lui donne de nouveaux soupçons, et vient tout à propos pour les dissiper. (*Haut*) Eh quoi! madame, vous me fuyez?

SOPHIE, *ironiquement.*

Seriez-vous disposé à me mettre de moitié dans vos confidences?

DORANTE.

Mes secrets ne vous intéressent pas assez pour vouloir y prendre part.

SOPHIE.

C'est, au contraire, qu'ils vous sont trop chers pour les prodiguer.

DORANTE.

Il me siéroit mal d'en être plus avare que de mon propre cœur.

SOPHIE.

Aussi logez-vous tout au même lieu.

DORANTE.

Cela ne tient du moins qu'à votre complaisance.

SOPHIE.

Il y a dans ce sang froid une méchanceté que je suis tentée de punir. Vous seriez bien embarrassé si, pour vous prendre au mot, je vous priois de me communiquer cette lettre.

DORANTE.

J'en serois seulement fort surpris : vous vous plaisez trop à nourrir d'injustes sentimens sur mon compte pour chercher à les détruire.

SOPHIE.

Vous vous fiez fort à ma discrétion.... Je vois qu'il faut lire la lettre pour confondre votre témérité.

DORANTE.

DORANTE.

Lisez-la pour vous convaincre de votre injustice.

SOPHIE.

Non ; commencez par me la lire vous-même ; j'en jouirai mieux de votre confusion.

DORANTE.

Nous allons voir : (*il lit*) *Que j'ai de joie, mon cher Dorante . . . .*

SOPHIE.

Mon cher Dorante! l'expression est galante vraiment.

DORANTE.

Que j'ai de joie, mon cher Dorante, de pouvoir terminer vos peines!

SOPHIE.

Oh! je n'en doute pas; vous avez tant d'humanité !

DORANTE.

Vous voilà délivré des fers où vous languissiez. . . .

SOPHIE.

Je ne languirai pas dans les vôtres.

DORANTE.

Hâtez-vous de venir me rejoindre....

SOPHIE.

Cela s'appelle être pressée !

DORANTE.

Je brûle de vous embrasser....

SOPHIE.

Rien n'est si commode que de déclarer franchement ses besoins.

DORANTE.

Vous êtes échangé contre un jeune officier qui s'en retourne actuellement où vous êtes.

SOPHIE.

Mais je n'y comprends plus rien.

DORANTE.

Blessé dangereusement, il fut fait prisonnier dans une affaire où je me trouvai...

SOPHIE.

Une affaire où se trouva Mlle Claire !

DORANTE.

Qui vous parle de Mlle Claire?

SOPHIE.

Quoi! cette lettre n'est pas d'elle?

DORANTE.

Non, vraiment; elle est de mon pere; et Mlle Claire n'a servi que de moyen pour me la faire parvenir : voyez la date et le seing.

SOPHIE.

Ah! je respire.

DORANTE.

Ecoutez le reste : (*il lit*) *A force de secours et de soins j'ai eu le bonheur de lui sauver la vie : je lui ai trouvé tant de reconnoissance, que je ne puis trop me féliciter des services que je lui ai rendus. J'espere qu'en le voyant vous partagerez mon amitié pour lui, et que vous le lui témoignerez.*

SOPHIE, *à part.*

L'histoire de ce jeune officier a tant de rapport avec.... Ah! si c'étoit lui!.... Tous mes doutes seront éclaircis ce soir.

DORANTE.

Belle Sophie, vous voyez votre erreur. Mais de quoi me sert que vous connoissiez

N 2

l'injustice de vos soupçons? en serai-je mieux récompensé de ma fidélité ?

SOPHIE.

Je voudrois inutilement vous déguiser encore le secret de mon cœur; il a trop éclaté avec mon dépit. Vous voyez combien je vous aime, et vous devez mesurer le prix de cet aveu sur les peines qu'il m'a coûtées.

DORANTE.

Aveu charmant! Pourquoi faut-il que des momens si doux soient mêlés d'alarmes, et que le jour où vous partagez mes feux soit celui qui les rend le plus à plaindre?

SOPHIE.

Ils peuvent encore l'être moins que vous ne pensez. L'amour perd-il sitôt courage? et quand on aime assez pour entreprendre, manque-t-on de ressources pour être heureux?

DORANTE.

Adorable Sophie! quels transports vous me causez! Quoi! vos bontés...! Je pourrois....! Ah! cruelle! vous promettez plus que vous ne voulez tenir!

SOPHIE.

Moi, je ne promets rien. Quelle est la vivacité de votre imagination ! J'ai peur que nous ne nous entendions pas.

DORANTE.

Comment ?

SOPHIE.

Le triste hymen que je crains n'est point tellement conclu que je ne puisse me flatter d'obtenir du moins un délai de mon pere : prolongez votre séjour ici jusqu'à ce que la paix ou des circonstances plus favorables aient dissipé les préjugés qui vous le rendent contraire.

DORANTE.

Vous voyez l'empressement avec lequel on me rappelle : puis-je trop me hâter d'aller réparer l'oisiveté de mon esclavage ? Ah ! s'il faut que l'amour me fasse négliger le soin de ma réputation, doit-ce être sur des espérances aussi douteuses que celles dont vous me flattez ? Que la certitude de mon bonheur serve du moins à rendre ma faute excusable. Consentez que des nœuds secrets.....

SOPHIE.

Qu'osez-vous me proposer ! Un cœur bien amoureux ménage-t-il si peu la gloire de ce qu'il aime? Vous m'offensez vivement.

DORANTE.

J'ai prévu votre réponse, et vous avez dicté la mienne. Forcé d'être malheureux ou coupable, c'est l'excès de mon amour qui me fait sacrifier mon bonheur à mon devoir, puisque ce n'est qu'en vous perdant que je puis me rendre digne de vous posséder.

SOPHIE.

Ah ! qu'il est aisé d'étaler de belles maximes quand le cœur les combat foiblement ! Parmi tant de devoirs à remplir, ceux de l'amour sont-ils donc comptés pour rien ? et n'est-ce que la vanité de me coûter des regrets qui vous a fait desirer ma tendresse?

DORANTE.

J'attendois de la pitié, et je reçois des reproches. Vous n'avez, hélas ! que trop de pouvoir sur ma vertu ; il faut fuir pour ne pas succomber. Aimable Sophie, trop digne d'un plus beau climat, daignez recevoir les

adieux d'un amant qui ne vivroit qu'à vos pieds, s'il pouvoit conserver votre estime en immolant la gloire à l'amour.

(*Il l'embrasse.*)

SOPHIE.

Ah! que faites-vous?

SCENE X.

MACKER, FRÉDÉRICH, GOTERNITZ, DORANTE, SOPHIE.

MACKER.

Oh! oh! notre future, tubleu! comme vous y allez! C'est donc avec monsieur que vous accordez pour la noce? Je lui suis obligé, ma foi. Eh bien! beau-pere, que dites-vous de votre chere progéniture? Oh! je voudrois parbleu que nous en eussions vu quatre fois davantage, seulement pour lui apprendre à n'être pas si confiant.

GOTERNITZ.

Sophie, pourriez-vous m'expliquer ce que veulent dire ces étranges façons?

DORANTE.

L'explication est toute simple : je viens de recevoir avis que je suis échangé; et là-dessus je prenois congé de mademoiselle, qui, aussi bien que vous, monsieur, a eu pendant mon séjour ici beaucoup de bontés pour moi.

MACKER.

Oui, des bontés! oh! cela s'entend.

GOTERNITZ.

Ma foi, seigneur Macker, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier pour une simple cérémonie de compliment.

MACKER.

Je n'aime point tous ces complimens à la françoise.

FRÉDÉRICH.

Soit; mais, comme ma sœur n'est point encore votre femme, il me semble que les vôtres ne sont guere propres à lui donner envie de la devenir.

MACKER.

Eh! corbleu! monsieur, si votre séjour de France vous a appris à applaudir à toutes

les sottises des femmes, apprenez que les flatteries de Jean Matthias Macker ne nourriront jamais leur orgueil.

FRÉDÉRICH.

Pour cela je le crois.

DORANTE.

Je vous avouerai, monsieur, qu'également épris des charmes et du mérite de votre adorable fille, j'aurois fait ma félicité suprême d'unir mon sort au sien, si les cruels préjugés qui vous ont été inspirés contre ma nation n'eussent mis un obstacle invincible au bonheur de ma vie.

FRÉDÉRICH.

Mon pere, c'est là sans doute un de vos prisonniers?

GOTERNITZ.

C'est cet officier pour lequel vous avez été échangé.

FRÉDÉRICH.

Quoi! Dorante?

GOTERNITZ.

Lui-même.

FRÉDÉRICH.

Ah ! quelle joie pour moi de pouvoir embrasser le fils de mon bienfaiteur !

SOPHIE, *joyeuse.*

C'étoit mon frere, et je l'ai deviné.

FRÉDÉRICH.

Oui, monsieur ; redevable de la vie à monsieur votre pere, qu'il me seroit doux de vous marquer ma reconnoissance et mon attachement par quelque preuve digne des services que j'ai reçus de lui !

DORANTE.

Si mon pere a été assez heureux pour s'acquitter envers un cavalier de votre mérite des devoirs de l'humanité, il doit plus s'en féliciter que vous-même : cependant, monsieur, vous connoissez mes sentimens pour mademoiselle votre sœur ; si vous daignez protéger mes feux, vous vous acquitterez au-delà de vos obligations. Rendre un honnête homme heureux, c'est plus que de lui sauver la vie.

FRÉDÉRICH.

Mon pere partage mes obligations ; e

j'espere bien que, partageant aussi ma reconnoissance, il ne sera pas moins ardent que moi à vous la témoigner.

MACKER.

Mais il me semble que je joue ici un assez joli personnage.

GOTERNITZ.

J'avoue, mon fils, que j'avois cru voir en monsieur quelque inclination pour votre sœur ; mais, pour prévenir la déclaration qu'il m'en auroit pu faire, j'ai si bien manifesté en toute occasion l'antipathie et l'éloignement qui séparoit notre nation de la sienne, qu'il s'étoit épargné jusqu'ici des démarches inutiles de la part d'un ennemi, avec qui, quelque obligation que je lui aie d'ailleurs, je ne puis ni ne dois établir aucune liaison.

MACKER.

Sans doute ; et c'est un crime de lese-majesté à mademoiselle de vouloir aussi s'approprier ainsi les prisonniers de la reine.

GOTERNITZ.

Enfin je tiens que c'est une nation avec laquelle il est mieux de toute façon de n'a-

voir aucun commerce : trop orgueilleux amis, trop redoutables ennemis, heureux qui n'a rien à demêler avec eux !

FRÉDÉRICH.

Ah ! quittez, mon pere, ces injustes préjugés. Que n'avez-vous connu cet aimable peuple que vous haïssez, et qui n'auroit peut-être aucun défaut s'il avoit moins de vertus ! Je l'ai vue de près cette heureuse et brillante nation ; je l'ai vue paisible au milieu de la guerre, cultivant les sciences et les beaux-arts, et livrée à cette charmante douceur de caractere qui en tout temps lui fait recevoir également bien tous les peuples du monde, et rend la France en quelque maniere la patrie commune du genre humain. Tous les hommes sont les freres des François. La guerre anime leur valeur sans exciter leur colere. Une brutale fureur ne leur fait point haïr leurs ennemis ; un sot orgueil ne les leur fait point mépriser. Ils les combattent noblement, sans calomnier leur conduite, sans outrager leur gloire ; et, tandis que nous leur faisons la guerre en furieux, ils se contentent de nous la faire en héros.

GOTERNITZ.

Pour cela on ne sauroit nier qu'ils ne se montrent plus humains et plus généreux que nous.

FRÉDÉRICH.

Eh ! comment ne le seroient-ils pas sous un maître dont la bonté égale le courage? Si ses triomphes le font craindre, ses vertus doivent-elles moins le faire admirer ? Conquérant redoutable, il semble, à la tête de ses armées, un pere tendre au milieu de sa famille; et, forcé de domter l'orgueil de ses ennemis, il ne les soumet que pour augmenter le nombre de ses enfans.

GOTERNITZ.

Oui, mais, avec toute sa bravoure, non content de subjuguer ses ennemis par la force, ce prince croit-il qu'il soit bien beau d'employer encore l'artifice, et de séduire, comme il fait, les cœurs des étrangers et de ses prisonniers de guerre?

MACKER.

Fi ! que cela est laid de débaucher ainsi les sujets d'autrui ! Oh bien ! puisqu'il s'y prend comme cela, je suis d'avis qu'on

punisse sévèrement tous ceux des nôtres qui s'avisent d'en dire du bien.

FRÉDÉRICH.

Il faudra donc châtier tous vos guerriers qui tomberont dans ses fers ; et je prévois que ce ne sera pas une petite tâche.

DORANTE.

Oh ! mon prince, qu'il m'est doux d'entendre les louanges que ta vertu arrache de la bouche de tes ennemis ! voilà les seuls éloges dignes de toi.

GOTERNITZ.

Non, le titre d'ennemis ne doit point nous empêcher de rendre justice au mérite; j'avoue même que le commerce de nos prisonniers m'a bien fait changer d'opinion sur le compte de leur nation : mais considérez, mon fils, que ma parole est engagée, que je me ferois une méchante affaire de consentir à une alliance contraire à nos usages et à nos préjugés, et que, pour tout dire enfin, une femme n'est jamais assez en droit de compter sur le cœur d'un François pour que nous puissions nous assu-

rer du bonheur de votre sœur en l'unissant à Dorante.

DORANTE.

Je crois, monsieur, que vous voulez bien que je triomphe, puisque vous m'attaquez par le côté le plus fort. Ce n'est point en moi-même que j'ai besoin de chercher des motifs pour rassurer l'aimable Sophie sur mon inconstance; ce sont ses charmes et son mérite qui seuls me les fournissent: qu'importe en quels climats elle vive, son regne sera toujours par-tout où l'on a des yeux et des cœurs.

FRÉDÉRICH.

Entends-tu, ma sœur? cela veut dire que, si jamais il devient infidele, tu trouveras dans son pays tout ce qu'il faut pour t'en dédommager.

SOPHIE.

Votre temps sera mieux employé à plaider sa cause auprès de mon pere, qu'à m'interpréter ses sentimens.

GOTERNITZ.

Vous voyez, seigneur Macker, qu'ils sont tous réunis contre nous; nous au-

rons affaire à trop forte partie : ne ferions-nous pas mieux de céder de bonne grace?

MACKER.

Qu'est-ce que cela veut dire? Manque-t-on ainsi de parole à un homme comme moi?

FRÉDÉRICH.

Oui, cela se peut faire par préférence.

GOTERNITZ.

Obtenez le consentement de ma fille, je ne rétracte point le mien ; mais je ne vous ai pas promis de la contraindre : d'ailleurs, à vous parler vrai, je ne vois plus pour vous ni pour elle les mêmes agrémens dans ce mariage. Vous avez conçu sur le compte de Dorante des ombrages qui pourroient devenir entre elle et vous une source d'aigreurs réciproques. Il est trop difficile de vivre paisiblement avec une femme dont on soupçonne le cœur d'être engagé ailleurs.

MACKER.

Ouais! vous le prenez sur ce ton? oh! têtebleu! je vous ferai voir qu'on ne se moque pas ainsi des gens : je m'en vais tout à l'heure porter ma plainte contre lui

et

et contre vous, nous apprendrons un peu à ces beaux messieurs à venir nous enlever nos maîtresses dans notre propre pays; et si je ne puis me venger autrement, j'aurai du moins le plaisir de dire par-tout pis que pendre de vous et des François.

SCENE DERNIERE.

GOTERNITZ, DORANTE, FRÉDÉRICH, SOPHIE.

GOTERNITZ.

Laissons-le s'exhaler en vains murmures : en unissant Sophie à Dorante je satisfais en même temps à la tendresse paternelle et à la reconnoissance : avec des sentimens si légitimes je ne crains la critique de personne.

DORANTE.

Ah! monsieur, quels transports!

FRÉDÉRICH.

Mon pere, il nous reste encore le plus fort à faire : il s'agit d'obtenir le consen-

tement de ma sœur ; et je vois là de grandes difficultés : épouser Dorante, et aller en France ! Sophie ne s'y résoudra jamais.

GOTERNITZ.

Comment donc ! Dorante ne seroit-il pas de son goût ? en ce cas je la soupçonnerois fort d'en avoir changé.

FRÉDÉRICH.

Ne voyez-vous pas les menaces qu'elle me fait pour lui avoir enlevé le seigneur Jean Matthias Macker ?

GOTERNITZ.

Elle n'ignore pas combien les François sont aimables.

FRÉDÉRICH.

Non ; mais elle sait que les Françoises le sont encore plus, et voilà ce qui l'épouvante.

SOPHIE.

Point du tout ; car je tâcherai de le devenir avec elles ; et tant que je plairai à Dorante je m'estimerai la plus glorieuse de toutes les femmes.

DORANTE.

Ah ! vous le serez éternellement, belle

Sophie! vous êtes pour moi le prix de ce qu'il y a de plus estimable parmi les hommes. C'est à la vertu de mon pere, au mérite de ma nation, et à la gloire de mon roi, que je dois le bonheur dont je vais jouir avec vous; on ne peut être heureux sous de plus beaux auspices.

LES

MUSES GALANTES,

BALLET.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage est si médiocre en son genre, et le genre en est si mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut sentir toute la force de l'habitude et des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la musique françoise et de l'espece de poésie qui lui est propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, et des chansons pour un opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne songeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caracteres de musique dont j'étois occupé : dans ce dessein je choisis Hésiode pour le genre élevé et fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais si j'avois mieux su le remplir.

Cependant, quoique la musique de cette

piece ne vaille guere mieux que la poésie, on ne laisse pas d'y trouver de temps en temps des morceaux pleins de chaleur et de vie. L'ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès ; savoir, en 1745, devant M. le duc de Richelieu, qui le destinoit pour la cour ; en 1747, sur le théâtre de l'opéra ; et en 1761, devant M. le prince de Conti. Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter chez M. de la Popeliniere, que M. Rameau, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa mort.

LES

MUSES GALANTES,

BALLET.

PROLOGUE.

Le théâtre représente le mont Parnasse ; Apollon y paroît sur son trône, et les Muses sont assises autour de lui.

SCENE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ, divins esprits ; naissez, fameux héros ;
Brillez par les beaux arts, brillez par la victoire;
Méritez d'être admis au temple de mémoire :
Nous réservons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muses, filles du ciel, que votre gloire est pure!

Que vos plaisirs sont doux!
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
Sur ce paisible mont, loin du bruit et des armes,
Des innocens plaisirs vous goûtez les douceurs.
La fiere Ambition, l'Amour ni ses faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'Amour ni ses faux charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une symphonie brillante et douce alternativement.

SCENE II.

La Gloire et l'Amour descendent du même char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

Que vois-je? ô ciel! dois-je le croire?
L'Amour dans le char de la Gloire!

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit!
Voyez ce dieu charmant, soutien de mon empire;
Par lui l'amant triomphe et le guerrier soupire;
Il forme les héros et sa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire

Quand on veut briller à ma cour :
Rien n'est plus chéri de la Gloire
Qu'un grand cœur guidé par l'Amour.

APOLLON.

Quoi! mes divins lauriers d'un enfant téméraire
Ceindroient le front audacieux?

L'AMOUR.

Tu méprises l'Amour; éprouve sa colere ;
Aux pieds d'une beauté sévere
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Que de moi seul dépend le don de plaire;
Que les talens, l'esprit, l'ardeur sincere,
Ne font point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel! quel objet charmant se retrace à mon ame!
Quelle soudaine flamme
Il inspire à mes sens!
C'est ton pouvoir, Amour, que je ressens :
Du moins à mes soupirs naissans
Daigne rendre Daphné sensible.

L'AMOUR.

Je te rendrois heureux; je prétends te pu nir.

APOLLON.

Quoi! toujours soupirer sans pouvoir la fléchir?
Cruel! que ma peine est terrible! (*Il s'en va.*)

L'AMOUR.

C'est la vengeance de l'Amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide?
Apollon régnoit parmi vous:
Souffrez que l'Amour y préside
Sous des auspices plus doux.

L'AMOUR.

Ah! qu'il est doux, qu'il est charmant de plaire!
C'est l'art le plus nécessaire.
Ah! qu'il est doux, qu'il est flatteur
De savoir parler au cœur!

(*Les Muses, persuadées par l'Amour, répetent ces quatre vers.*)

L'AMOUR.

Accourez Jeux et Ris, doux séducteurs des belles,
Vous par qui tout cede à l'Amour;
Confirmez mon triomphe, et parez ce séjour
De myrtes et de fleurs nouvelles:
Graces, plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma cour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES GRACES, *troupes de Jeux et de Ris.*

CHOEUR.

Accourons, accourons dans ce nouveau séjour :
Soupirez, beautés rebelles ;
Par nous tout cede à l'Amour. (*On danse*).

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages
Font, par d'horribles ravages,
La terreur des matelots.
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flammes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros. (*On danse*).

CHOEUR.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire ;
Que le myrte au laurier soit uni dès ce jour !
Que les soins rendus à la Gloire
Soient toujours payés par l'Amour !

L'AMOUR.

Quittez, Muses, quittez ce désert trop stérile,

Venez de vos appas enchanter l'univers :
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des lis soit notre heureux asyle!
Au milieu des beaux arts puissiez-vous y briller
De votre plus vive lumiere !
Un regne glorieux vous y fera trouver
Des amans dignes de vous plaire,
Et des héros à célébrer.

Fin du prologue.

PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le théâtre représente un bocage, au travers duquel on voit des hameaux.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête:
Déja pour disputer chaque berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur est promis.
Qu'Hésiode est à plaindre! hélas! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon sont des arts qu'il ignore :
De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

ÉGLÉ.

Doris, j'aime Hésiode, et plus que l'on ne pense
Je m'occupe de son bonheur :
Mais c'est en éprouvant ses feux et sa constance
Que j'ai dû m'assurer qu'il méritoit mon cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous soustraire?

ÉGLÉ.

Je ne sais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre loi?

ÉGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Églé peut faire.

DORIS.

Églé dans nos hameaux, inconnue, étrangere,
Jouit sur tous les cœurs d'un pouvoir mérité;
Rien ne lui doit être impossible
Avec le secours invincible
De l'esprit et de la beauté.

ÉGLÉ.

J'apperçois Hésiode.

DORIS.

Accablé de tristesse,
Il plaint le malheur de ses feux.

ÉGLÉ.

Je saurai dissiper la douleur qui le presse :
Mais pour quelques instans cachons-nous à ses yeux.

SCENE II.

HÉSIODE.

ÉGLÉ méprise ma tendresse;
Séduite par les chants de mes heureux rivaux,

Son

Son cœur en est le prix, et seul dans ces hameaux
J'ignore les secrets de l'art qu'elle couronne;
Eglé le sait et m'abandonne!
Je vais la perdre sans retour.
A de frivoles chants se peut-il qu'elle donne
Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour?

(*On entend une symphonie douce.*)

Quelle douce harmonie ici se fait entendre!....
Elle invite au repos.... Je ne puis m'en défendre...
Mes yeux appesantis laissent tarir leurs pleurs....
Dans le sein du sommeil je cede à ses douceurs.

SCENE III.

ÉGLÉ; HÉSIODE *endormi.*

ÉGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger fidele,
Songes; en ce séjour Euterpe vous appelle;
Accourez à ma voix, parlez à mon amant;
Par vos images séduisantes,
Par vos illusions charmantes,
Annoncez-lui le destin qui l'attend.

(*Entrée des songes.*)

UN SONGE.

Songes flatteurs,
Quand d'un cœur misérable

Vos soins appaisent les douleurs,
Douces erreurs,
Du sort impitoyable
Suspendez long-temps les rigueurs;
Réveil, éloignez-vous :
Ah! que le sommeil est doux!
Mais quand un songe favorable
Présage un bonheur véritable,
Sommeil, éloignez-vous :
Ah! que le réveil est doux!

(*Les songes se retirent.*)

ÉGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes sœurs et le Parnasse,
Toi que le ciel a fait digne de mon amour,
Tendre berger, d'une feinte disgrace
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des vers; qu'un nouveau feu t'anime:
Des transports d'Apollon ressens l'effet sublime,
Et, par tes chants divins t'élevant jusqu'aux cieux,
Ose en les célébrant te rendre égal aux dieux.

(*Une lyre suspendue à un laurier s'éleve à côté d'Hésiode.*)

Amour, dont les ardeurs ont embrasé mon ame,
Daigne animer ces dons de ta divine flamme :
Nous pouvons du génie exciter les efforts;
Mais les succès heureux sont dus à tes transports.

SCENE IV.

HÉSIODE.

Où suis-je? Quel réveil! Quel nouveau feu m'inspire!
Quel nouveau jour me luit! Tous mes sens sont sur-
(Il apperçoit la lyre.) (pris!...
Mais quel prodige étonne mes esprits!
(Il la touche, et elle rend des sons.)
Dieux! quels sons éclatans partent de cette lyre!
D'un transport inconnu j'éprouve le délire;
Je forme sans effort des chants harmonieux!
O lyre, ô cher présent des dieux,
Déja par ton secours je parle leur langage!
Le plus puissant de tous excite mon courage;
Je reconnois l'Amour à des transports si beaux,
Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCENE V.

HÉSIODE, *troupe de bergers qui s'assemblent pour la fête.*

CHOEUR.

Que tout retentisse,
Que tout applaudisse
A nos chants divers!
Que l'écho s'unisse,

Qu'Églé s'attendrisse
A nos doux concerts!
Doux espoir de plaire,
Animez nos jeux;
Apollon va faire
Un amant heureux!
Flatteuse victoire!
Triomphe enchanteur!
L'amour et la gloire
Suivront le vainqueur.

(*On danse, après quoi Hésiode s'approche pour disputer.*)

CHOEUR.

O berger, déposez cette lyre inutile.
Voulez-vous dans nos jeux disputer en ce jour?

HÉSIODE.

Rien n'est impossible à l'Amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude servile,
Et ma voix indocile
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.
Mais, dans le succès que j'espere,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHOEUR.

Chantez, berger téméraire;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame,
Inspirez à mes chants votre divine ardeur:
Portez dans mon esprit cette brillante flamme
Dont vous brûlez mon cœur......

CHOEUR, *qui interrompt Hésiode.*

Sa lyre efface nos musettes.
Ah! nous sommes vaincus!
Fuyons dans nos retraites.

SCENE VI.

HÉSIODE, ÉGLÉ.

HÉSIODE.

Belle Églé.... Mais, ô ciel! quels charmes inconnus!
Vous êtes immortelle, et j'ai pu m'y méprendre!
Vos célestes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre
Qu'il n'est permis qu'aux dieux de soupirer pour vous?
Hélas! à chaque instant, sans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offense ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens:
Je le dois à ta victoire,
Et le donne à tes sentimens.

HÉSIODE.

Quoi ! vous seriez.....? O ciel ! est-il possible?
Muse, vos dons divins ont prévenu mes vœux.
Dois-je espérer encor que votre ame sensible
Daigne aimer un berger et partager mes feux?

EUTERPE.

La vertu des mortels fait leur rang chez les dieux.
Une ame pure, un cœur tendre et sincere
Sont les biens les plus précieux;
Et, quand on sait aimer le mieux,
On est le plus digne de plaire.
(*Aux bergers.*)
Calmez votre dépit jaloux;
Bergers, rassemblez-vous;
Venez former les plus riantes fêtes.
Je me plais dans vos bois, je chéris vos musettes.
Reconnoissez Euterpe et célébrez ses feux.

SCENE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHOEUR.

Muse charmante, muse aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux,
Soyez-nous toujours favorable,
Présidez toujours à nos jeux. (*On danse.*)

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre,
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre,
Tout obéit à vos lois.
De votre gloire éclatante,
De votre grandeur brillante,
Nos cœurs ne sont point jaloux.
D'autres biens sont faits pour nous :
Unis d'un amour sincere,
Un berger, une bergere,
Sont-ils moins heureux que vous ?

SECONDE ENTRÉE.

Le théâtre représente les jardins d'Ovide à Tome, et, dans le fond, des montagnes affreuses parsemées de précipices et couvertes de neiges.

SCENE PREMIERE.

OVIDE.

Cruel amour, funeste flamme,
Faut-il encor t'abandonner mon ame?
Cruel amour, funeste flamme,
Le sort d'Ovide est-il d'aimer toujours?
Dans ces climats glacés au fond de la Scythie,
Contre tes feux n'est-il point de secours?
J'y brûle, hélas! pour la jeune Érithie;
Pour moi, sans elle, il n'est plus de beaux jours.
Cruel amour, etc.
Acheve du moins ton ouvrage,
Soumets Érithie à son tour.
Ici tout languit sans amour,
Et de son cœur encore elle ignore l'usage:
Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour,
Et je vais par des jeux.... C'est elle; ô doux présage!
Je m'éloigne à regret: mais bientôt sur mes pas
Tout va lui parler le langage
Du dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCENE II.

ÉRITHIE.

C'EN est donc fait, et dans quelques momens
Diane à ses autels recevra mes sermens !
Jardins chéris, rians bocages,
Hélas! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages!
Oiseaux, vos séduisans ramages
Ne charmeront donc plus mes sens!
Vain éclat, grandeur importune,
Heureux qui, dans l'obscurité,
N'a point soumis à la fortune
Son bonheur et sa liberté!
Mais quels concerts se font entendre?
Quel spectacle enchanteur ici vient me surprendre?

SCENE III.

La statue de l'Amour s'élève au fond du théâtre, et toute la suite d'Ovide vient former des danses et des chants autour d'Erithie.

CHOEUR.

DIEU charmant, dieu des tendres cœurs,
Regne à jamais, lance tes flammes;
Eh! quel bien flatteroit nos ames
S'il n'étoit de tendres ardeurs?

Chantons, ne cessons point de célébrer ses charmes,
Qu'il occupe tous nos momens:
Ce dieu ne se sert de ses armes
Que pour faire d'heureux amans.
Les soins, les pleurs et les soupirs
Sont les tributs de son empire;
Mais tous les biens qu'il en retire
Il nous les rend par les plaisirs. (*On danse.*)

ÉRITHIE.

Quels doux concerts! quelle fête agréable!
Que je trouve charmant ce langage nouveau!
Quel est donc ce dieu favorable? (*Elle considere la statue*).
Hélas! c'est un enfant, mais quel enfant aimable!
Pourquoi cet arc et ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce foible enfant est le maître du monde;
La nature s'anime à sa flamme féconde,
Et l'univers sans lui périroit avec nous.
Reconnoissez, belle Érithie,
Un dieu fait pour régner sur vous:
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les instans plus doux.
Étendez les droits légitimes
Du plus puissant des immortels:
Tous les cœurs seront ses victimes
Quand vous servirez ses autels.

ÉRITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire.
Mais quel est donc ce dieu dont on veut me parler?

OVIDE.

De ses plus doux secrets discret dépositaire,
A vous seule en ces lieux je dois les révéler.

SCENE IV.

ÉRITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable mystere
Qui de ses biens charmans assaisonne le prix:
Plus on les a sentis
Et mieux on sait les taire.

ÉRITHIE.

J'ignore encor quels sont des biens si doux,
Mais je brûle de m'en instruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez ; n'en accusez que vous :
Déja dans mes regards vous auriez dû le lire.

ÉRITHIE.

Vos regards!... Dans ses yeux quel poison séducteur!
Dieux! quel trouble confus s'éleve dans mon cœur!

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Érithie ait offert à l'Amour.

ÉRITHIE.

L'Amour est donc ce dieu si redoutable ....?

OVIDE.

Que mon cœur enflammé vous annonce en ce jour.
Profitons des bienfaits que sa main nous prépare :
Unis par ses liens....

ÉRITHIE.

Hélas ! on nous sépare!
Du temple de Diane on me commet le soin ;
Tout le peuple de Tome en veut être témoin ,
Et je dois dès ce jour....

OVIDE.

Non , charmante Érithie ,
Les peuples mêmes de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous suivons les lois :
Il faut les attendrir , il faut unir nos voix.
Est-il des cœurs que notre amour ne touche ,
S'il s'explique à la fois
Par vos larmes et par ma bouche?
Mais on approche... on vient... Amour , si pour ta gloire
Dans un exil affreux il faut passer mes jours ,
De mon encens du moins conserve la mémoire ,
A mes tendres accens accorde ton secours.

SCENE V.

OVIDE, ÉRITHIE, *troupe de Sarmates.*

CHOEUR.

Célébrons la gloire éclatante

De la déesse des forêts :
Sans soins, sans peine et sans attente,
Nous subsistons par ses bienfaits.
Célébrons la beauté charmante
Qui va la servir désormais :
Que sa main long-temps lui présente
Les offrandes de ses sujets! (*On danse.*)

LE CHEF DES SARMATES.

Venez belle Érithie. ...

OVIDE.

Ah ! daignez m'écouter.
De deux tendres amans différez le supplice ;
Ou, si vous achevez ce cruel sacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHOEUR.

Non, elle est promise à Diane :
Nos engagemens sont des lois :
Qui pourroit être assez profane
Pour priver les dieux de leurs droits ?

OVIDE ET ÉRITHIE.

Du plus puissant des dieux nos cœurs sont le partage ;
Notre amour est son ouvrage :
Est-il des droits plus sacrés ?
Par une injuste violence
Les dieux ne sont point honorés.
Ah ! si votre indifférence
Méprise nos douleurs,
A ce dieu qui nous assemble

Nous jurons de mourir ensemble
Pour ne plus séparer nos cœurs.

CHOEUR.

Quel sentiment secret vient attendrir nos ames
Pour ces amans infortunés?
Par l'Amour l'un à l'autre ils étoient destinés;
Que l'Amour couronne leurs flammes!

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop généreux.
Quel prix de ce bienfait sera la récompense?
Puissiez-vous, par mes soins, par ma reconnoissance,
Apprendre à devenir heureux!
L'Amour vous appelle,
Écoutez sa voix;
Que tout soit fidele
A ses douces lois.
Des biens dont l'usage
Fait le vrai bonheur
Le plus doux partage
Est un tendre cœur.

TROISIEME ENTRÉE.

Le théâtre représente le péristyle du temple de Junon à Samos.

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

Les beautés de Samos aux pieds de la déesse
Par votre ordre aujourd'hui vont présenter leurs vœux;
Mais, seigneur, si j'en crois le soupçon qui me presse,
Sous ce zele mystérieux
Un soin plus doux vous intéresse.

POLYCRATE.

On ne peut sur la tendresse
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne,
Mais j'ignore à la fois le séjour et le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;
Parmi tant de beautés vous espérez connoître

Celle dont les attraits ont fixé votre amour:
Mais cet amour enfin......

POLYCRATE.

Un instant le fit naître:
Ce fut dans ces superbes jeux
Où mes heureux succès célébrés par ta lyre......

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en souvient, je devins amoureux
De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh quoi! toujours de nouveaux feux!

ANACRÉON.

A de beaux yeux aisément mon cœur cede:
Il change de même aisément;
L'amour à l'amour y succede;
Le goût seul du plaisir y regne constamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a sans doute asservi son cœur?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire
Et ce plaisir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient....., Que d'appas! Ah! les cœurs les plus (sages,
En voyant tant d'attraits, doivent craindre des fers.

ANACRÉON.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hommages
Ne sont pas ceux qui te seront offerts.

SCENE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la déesse.

HYMNE A JUNON.

Reine des dieux, mere de l'univers,
Toi par qui tout respire,
Qui combles cet empire
De tes biens les plus chers;
Junon, vois ces offrandes:
Nos cœurs, que tu demandes,
Vont te les présenter:
Que tes mains bienfaisantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter! (*On danse*).

Thémire, portant une corbeille de fleurs, entre dans le temple à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*

O bonheur!

ANACRÉON.

O plaisir extrême!

POLYCRATE.

Quels traits charmans! Quels regards enchanteurs!

ANACRÉON.

Ah! qu'avec grace elle porte ces fleurs!

POLYCRATE.

Ces fleurs! Que dites-vous? C'est la beauté que j'aime.

ANACRÉON.

C'est Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher, rival trop dangereux,
Ah! que je crains tes redoutables feux!
De mon cœur agité fais cesser le martyre;
Porte à d'autres appas tes volages desirs.
Laisse-moi goûter les plaisirs
De te chérir toujours et d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flamme étoit volontaire
Je l'immolerois à l'instant;
Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas moins sincere
Pour n'être pas toujours constant.
La gloire et la grandeur au gré de votre envie
Vous assurent les plus beaux jours:
Mais que ferois-je de la vie
Sans les plaisirs, sans les amours?

POLYCRATE.

Eh! que te servira ta vaine résistance?
Ingrat, évite ma présence!

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuste courroux ;
Il est trop peu digne de vous.

SCENE III.

POLYCRATE.

Transports jaloux, tourmens que je déteste,
Ah! faut il me livrer à vos tristes fureurs ?
Faut-il toujours qu'une rage funeste
Inspire avec l'amour la haine et ses horreurs ?
Cruel amour ! ta fatale puissance
Désunit plus de cœurs
Qu'elle n'en met d'intelligence.
Je vois Thémire ; ô transports enchanteurs !

SCENE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

Thémire, en vous voyant la résistance est vaine;
Tout cede à vos attraits vainqueurs :
Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs !

THÉMIRE.

Je fuis les soupirs, les langueurs,

Q 2

Les soins, les tourmens, les alarmes:
Un plaisir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'est un tourment de n'aimer rien;
C'est un tourment affreux d'aimer sans espérance;
Mais il est un suprême bien,
C'est de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains jusqu'aux nœuds assortis par l'amour.

POLYCRATE.

Ah! connoissez du moins les biens qu'il vous apprête.
Vous devez à Junon le reste de ce jour.
Demain une illustre conquête
Vous est promise en ce séjour.

SCENE V.

THÉMIRE.

Il me cachoit son rang, je feignois à mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition:
Un sort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en secret chérit Anacréon.
Sur les fleurs d'une aile légere
On voit voltiger les zéphyrs.
Comme eux d'une ardeur passagere
Je voltige sur les plaisirs.
D'une chaîne redoutable,

Je veux préserver mon cœur:
L'Amour m'amuseroit comme un enfant aimable;
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCENE VII.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

Belle Thémire, enfin le roi vous rend les armes;
L'aveu de tous les cœurs autorise le mien:
Si l'amour animoit vos charmes
Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit égal.
Qui voit sans peine un rival
N'est pas loin de l'inconstance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flamme une cruelle offense,
Vous la faites sur-tout à ma sincérité.
Même en amour
Je dis la vérité,
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on sent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire, jugez mieux de ma fidélité.
Ah! qu'un amant a de folie
D'aimer, de haïr tour-à-tour!
Ce qu'il donne à la jalousie
Je le donne tout à l'amour.

THÉMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre;
Non, l'amour dans les cœurs cause trop de tourmens.

ANACRÉON.

Si l'hiver dépare nos champs,
Est-ce à Flore de les défendre?
Est-ce à l'Amour qu'il faut s'en prendre?
S'il est des maux pour les amans,
Sans la neige et les orages,
Sans les vents et leurs ravages,
Les fleurs naîtroient en tous temps.
Sans la froide indifférence,
Sans la fiere résistance,
Tous les cœurs seroient contens.

THÉMIRE.

Vous vous piquez d'être volage:
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils soient constans.

ANACRÉON.

L'excès de mon ardeur est un plus digne hommage
Que la fidélité des vulgaires amans;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer si long temps.

THÉMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant si volage.

ANACRÉON.

Non, rien ne peut payer des transports si charmans.

THÉMIRE.

Vous séduisez plutôt que de convaincre :
Je vois l'erreur, et je me laisse vaincre.
Ah! trompez-moi long temps par ces tendres discours;
L'illusion qui plaît devroit durer toujours.

ANACRÉON.

C'est en passant votre espérance
Que je prétends vous tromper désormais.
Vous attendrez mon inconstance,
Et ne l'éprouverez jamais.

Ensemble.

Unis par les mêmes plaisirs,
Unissons mon sort et le vôtre;
Toujours fideles aux plaisirs,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCENE VII.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

Demeure, Anacréon; je suspens mon courroux,

Et veux bien un instant t'égaler à moi-même.
Je n'abuserai point de mon pouvoir suprême.
Que Thémire décide et choisisse entre nous.

(*A Thémire.*)

Dites quels sont les nœuds que votre ame préfere ;
N'hésitez point à les nommer :
Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de vous plaire
Si j'osois m'y livrer : cependant, en ce jour,
Seigneur, vous pourriez croire
Que je donne tout à la gloire ;
Je veux tout donner à l'amour.
Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il suffit. Je cede en ce moment :
Allez, soyez unis : je puis être sensible,
Mais je n'oublierai point ma gloire et mon serment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des rois, dont le cœur équitable
Triomphe de soi-même en couronnant nos feux ;
Puisse toujours le ciel prévenir tous vos vœux !
Que votre regne aimable,
Par un bonheur constant à jamais mémorable,
Éternise vos jours heureux !

POLYCRATE, *à Anacréon.*

Commence d'acomplir un si charmant présage ;

Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma cour :
Que l'amitié du moins me dédommage
Des disgraces de l'amour!
Que tout célebre cette fête :
L'heureux Anacréon voit combler ses desirs.
Accourez, chantez sa conquête
Comme il a chanté vos plaisirs.

SCENE VIII.

ANACRÉON, THÉMIRE, *peuples de Samos*

CHOEUR.

Que tout célebre cette fête :
L'heureux Anacréon voit combler ses desirs.
Accourons, chantons sa conquête
Comme il a chanté nos plaisirs. (*On danse.*)

ANACRÉON, *alternativement avec le chœur.*

Jeux, brillez sans cesse;
Sans vous la tendresse
Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du secours.
(*On danse*).
Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur le traître
Est bientôt le maître,
Et rit à son tour.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

AVERTISSEMENT.

RIEN n'est plus plat que cette piece; cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle à cause de la gaieté du troisieme acte et de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grace à la tranquillité et au contentement d'esprit où je vivois alors, sans connoître l'art d'écrire et sans aucune prétention. Si je fais moi-même l'édition générale, j'espere avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage; sinon je laisse à ceux que j'aurai chargés de cette entreprise le soin de juger de ce qui convient, soit à ma mémoire, soit au goût présent du public.

ACTEURS.

DORANTE, } amis.
VALERE. }

ISABELLE, veuve.

ÉLIANTE, cousine d'Isabelle.

LISETTE, suivante d'Isabelle.

CARLIN, valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La scene est dans le château d'Isabelle.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, ÉLIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc enfin serrer des nœuds si doux:
Valere, à son retour, doit être votre époux:
Vous allez être heureuse. Ah! ma chere Eliante!

ÉLIANTE.

Vous soupirez! Hé bien! si l'exemple vous tente,
Dorante vous adore et vous le voyez bien;
Pourquoi gêner ainsi votre cœur et le sien?
Car vous l'aimez un peu; du moins je le soupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits sur ma personne,
Cousine; un premier choix m'a trop mal réussi.

ÉLIANTE.

Prenez votre revanche en faisant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux suivre la loi que j'ai su me prescrire;
Ou du moins...... Car Dorante a voulu me séduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon cœur.
Serois-je donc ainsi la dupe d'un trompeur,
Qui par le succès même en seroit plus coupable,
Et qui l'est trop peut-être?

ÉLIANTE.

Il est donc pardonnable.

ISABELLE.

Point; il ne m'aura pas trompée impunément.
Il vient. Éloignons-nous, ma cousine, un moment.
Il n'est pas de son but aussi près qu'il le pense;
Et je veux à loisir méditer ma vengeance.

SCENE II.

DORANTE.

Elle m'évite encor! Que veut dire ceci?
Sur l'état de son cœur quand serai-je éclairci?
Hasardons de parler..... Son humeur m'épouvante...
Carlin connoît beaucoup sa nouvelle suivante:
(*Il apperçoit Carlin.*)
Je veux.... Carlin.

SCENE III.

SCENE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

Monsieur?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-temps.

DORANTE.

Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Qu'il est beau.

DORANTE.

Mais encor?

CARLIN.

Beau, très beau, plus beau qu'on ne peut être.
Que diable!

DORANTE.

Et si bientôt j'en devenois le maître,
T'y plairois-tu?

CARLIN.

Selon. S'il nous restoit garni,
Cuisine foisonnante et cellier bien fourni;

Pour vos amusemens, Isabelle, Éliante;
Pour ceux du sieur Carlin, Lisette la suivante:
Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il est......

CARLIN.

Acheté?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon! par quelle aventure?
Isabelle n'est pas d'âge ni de figure
A perdre ses châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il est à nous, te dis-je, et tout est décidé
Déja dans mon esprit....

CARLIN.

Peste! la belle emplette!
Résolue à part-vous? c'est une affaire faite;
Le château désormais ne sauroit nous manquer.

DORANTE.

Songe à me seconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh! monsieur, je n'ai pas une tête si vive;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,

Que mon esprit grossier, toujours dans l'embarras,
Ne sait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je serois un Crésus sans cette mal-adresse.

DORANTE.

Sais-tu, mon tendre ami, qu'avec ta gentillesse
Tu pourrois bien, pour prix de ta moralité,
Attirer sur ton dos quelque réalité?

CARLIN.

Ah! de moraliser je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas! pauvre philosophie!
Çà, vous pouvez parler; j'écoute sans souffler.

DORANTE.

Apprends donc un secret qu'à tous il faut celer,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'est plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille! En ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Isabelle.

CARLIN.

Oh! quel secret! Ma foi
Je le savois sans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi?

CARLIN.

Oui vous: vous conduisez avec tant de mystere
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,
Vos airs mystérieux, tous vos tours et retours
En instruisent bientôt la ville et les fauxbourgs.
Passons. A votre amour la belle répond-elle?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Isabelle?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux?

DORANTE.

Parbleu! messer Carlin, vous êtes curieux!

CARLIN.

Oh! ce ton-là, ma foi, sent la bonne fortune;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une;
Vous le savez fort bien.

DORANTE.

Je suis sûr de mon fait,
Isabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'est de sa tendre ardeur une preuve constante.

DORANTE.

Écoute jusqu'au bout. Cette veuve charmante
A la fin de son deuil déclara sans retour
Que son cœur pour jamais renonçoit à l'amour.
Presque dès ce moment mon ame en fut touchée:
Je la vis, je l'aimai; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avoit fait, je sentis qu'il faudroit
Ménager son esprit par un détour adroit:
Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie;
Et réglant mes discours sur sa philosophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,
Dans ses amusemens je fus mis de moitié.

CARLIN.

Peste! ceci va bien. En amusant les belles
On vient au sérieux. Il faut rire auprès d'elles;
Ce qu'on fait en riant est autant d'avancé.

DORANTE.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'est passé.
Tu peux bien te douter qu'après toute une année
On est plus familier qu'après une journée;
Et mille aimables jeux se passent entre amis,
Qu'avec un étranger on n'auroit pas permis.
Or, depuis quelque temps j'apperçois qu'Isabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.
Sa cousine toujours me reçoit de même œil;

Mais sous l'air affecté d'un favorable accueil;
Avec tant de réserve Isabelle me traite,
Qu'il faut, ou qu'en secret prévoyant sa défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

CARLIN.

Eh! qui voudriez-vous qui pût ici lui plaire?
Il n'entre en ce château que vous seul et Valere,
Qui, près de la cousine en esclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir son feu couronné.

DORANTE.

Moi donc, n'appercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant se contraindre,
Isabelle aujourd'hui cherche à m'en imposer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut déguiser?
Mais, avec quelque soin qu'elle cache sa flamme,
Mon cœur a pénétré le secret de son ame;
Ses yeux ont sur les miens lancé ces traits charmans
Présages fortunés du bonheur des amans.
Je suis aimé, te dis-je; un retour plein de charmes
Paie enfin mes soupirs, mes transports et mes larmes.

CARLIN.

Économisez mieux ces exclamations;
Il est, pour les placer, d'autres occasions
Où cela fait merveille. Or, quant à notre affaire,
Je ne vois pas encor ce que mon ministere,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur:
Que vous faut-il de plus?

DORANTE.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce château...... Mais j'apperçois Lisette.
Va m'attendre au logis. Sur-tout bouche discrete.

CARLIN.

Vous offensez, monsieur, les droits de mon métier.
On doit choisir son monde et puis s'y confier.

DORANTE, *le rappelant.*

Ah! j'oubliois.... Carlin... J'ai reçu de Valere
Une lettre d'avis que pour certaine affaire,
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui:
S'il vient, cours aussitôt m'en avertir ici.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Ah! c'est toi, belle enfant? Et bonjour, ma Lisette:
Comment vont les galans? à ta mine coquette
On pourroit bien gager au moins pour deux ou trois:
Plus le nombre en est grand et mieux on fait son choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, monsieur, un petit caractere,
Mais fort joli, vraiment!

DORANTE.

Bon, bon! point de colere.

Tiens, avec ces traits-là, Lisette, par ta foi
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux de toi ?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveilles,
Et vos galans discours enchantent les oreilles.
Mais au fait, croyez-moi.

DORANTE.

Parbleu ! tu me ravis.
(*Feignant de vouloir l'embrasser.*)
J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux, monsieur !

DORANTE.

Tu ris
Et je veux rire aussi.

LISETTE.

Je le vois. Malepeste !
Comme à m'interpréter, monsieur, vous êtes leste !
Je m'entends autrement, et sais qu'auprès de nous
Ce jargon séduisant de messieurs tels que vous
Montre, par ricochet, où le discours s'adresse.

DORANTE.

Quoi ! tu penserois donc qu'épris de ta maîtresse....

LISETTE.

Moi ! je ne pense rien ; mais, si vous m'en croyez,
Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

DORANTE, *vivement.*

Ah! je l'avois prévu! l'ingrate a vu ma flamme,
Et c'est pour m'accabler qu'elle a lu dans mon ame.

LISETTE.

Qui vous a dit cela?

DORANTE.

Qui me l'a dit? c'est toi.

LISETTE.

Moi! je n'y songe pas.

DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Non, par ma foi.

DORANTE.

Et ces feux mal payés, est-ce un rêve? est-ce un conte?

LISETTE.

Diantre! comme au cerveau d'abord le feu vous (monte!
Je ne m'y frotte plus.

DORANTE.

Ah! daigne m'éclaircir.
Quel plaisir peux-tu prendre à me faire souffrir?

LISETTE.

Et pourquoi si long-temps, vous, me faire mystere
D'un secret dont je dois être dépositaire?
J'ai voulu vous punir par un peu de souci.
Isabelle n'a rien apperçu jusqu'ici.

(*à part.*) (*haut.*)
C'est mentir. Mais gardez qu'elle ne vous soupçonne;
Car je doute, en ce cas, que son cœur vous pardonne.
Vous ne sauriez penser jusqu'où va sa fierté.

DORANTE.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

LISETTE.

Elle vient. Essayez de lire dans son ame;
Et sur-tout avec soin cachez-lui votre flamme;
Car vous êtes perdu si vous la laissez voir.

DORANTE.

Hélas! tant de lenteur me met au désespoir.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

Ah! Dorante, bon jour. Quoi! tous deux tête-à-tête!
Eh mais! vous faisiez donc votre cour à Lisette?
Elle est vraiment gentille et de bon entretien.

DORANTE.

Madame, il me suffit qu'elle vous appartient
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

ISABELLE.

Si c'est là votre objet, rien ne vous reste à faire,
Car Lisette s'attache à tous mes sentimens.

DORANTE.

Ah ! madame ! . . . . .

ISABELLE.

Oh ! sur-tout quittons les complimens ;
Et laissons aux amans ce vulgaire langage :
La sincere amitié de son froid étalage
A toujours dédaigné le fade et vain secours.
On n'aime point assez quand on le dit toujours.

DORANTE.

Ah ! du moins une fois heureux qui peut le dire !

LISETTE, *bas.*

Taisez-vous donc, jaseur.

ISABELLE.

J'oserois bien prédire
Que, sur le ton touchant dont vous vous exprimez,
Vous aimerez bientôt, si déja vous n'aimez.

DORANTE.

Moi, madame ?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez, sans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh! ma foi! pour le coup mon homme est en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des symptômes d'amour.

DORANTE.

(*Haut à Lisette avec affectation.*)

Madame, en vérité..... Pour lui faire ma cour,
Faut-il en convenir?

LISETTE, *bas.*

Bravo! prenez courage.

(*Haut à Dorante.*)

Mais il faut bien, monsieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour : parlez-moi franchement;
Seriez-vous amoureux?

LISETTE, *bas, vivement.*

Gardez de....

DORANTE.

Non, vraiment,
Madame; il me déplaît fort de vous contredire.

ISABELLE.

Sur ce ton positif je n'ai plus rien à dire :
Vous ne voudriez pas, je crois, m'en imposer.

DORANTE.

J'aimerois mieux mourir que de vous abuser.

LISETTE, *bas.*

Il ment, ma foi, fort bien; j'en suis assez contente.

ISABELLE.

Ainsi donc votre cœur, qu'aucun objet ne tente,
Les a tous dédaignés, et jusques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne de lui.

DORANTE, *à part.*

Ciel! se vit-on jamais en pareille détresse?

LISETTE.

Madame, il n'ose pas, par pure politesse,
Donner à ce discours son approbation;
Mais je sais que l'amour est son aversion.
(*Bas à Dorante.*)
Il faut ici du cœur.

ISABELLE.

Eh bien! j'en suis charmée.
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si, ne sentant du moins nul penchant à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer sans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, madame, il n'est rien qu'il ne fasse.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui? c'est de mauvaise grace.

DORANTE.

Hélas ! j'approuve tout ; dictez vos volontés.
Tous vos ordres par moi seront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne sont point des lois, Dorante, que j'impose ;
Et si vous répugnez à ce que je propose,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter bons amis.

DORANTE.

Ah! mon goût à vos vœux sera toujours soumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaisant, je veux être indulgente ;
Et, pour vous en donner une preuve évidente,
Je déclare à présent qu'un seul jour, un objet,
Doivent borner le vœu qu'ici vous avez fait.
Tenez pour ce jour seul votre cœur en défense ;
Évitez de l'amour jusques à l'apparence ;
Envers un seul objet, que je vous nommerai,
Résistez aujourd'hui; demain je vous ferai
Un don....

DORANTE, *vivement.*

A mon choix?

ISABELLE.

Soit; il faut vous satisfaire,
Et je vous laisserai régler votre salaire
Je n'en excepte rien que les lois de l'honneur:
Je voudrois que le prix fût digne du vainqueur.

DORANTE.

Dieu! quels légers travaux pour tant de récompense!

ISABELLE.

Oui; mais si vous manquez un moment de prudence,
Le moindre acte d'amour, un soupir, un regard,
Un trait de jalousie enfin de votre part,
Vous privent à l'instant du droit que je vous laisse :
Je punirai sur moi votre propre foiblesse
En vous voyant alors pour la derniere fois.
Telles sont du pari les immuables lois.

DORANTE.

Ah! que vous m'épargnez de mortelles alarmes!
Mais quel est donc enfin cet objet plein de charmes
Dont les attraits pour moi sont tant à redouter?

ISABELLE.

Votre cœur aisément pourra les rebuter;
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'est?

ISABELLE.

C'est moi.

DORANTE.

Vous?

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends-je?

ISABELLE.

D'où vous vient cette surprise extrême?
Si le combat avoit moins de facilité,
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; sa figure est à peindre !

DORANTE, *à part.*

Non ; je n'en reviens pas. Mais il faut me contraindre.
Cherchons en cet instant à remettre mes sens.
Mon cœur contre soi-même a lutté trop long-temps :
Il faut un peu de treve à cet excès de peine.
La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
Et je ne sais prévoir, à force d'y penser,
Si l'on veut me punir ou me récompenser.

SCENE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De ce pauvre garçon le sort me touche l'ame.
Vous vous plaisez par trop à maltraiter sa flamme,
Et vous le punissez de sa fidélité.

ISABELLE.

Va, Lisette, il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.

Quoi!

Quoi ! pendant si long-temps il m'aura pu séduire,
Dans ses pieges adroits il m'aura su conduire,
Il aura, sous le nom d'une douce amitié......

LISETTE.

Fait prospérer l'amour... ?

ISABELLE.

Et j'en aurois pitié !
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices
Le juste châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils sont amans, ils dépendent de nous ;
Leur tour né vient que trop sitôt qu'ils sont époux !

LISETTE.

Ce sont bien, il est vrai, les plus francs hypocrites !
Ils vous savent long-temps faire les chatemites ;
Et puis gare la griffe ! Oh ! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

ISABELLE.

(*En soi-même.*)

Oui, le tour est heureux.

(*A Lisette.*)
Je médite à Dorante une assez bonne piece
Où nous aurons besoin de toute ton adresse.
Valere en peu de jours doit venir de Paris...

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui ; Dorante en a l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux ; à mon projet cela vient à merveilles.

LISETTE.

Or expliquez-nous donc la ruse sans pareilles.

ISABELLE.

Valere et ma cousine, unis d'un même amour,
Doivent se marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon dessein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas ! de la pauvre Eliante ?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle est la bonté même, et que, peu délié,
Son esprit n'est pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor son cœur pour la moindre malice ?

ISABELLE.

Tu dis fort bien vraiment; mais pourtant mon projet
Demanderoit..... Attends.... Mais oui ; voilà le fait.
Nous pouvons aisément la tromper elle-même ;
Cela n'en fait que mieux pour notre stratagême.

LISETTE.

Mais si Dorante enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piege où vous l'aurez jeté,
Vous ne pousserez pas du moins la raillerie
Plus loin que ne permet une plaisanterie.

ISABELLE.

Qu'appelles-tu, plus loin ? Ce sont ici des jeux,
Mais dont l'évènement doit être sérieux.

Si Dorante est vainqueur et si Dorante m'aime,
Qu'il demande ma main, il l'a dès l'instant même;
Mais si son foible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'est laissé dicter,
Si son étourderie un peu trop loin l'entraîne,
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de sa séduction,
Et dont je punirai son indiscrétion.

LISETTE.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute légere
Pour qui la moindre peine est encor trop sévere?...

ISABELLE.

D'abord à ses dépens nous nous amuserons;
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oui, tout a réussi, madame, par merveilles.
Éliante écoutoit de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine terreur,
Nous donne bien, je pense, au diable de bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire?
D'une amie en secret s'approprier l'amant,
Dame! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah! très assurément
Ce procédé va mal avec mon caractere.
D'ailleurs...

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui sait lui plaire;
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah! qu'on est généreux quand il n'en coûte rien!

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerois je ne suis pas capable....

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins coupable?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, est malin.

LISETTE.

Très malin.

ISABELLE.

Mais....

LISETTE.

Les frais en sont faits, il faut en voir la fin;
N'est-ce pas?

ISABELLE.

Oui. Je vais faire la fausse lettre.
A Valere feignant de la vouloir remettre.
Tu tâcheras tantôt, mais très adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh! vraiment!
Carlin est si nigaud, que....

ISABELLE.

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre stratagême.

SCENE II.

CARLIN.

Valere est arrivé, moi j'accours à l'instant;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend!
Où diable le chercher? Hom! qu'il m'en doit de belles!
On dit qu'au dieu Mercure on a donné des ailes:
Il en faut en effet pour servir un amant,
S'il ne nourrit son monde assez légèrement
Pour compenser cela. Quelle maudite vie
Que d'être assujettis à tant de fantaisies!
Parbleu! ces maîtres-là sont de plaisans sujets!
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets!

SCENE III.

ÉLIANTE, CARLIN.

ÉLIANTE.

Ciel! que viens-je d'entendre? et qui voudra le croire?
Inventa-t-on jamais perfidie aussi noire?

CARLIN.

Éliante paroît; elle a les yeux en pleurs.
A qui diable en a-t-elle?

ÉLIANTE.

A de telles noirceurs

Qui pourroit reconnoître Isabelle et Valere?

CARLIN.

Ceci couvre à coup sûr quelque nouveau mystere.

ÉLIANTE.

Ah! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici!

CARLIN.

Et moi, très à propos je vous y trouve aussi,
Madame, si je puis vous y marquer mon zele.

ÉLIANTE.

Cours appeler Dorante, et dis-lui qu'Isabelle,
Lisette et son ami, nous trahissent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, et déja par deux fois
J'ai couru jusqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valere au logis est resté pour l'attendre.

ÉLIANTE.

Valere? Ah! le perfide! il méprise mon cœur;
Il épouse Isabelle, et sa coupable ardeur
A son ami Dorante arrachant sa maîtresse,
Outrage en même temps l'honneur et la tendresse.

CARLIN.

Mais de qui tenez-vous un si bizarre fait?
Il faut se défier des rapports qu'on nous fait.

ÉLIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étois par pur hasard dans la chambre prochaine;
Isabelle et Lisette arrangeoient leur complot.
A travers la cloison, jusques au moindre mot
J'ai tout entendu....

CARLIN.

Mais c'est de quoi me confondre!
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je cependant faire pour vous servir?

ÉLIANTE.

Lisette en peu d'instans sûrement doit sortir
Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Isabelle en ses mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la surprendre, ouvre-la, porte-la
Sur-le-champ à Dorante : il pourra voir par-là
De tout leur noir complot la trame criminelle :
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle ;
Mon outrage est le sien.

CARLIN.

Madame, la douleur
Que je ressens pour vous dans le fond de mon cœur
Allume dans mon ame.... une telle colere....
Que mon esprit.... ne peut... Si je tenois Valere!...
Suffit... je ne dis rien... Mais, ou nous ne pourrons,
Madame, vous servir.... ou nous vous servirons.

ÉLIANTE.

De mon juste retour tu peux tout te promettre.
Lisette va venir : souviens-toi de la lettre.
Un autre procédé seroit plus généreux ;
Mais contre les trompeurs on peut agir comme eux.
Faute d'autre moyen pour le faire connoître,
C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

SCENE IV.

CARLIN.

Souviens-toi ! C'est bien dit : mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.
Lisette n'est pas grue, et le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne sorte !
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourroit point.... Le cas est important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,
Car mon dos... C'est Lisette, et j'apperçois la lettre.
Éliante ma foi ne s'est trompée en rien.

SCENE V.

CARLIN, LISETTE, *avec une lettre dans le sein.*

LISETTE, *à part.*

Voila déja mon drôle aux aguets ; tout va bien.

CARLIN.

(*A part.*) (*Haut.*)
Hasardons l'aventure. Et comment va, Lisette?

LISETTE.

Je ne te voyois pas; on diroit qu'en vedette
Quelqu'un t'auroit mis là pour détrousser les gens.

CARLIN.

Mais j'aimerois assez à piller les passans
Qui te ressembleroient.

LISETTE.

Aussi peu redoutables?

CARLIN.

Non, des gens qui seroient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerois-tu, pauvre enfant? je n'ai rien.

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.
Par exemple, d'abord je tâcherois de prendre.....
(*Essayant d'escamoter la lettre.*)

LISETTE.

Fort bien; mais de ma part tâchant de me défendre,
Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment.
(*Elle met la lettre dans la poche de son tablier, du côté de Carlin.*)

CARLIN.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'est-ce que cette lettre? où vas-tu donc la mettre?

LISETTE, *feignant d'être embarrassée.*

Cette lettre, Carlin? Eh mais! c'est une lettre...
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh! vraiment je le vois.
Mais voudrois-tu me dire à qui....?
(*Il tâche encore de prendre la lettre.*)

LISETTE, *mettant la lettre dans l'autre poche opposée à Carlin.*

Déja deux fois
Vous avez essayé de la prendre par ruse.
Je voudrois bien savoir.....

CARLIN.

Je te demande excuse;
Je dois à tes secrets ne prendre aucune part.
Je voulois seulement savoir si par hasard
Cette lettre n'est point pour Valere ou Dorante.

LISETTE.

Et si c'étoit pour eux....?

CARLIN.

D'abord je me présente,

Ainsi que je ferois même en tout autre cas,
Pour la porter moi-même et vous sauver des pas.

LISETTE.

Elle est pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens; voyons la lettre.

LISETTE.

Et si, vous la donnant, je vous faisois promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous?

CARLIN.

Oui, Lisette, en honneur; j'en jure à tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire:
De ne la point montrer on a su me prescrire;
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh! c'est un autre point:
Ton honneur et le mien ne se ressemblent point.

LISETTE.

Ma foi, monsieur Carlin, j'en serois très fâchée.
Voyez l'impertinent!

CARLIN.

Ah! vous êtes cachée!

Je connois maintenant quel est votre motif.
Votre esprit en détours seroit moins inventif
Si la lettre touchoit un autre que vous-même :
Un traître rival est l'objet du stratagême,
Et j'ai, pour mon malheur, trop su le pénétrer
Par vos précautions pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il est vrai; d'un rival devenue amoureuse,
De vos soins désormais je suis peu curieuse.

CARLIN, *en déclamant.*

Oui, perfide, je vois que vous me trahissez,
Sans retour pour mes soins, pour mes travaux passés.
Quand je vous promenois par toutes les guinguettes,
Lorsque je vous aidois à plisser vos cornettes,
Quand je vous faisois voir la foire ou l'opéra,
Toujours, me disiez-vous, notre amour durera.
Mais déja d'autres feux ont chassé de ton ame
Le charmant souvenir de ton ancienne flamme.
Je sens que le regret m'accable de vapeurs;
Barbare, c'en est fait, c'est pour toi que je meurs.

LISETTE.

Non, je t'aime toujours. Mais il tombe en foiblesse!
(*Pendant que Lisette le soutient et lui fait sentir son flacon, Carlin lui vole la lettre.*)
Pourquoi vouloir aussi lui cacher ma tendresse?
C'est moi qui l'assassine. Eh! vîte mon flacon!
(*A part.*)
Sens, sens, mon pauvre enfant. Ah! le rusé frippon!

(*Haut.*)

Comment te trouves-tu ?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

De la mienne bientôt ta mort seroit suivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout réconforté.

LISETTE, *à part.*

C'est ma lettre, coquin, qui t'a ressuscité.

(*Haut.*)

Avec toi cependant trop long-temps je m'amuse ;
Il faudra que je rêve à trouver quelque excuse,
Et déja je devrois être ici de retour.
Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour ?
Rassure-moi du moins sur ta persévérance.

LISETTE.

Eh quoi ! peux-tu douter de toute ma constance ?

(*A part.*)

Il croit m'avoir dupée, et rit de mes propos :
Avec tout leur esprit les hommes sont des sots.

SCENE VI.

CARLIN.

A la fin je triomphe, et voici ma conquête ;

Ce n'est pas tout, il faut encore un coup de tête ;
Car à Dorante ainsi si je vais la porter,
Il la rend aussitôt sans la décacheter,
La chose est immanquable ; et cependant Valere
Vous lui souffle Isabelle, et sous mon ministere
Je verrai ses appas, je verrai ses écus
Passer en d'autres mains et mes projets perdus !
Il faut ouvrir la lettre.... Eh ! oui ; mais si je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol se découvre,
Valere pourroit bien..... La peste soit du sot !
Qui diable le saura ? moi, je n'en dirai mot.
Lisette aura sur moi quelque soupçon peut être ;
Hé bien, nous mentirons.... Allons, servons mon maître,
Et contentons sur-tout ma curiosité.
La cire ne tient point ; tout est déja sauté :
Tant mieux ; la refermer sera chose facile....

(*Il lit en parcourant.*)

Diable ! voyons ceci.

(*Il lit.*)

Je vous préviens par cette lettre, mon cher Valere, supposant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en sommes convenus. Dorante est notre dupe plus que jamais : il est toujours persuadé que c'est à Eliante que vous en voulez ; et j'ai imaginé là-dessus un stratagême assez plaisant pour nous amuser à ses dépens et l'empêcher de troubler notre mariage : j'ai fait avec lui une espece de pari, par lequel il s'est engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalousie, sous peine de ne me voir jamais. Pour le séduire plus sûre-

ment, je l'accablerai de tendresses outrées, que vous ne devez prendre à son égard que pour ce qu'elles valent : s'il manque à son engagement, il m'autorise à rompre avec lui sans détour ; et s'il l'observe, il nous délivre de ses importunités jusqu'à la conclusion de l'affaire. Adieu ; le notaire est déja mandé ; tout est prêt pour l'heure marquée, et je puis être à vous dès ce soir.

ISABELLE.

Tubleu ! le joli style !
Après de pareils tours on ne dit rien, sinon
Qu'il faut pour les trouver être femme ou démon.
Oh ! que voici de quoi bien réjouir mon maître !
Quelqu'un vient : c'est lui-même.

SCENE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

Où te tiens-tu donc, traître ?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche aussi ;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici ?

DORANTE.

Mais pourquoi si long-temps ?....

CARLIN.

CARLIN.

Donnez-vous patience :
Si vous montrez en tout la même pétulance,
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'est-ce que ce discours ?

CARLIN.

Ce n'est rien ; seulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle sotte nouvelle
Viens-tu.....

CARLIN.

Point de courroux : je sais bien qu'Isabelle
Dans le fond de son cœur vous aime uniquement ;
Mais, pour nourrir toujours un si doux sentiment,
Voyez comme de vous elle parle à Valere.

DORANTE.

L'écriture en effet est de son caractere.
(*Il lit la lettre.*)
Que vois-je ? Malheureux ! d'où te vient ce billet ?

CARLIN.

Allez-vous soupçonner que c'est moi qui l'ai fait ?

DORANTE.

D'où te vient-il, te dis-je ?

CARLIN.

A la chere suivante
Je l'ai surpris tantôt par ordre d'Éliante.

DORANTE.

D'Éliante! comment?

CARLIN.

Elle avoit découvert
Toute la trahison qu'arrangeoient de concert
Isabelle et Lisette, et, pour vous en instruire,
Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah! je suis confondu!
Aveuglé que j'étois! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence?
On abuse aisément un cœur sans défiance.
Ils se rioient ainsi de ma simplicité!

CARLIN.

Pour moi, depuis long-temps je m'en étois douté.
Continuellement on les trouvoit ensemble.

DORANTE.

Ils se voyoient fort peu devant moi, ce me semble.

CARLIN.

Oui, c'étoit justement pour mieux cacher leur jeu;
Mais leurs regards......

DORANTE.

Non pas ; ils se regardoient peu,
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu ! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'instant ayant trouvé Valere,
J'aurois dû voir au ton dont parlant de leurs nœuds
D'Eliante avec art il faisoit l'amoureux,
Que l'ingrat ne cherchoit qu'à me donner le change.

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange !
Mais que sert le regret, et qu'y faire après tout?

DORANTE.

Rien ; je veux seulement savoir si jusqu'au bout
Ils oseront porter leur lâche stratagême.

CARLIN.

Quoi ! vous prétendez donc être témoin vous-même...

DORANTE.

Je veux voir Isabelle ; et feignant d'ignorer
Le prix qu'à ma tendresse elle a su préparer,
Pour la mieux détester je prétends me contraindre,
Et sur son propre exemple apprendre l'art de feindre.
Toi, va tout préparer pour partir dès ce soir.

CARLIN *va et revient.*

Peut-être. . . . .

DORANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

Je suis au désespoir.
Elle vient. A ses yeux déguisons ma colere.
Qu'elle est charmante ! Hélas ! comment se peut-il faire
Qu'un esprit aussi noir anime tant d'attraits !

SCENE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'est plus temps d'affecter désormais
Sur mes vrais sentimens un secret inutile.
Quand la chose nous touche, on voit la moins habile
A l'erreur qu'elle feint se livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.
Je vous aime, Dorante ; et ma flamme sincere,
Quittant ces vains dehors d'une sagesse austere
Dont le faste sert mal à déguiser le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler son ardeur.
Après avoir long-temps vanté l'indifférence,

Après avoir souffert un an de violence,
Vous ne sentez que trop qu'il n'en coûte pas peu
Quand on se voit réduite à faire un tel aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir, je n'avois pas l'audace
De m'attendre, madame, à cet excès de grace.
Cet aveu me confond, et je ne puis douter
Combien, en le faisant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre discrétion, vos feux, votre constance,
Ne méritoient pas moins que cette récompense.
C'est au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avois privé.
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma colere,
Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire;
Et mon exemple seul a pu vous dispenser
De me cacher un feu qui devoit m'offenser.
Mais quand à vos regards toute ma flamme éclate,
Sur vos vrais sentimens peut-être je me flatte;
Et je ne les vois point ici se déclarer
Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'espérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne;
Mon bonheur est trop grand pour le croire sans peine.
Quand je songe quel prix vous m'avez destiné,
De vos rares bontés je me sens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avois droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.

Croyez, sous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'est pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air soit tranquille,
Mais il semble annoncer plus de torrens de bile
Que de transports d'amour : je ne crois pas pourtant
Que mon discours pour vous ait eu rien d'insultant ;
Et, sans trop me flatter, d'autres à votre place
L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure grace.

DORANTE.

A d'autres en effet il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs yeux,
Et je ne trouve point sans doute en mon mérite
De quoi justifier ici votre conduite :
Mais je vois qu'avec moi vous voulez plaisanter ;
C'est à moi de savoir, madame, m'y prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'est pousser bien loin la modestie :
Ceci n'a point trop l'air d'une plaisanterie ;
Il nous en coûte assez, en déclarant nos feux,
Pour ne pas faire un jeu de semblables aveux.
Mais je crois pénétrer le secret de votre ame ;
Vous craignez que, cherchant à tromper votre flamme,
Je ne veuille abuser du défi de tantôt,
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paroît étrange
Qu'avec autant d'esprit on prenne ainsi le change :
Pensez-vous que des feux qu'allument nos attraits
Nous redoutions si fort les transports indiscrets,

Et qu'un amour ardent jusqu'à l'extravagance
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de prudence?
Croyez, si votre sort dépendoit du pari,
Que c'est de le gagner que vous seriez puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la comédie:
Votre talent m'étonne, il me fait même envie;
Et, pour savoir répondre à des discours si doux,
Je voudrois en cet art exceller comme vous.
Mais, pour vouloir trop loin pousser le badinage,
Je pourrois à la fin manquer mon personnage,
Et reprenant peut-être un ton trop sérieux. . . .

ISABELLE.

A la plaisanterie il n'en feroit que mieux.
Tout de bon je ne sais où de cette boutade
Votre esprit a pêché la grotesque incartade.
Je m'en amuserois beaucoup en d'autres temps.
Je ne veux point ici vous gêner plus long-temps.
Si vous prenez ce ton par pure gentillesse,
Vous pourriez l'assortir avec la politesse:
Si vos mépris pour moi veulent se signaler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en consoler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah! per.. : . . .

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi?

DORANTE, *faisant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie,
Allons faire en sécret veiller sur sa furie.
Dans ses emportemens je vois tout son amour....
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour.

(Elle sort en faisant d'un air poli, mais railleur, une révérence à Dorante.)

SCENE IX.

DORANTE.

Me suis-je assez long-temps contraint en sa présence?
Ai-je montré près d'elle assez de patience ?
Ai-je assez observé ses perfides noirceurs ?
Suis-je assez poignardé de ses fausses douceurs ?
Douceurs pleines de fiel, d'amertume et de larmes,
Grands dieux ! que pour mon cœur vous eussiez eu
Si sa bouche, parlant avec sincérité, (de charmes
N'eût pas au fond du sien trahi la vérité !
J'en ai trop enduré ; je devois la confondre :
A cette lettre enfin qu'eût-elle osé répondre ?
Je devois à mes yeux un peu l'humilier ;
Je devois..... Mais plutôt songeons à l'oublier.
Fuyons ; éloignons-nous de ce séjour funeste ;
Achevons d'étouffer un feu que je déteste :
Mais ne partons qu'après avoir tiré raison
Du perfide Valere et de sa trahison.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

Que vous êtes tous deux ardens à la colere !
Sans moi vous alliez faire une fort belle affaire !
Voilà mes bons amis si prompts à s'engager ;
Ils sont encor plus prompts souvent à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, et t'en demande excuse ;
Mais pouvois-je prévoir une semblable ruse ?
Qu'un cœur bien amoureux est facile à duper !
Il n'en falloit pas tant, hélas ! pour me tromper.

VALERE.

Ami, je suis charmé du bonheur de ta flamme :
Il manquoit à celui qui pénetre mon ame
De trouver dans ton cœur les mêmes sentimens,
Et de nous voir heureux tous deux en même temps.

LISETTE, *à Valere.*

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre aise ;
Mais pour monsieur Dorante il faut, ne lui déplaise,
Qu'il nous fasse l'honneur de prendre son congé.

DORANTE.

Quoi ! songes-tu . . . . ?

LISETTE.

C'est vous qui n'avez pas songé
A la loi qu'aujourd'hui vous prescrit Isabelle.
On peut se battre au fond pour une bagatelle
Avec les gens qu'on croit qu'elle veut épouser ;
Mais Isabelle est femme à s'en formaliser.
Elle va , par orgueil , mettre en sa fantaisie
Qu'un tel combat s'est fait par pure jalousie ;
Et sur de tels exploits je vous laisse à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger.

DORANTE.

Lisette , ah ! mon enfant , serois-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable ?
Ta maîtresse de tout se rapporte à ta foi ;
Si tu veux me sauver cela dépend de toi.

LISETTE.

Point ; je veux lui conter vos brillantes prouesses
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas ! de mes foiblesses
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très noble chevalier ,
Jamais un paladin ne s'abaisse à prier :
Tuer d'abord les gens c'est la bonne maniere.

VALERE.

Peux-tu voir de sang froid comme il se désespère,
Lisette ? Ah ! sa douleur auroit dû t'attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir,
Et contre moi peut-être il tirera l'épée.

DORANTE.

J'avois compté sur toi ; mon attente est trompée ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh ! le rare secret !
Mais il est du vieux temps, j'en ai bien du regret ;
C'étoit un beau prétexte.

VALERE.

Eh ! ma pauvre Lisette ;
Laisse de ces propos l'inutile défaite :
Sers-nous si tu le peux, si tu le veux du moins ;
Et compte que nos cœurs acquitteront tes soins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'espérance accomplie,
Dispose de mes biens, dispose de ma vie.
Cette bague d'abord. . . . .

LISETTE, *prenant la bague.*

Quelle nécessité?
Je prétends vous servir par générosité.

Je veux vous protéger auprès de ma maîtresse ;
Il faut qu'elle partage enfin votre tendresse ,
Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups ,
Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal et ramener Valere ,
Afin qu'il ne vous pût éclaircir le mystere :
Que si je ne pouvois autrement tout parer ,
Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer.
C'est donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre,
Et qu'il vous a fallu , monsieur , tenir à quatre.
Mais je devois de plus observer avec soin
Les gestes , dits et faits dont je serois témoin ,
Pour voir si vous étiez fidele à la gageure.
Or si je m'en tenois à la vérité pure ,
Vous sentez bien, je crois , que c'est fait de vos feux.
Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux
Il me vient dans l'esprit une nouvelle idée. ....

DORANTE.

Q'est-ce ?....

VALERE.

Dis-nous un peu....

LISETTE.

Je suis persuadée....
Non...si... si fait... je crois... ma foi je n'y suis plus.

DORANTE.

Morbleu !

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de soins superflus ?

L'idée est toute simple ; écoutez bien, Dorante :
Sur ce que je dirai, bientôt impatiente,
Isabelle chez vous va vous faire appeler :
Venez ; mais, comme si j'avois su vous celer
Le projet qu'aujourd'hui sur vous elle médite,
Vous viendrez sur le pied d'une simple visite,
Approuvant froidement tout ce qu'elle dira,
Ne contredisant rien de ce qu'elle voudra.
Ce soir un feint contrat pour elle et pour Valere
Vous sera proposé pour vous mettre en colere ;
Signez-le sans façon : vous pouvez être sûr
D'y voir par tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Isabelle, obligée à tenir sa parole,
Vous cede le pari, peut-être dès ce soir ;
Et le prix, par la loi, reste en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux! quel espoir flatteur succede à ma souffrance!
Mais n'abuses-tu point ma crédule espérance ?
Puis-je compter sur toi ?

LISETTE.

Le compliment est doux!
Vouz me payez ainsi de ma bonté pour vous ?

VALERE.

Il est fort question de te mettre en colere!
Songe à bien accomplir ton projet salutaire,
Et, loin de t'irriter contre ce pauvre amant,

Connois à ses terreurs l'excès de son tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Éliante.

LISETTE.

Que les amans sont vifs ! Oui, venez avec moi.
(*A Dorante.*)
Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCENE II.

DORANTE.

Je verrois terminer tant de peines cruelles !
Je pourrois voir enfin mon amour couronné !
Dieux ! à tant de plaisirs serois-je destiné ?
Je sens que les dangers ont irrité ma flamme ;
Avec moins de fureur elle brûloit mon ame
Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déja le prix dont je m'étois flatté.
Quelqu'un vient. Évitons de me laisser connoître.
Avant le temps prescrit je ne dois point paroître.
Hélas ! mon foible cœur ne peut se rassurer,
Et je crains encor plus que je n'ose espérer.

SCENE III.

ÉLIANTE, VALERE.

ÉLIANTE.

Oui, Valere, déja de tout je suis instruite:

Avec beaucoup d'adresse elles m'avoient séduite
Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avois trop écouté.

VALERE.

Eh quoi! belle Éliante, avez-vous donc pu croire
Que Valere, à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur sur-tout cherchât en d'autres nœuds
Le prix dont vos bontés avoient flatté ses vœux?
Ah! que vous avez mal jugé de ma tendresse!

ÉLIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma foiblesse.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité!
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté!
Isabelle à la fin, par mes pleurs attendrie,
A par un franc aveu calmé ma jalousie,
Mais cet aveu pourtant, en exigeant de moi
Que sur un tel secret je donnasse ma foi,
Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.
A mon amour pour vous j'ai fait ce sacrifice;
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainsi.

VALERE.

Dorante est comme vous instruit de tout ceci.
Gardez votre secret en affectant de feindre.
Isabelle bientôt, lasse de se contraindre,
Suivant notre projet peut-être dès ce jour
Tombe en son propre piege et se rend à l'amour.

SCENE IV.

ISABELLE, ÉLIANTE, VALERE, *et* LISETTE *un peu après.*

ISABELLE, *en soi-même.*

Ce sang froid de Dorante et me pique et m'outrage.
Il m'aime donc bien peu s'il n'a pas le courage
De rechercher du moins un éclaircissement!

LISETTE, *arrivant.*

Dorante va venir, madame, en un moment.
J'ai fait en même temps appeler le notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le secours de Valere:
Je crois qu'il voudra bien nous servir aujourd'hui.
J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALERE.

Si mon zele suffit et mon respect extrême, (me.
Vous pourriez bien, madame, en répondre vous-mê-

ISABELLE.

J'ai besoin d'un mari seulement pour ce soir;
Voudriez-vous bien l'être?

ÉLIANTE.

Eh mais! il faudra voir.
Comment! il vous faut donc des cautions, cousine,
Pour pleiger vos maris?

LISETTE.

LISETTE.

Oh ! oui ; car pour la mine
Elle trompe souvent.

ISABELLE, *à Valere.*

Et bien, qu'en dites-vous ?

VALERE.

On ne refuse pas, madame, un sort si doux ;
Mais d'un terme trop court. . . .

ISABELLE.

Il est bon de vous dire,
Au reste, que ceci n'est qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante est là ; sans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'espere que son cœur ne pourra résister
Au trait que je lui garde.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, ÉLIANTE, VALERE, LISETTE.

ISABELLE.

Ah ! vous voilà, Dorante ;
De vous voir aussi peu je ne suis pas contente :

Pourquoi me fuyez-vous? Trop de présomption
M'a fait croire, il est vrai, qu'un peu de passion
De vos soins près de moi pouvoit être la cause :
Mais faut-il pour cela prendre si mal la chose?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux
Engager votre cœur à dévoiler ses feux,
Je n'avois pas pensé que ce fût une offense
A troubler entre nous la bonne intelligence;
Vous m'avez cependant, par des airs suffisans,
Marqué trop clairement vos mépris offensans :
Mais si l'amant méprise un si foible esclavage,
Il faut bien que l'ami du moins m'en dédommage :
Ma tendresse n'est pas un tel affront, je crois,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je sens ce que je dois à vos bontés, madame;
Mais vos sages leçons ont si touché mon ame,
Que pour vous rendre ici même sincérité
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette, qu'il est froid! il a l'air tout de glace.

LISETTE, *bas.*

Bon! c'est qu'il est piqué; c'est par pure grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretien, vous serez bien surpris
D'apprendre en cet instant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier ! vous-même ?

ISABELLE.

En personne. D'où vient cette surprise extrême ?
Ferois-je mal peut-être ?

DORANTE.

Oh ! non ; c'est fort bien fait.
Cet hymen-là s'est fait avec un grand secret.

ISABELLE.

Point. C'est sur le refus que vous m'avez su faire
Que je vais épouser. . . . devinez.

DORANTE.

Qui ?

ISABELLE.

Valere.

DORANTE.

Valere ? Ah ! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Éliante, donc . . . . ?

ISABELLE.

Me cede son amant.

DORANTE.

Parbleu ! voilà, madame, un exemple bien rare.

LISETTE.

Avant le mariage, oui, le fait est bizarre ;

Car si c'étoit après, ah! qu'on en céderoit
Pour se débarrasser!

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette, il me paroît
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas.*

Il croit que l'on badine:
Attendez le contrat, et vous verrez sa mine.

ISABELLE, *à part.*

Périssent mon caprice et mes jeux insensés!

UN LAQUAIS.

Le notaire est ici.

DORANTE.

Mais c'est être pressés.
Le contrat dès ce soir! ce n'est pas raillerie.

ISABELLE.

Non sans doute, monsieur; et même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y signer.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me résigner.

ISABELLE, *bas.*

S'il signe, c'en est fait, il faut que j'y renonce.

SCENE VI.

LE NOTAIRE, *et les acteurs de la scene précédente.*

LE NOTAIRE.

Requiert-on que tout haut le contrat je prononce?

VALERE.

Non, monsieur le notaire; on s'en rapporte en tout
A ce qu'a fait madame; il suffit qu'à son goût
Le contrat soit passé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air de dépit.*

Je n'ai pas lieu de craindre
Que de ce qu'il contient personne ait à se plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puisqu'il est ainsi, je vais sommairement,
En bref, succinctement, compendieusement,
Résumer, expliquer, en style laconique,
Les points articulés en cet acte authentique,
Et jouxte la minute entre mes mains restant,
Ainsi que selon droit et coutume s'entend.
D'abord pour les futurs; item, pour leurs familles,
Bisaïeuls, trisaïeuls, pere, enfans, fils et filles,
Du moins réputés tels, ainsi que par la loi
Quem nuptiæ monstrant il appert faire foi;
Item, pour leur pays, séjour et domicile,
Passé, présent, futur, tant aux champs qu'à la ville;

Item, pour tous leurs biens, acquêts, conquêts do-
Préciput, hypotheque et biens paraphernaux; (taux,
Item, encor pour ceux de leur estoc et ligne.....

LISETTE.

Item, vous nous feriez une faveur insigne
Si de ces mots cornus le poumon dégagé
Il vous plaisoit, monsieur, abréger l'abrégé.

VALERE.

Au vrai, tous ces détails nous sont fort inutiles.
Nous croyons le contrat plein de clauses subtiles;
Mais on n'a nul desir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui,
A le corroborer de votre signature?

ISABELLE.

Signons, je le veux bien; voilà mon écriture.
A vous, Valere.

ÉLIANTE, *bas à Isabelle.*

Au moins ce n'est pas tout de bon:
Vous me l'avez promis, cousine.

ISABELLE.

Eh! mon dieu! non.
Dorante veut-il bien nous faire aussi la grace....?
(Elle lui présente la plume.)

DORANTE.

Pour vous plaire, madame, il n'est rien qu'on ne (fasse.

ISABELLE, *à part.*

Le cœur me bat : je crains la fin de tout ceci.

DORANTE, *à part.*

Le futur est en blanc ; tout va bien jusqu'ici.

ISABELLE, *bas.*

Il signe sans façon!.... à la fin je soupçonne....
(*A Lisette.*)
Ne me trompez-vous point?

LISETTE.

En voici d'une bonne!
Il seroit fort plaisant que vous le pensassiez!

ISABELLE.

Hélas! Et plût au ciel que vous me trompassiez!
Je serois sûre au moins de l'amour de Dorante.

LISETTE.

Pour en faire, quoi?

ISABELLE.

Rien; mais je serois contente.

LISETTE, *à part.*

Que les pauvres enfans se contraignent tous deux!

ISABELLE, *à Valere.*

Valere, enfin l'hymen va couronner nos vœux;
Pour en serrer les nœuds sous un heureux auspice,
Faisons, en les formant, un acte de justice.
A Dorante à l'instant je cede le pari.
J'avois cru qu'il m'aimoit; mais mon esprit guéri
S'apperçoit de combien je m'étois abusée.
En secret mille fois je m'étois accusée
De le désespérer par trop de cruauté.
Dans un piege assez fin il s'est précipité;
Mais il ne m'est resté, pour fruit de mon adresse,
Que le regret de voir que son cœur sans tendresse
Bravoit également et la ruse et l'amour.
Choisissez donc, Dorante, et nommez en ce jour
Le prix que vous mettez au gain de la gageure:
Je dépends d'un époux, mais je me tiens bien sûre
Qu'il est trop généreux pour vous le disputer.

VALERE.

Jamais plus justement vous n'auriez pu compter
Sur mon obéissance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire;
Je demande....

ISABELLE.

Eh bien! quoi?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire !

LISETTE.

Il est donc fou.

VALERE.

Que demandes-tu là ?

DORANTE.

Oui, d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

ISABELLE.

Ah ! vous m'avez trahie !

DORANTE, *à ses pieds.*

Eh quoi ! belle Isabelle,
Ne vous lassez-vous point de m'être si cruelle ?
Faut-il encor.....

SCENE VII.

CARLIN, *botté et un fouet à la main. Tous les acteurs de la scene précédente.*

CARLIN.

Monsieur, les chevaux sont tout prêts,
La chaise nous attend.

DORANTE.

La peste des valets !

CARLIN.

Monsieur, le temps se passe.

VALERE.

Eh! quelle fantaisie
De nous troubler....

CARLIN.

Il est six heures et demie.

DORANTE.

Te tairas-tu?

CARLIN.

Monsieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien à mon gré le plus maudit bavard!
Madame, pardonnez....

CARLIN.

Monsieur, il faut me taire;
Mais nous avons ce soir bien du chemin à faire.

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puisse-t-il t'emporter!

ÉLIANTE.

Lisette, explique lui....

LISETTE.

Bon! veut-il m'écouter?
Et peut-on dire un mot où parle monsieur Carle?

CARLIN, *un peu vîte.*

Eh ! parle au nom du ciel ! avant qu'on parle, parle:
Parle pendant qu'on parle; et quand on a parlé,
Parle encor, pour finir sans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable !
(*A Isabelle.*)
Puis-je enfin me flatter qu'un penchant favorable
Confirmera le don que vos lois m'ont promis?

ISABELLE.

Je ne sais si ce don vous est si bien acquis,
Et j'entrevois ici de la fripponnerie;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main et vous laisse mon cœur.

DORANTE, *baisant la main d'Isabelle.*

Ah ! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc? aurois-je la berlue?

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très bonne vue,
(*Riant.*)
Témoin la lettre...

CARLIN.

Eh bien! de quoi veux-tu parler?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi! c'étoit tout exprès?...

LISETTE.

Mon dieu! quel imbécille!
Tu t'imaginois donc être le plus habile?

CARLIN.

Je sens que j'avois tort; cette ruse d'enfer
Te doit donner le pas sur monsieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaison ne fut moins méritée;
Au bien de mon prochain toujours je suis portée:
Tu vois que par mes soins ici tout est content;
Ils vont se marier; en veux-tu faire autant?

CARLIN.

Tope; j'en fais le saut: mais sois bonne diablesse;
A me cacher tes tours mets toute ton adresse;
Toujours dans la maison fais prospérer le bien;
Nargue du demeurant quand je n'en saurai rien.

LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus sage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'engage.
Belles, sur cet exemple, apprenez en ce jour
Qu'on ne peut sans danger se jouer à l'amour.

LE DEVIN

DU VILLAGE,

INTERMÈDE,

Représenté à Fontainebleau, devant le roi, les 18 et 24 octobre 1752;

Et à Paris, par l'académie royale de musique, le jeudi 1er mars 1753.

AVERTISSEMENT.

Quoique j'aie approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet intermede quand il fut joué à la cour, et que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, et cela par plusieurs raisons : la premiere est que, puisque cet ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais : la seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, et ôter pourtant à la piece cette unité si peu connue qui seroit le chef-d'œuvre de l'art, si l'on pouvoit la conserver sans répétitions et sans monotonie : ma troisieme raison est que cet ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire. Or personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A

A MONSIEUR

DUCLOS,

HISTORIOGRAPHE

DE FRANCE,

L'un des quarante de l'académie françoise, et de celle des belles-lettres.

Souffrez, monsieur, que votre nom soit à la tête de cet ouvrage, qui sans vous n'eût point vu le jour. Ce sera ma premiere et unique dédicace : puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi!

Je suis de tout mon cœur,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

J. J. Rousseau.

ACTEURS.

COLIN.
COLETTE.
LE DEVIN.
TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMEDE.

Le théâtre représente d'un côté la maison du Devin, de l'autre des arbres et des fontaines, et dans le fond un hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *soupirant, et s'essuyant les yeux de son tablier.*

J'AI perdu tout mon bonheur;
J'ai perdu mon serviteur;
Colin me délaisse.

Hélas! il a pu changer!
Je voudrois n'y plus songer:
J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon serviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur:
Colin me délaisse.

Il m'aimoit autrefois, et ce fut mon malheur.
Mais quelle est donc celle qu'il me préfere?
Elle est donc bien charmante! Imprudente bergere,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour?
Colin m'a pu changer; tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur:
Colin me délaisse.

Je veux le haïr.... je le dois....
Peut-être il m'aime encor... Pourquoi me fuir sans cesse?
Il me cherchoit tant autrefois!

Le devin du canton fait ici sa demeure:
Il sait tout; il saura le sort de mon amour:
Je le vois, et je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

(*Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans sa main de la monnoie, puis elle la plie dans un papier, et la présente au Devin, après avoir un peu hésité à l'aborder.*)

COLETTE, *d'un air timide.*

Perdrai-je Colin sans retour?



Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, et j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O dieux!

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien!

Colin....

LE DEVIN.

Vous est infidele.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous?

LE DEVIN.

Plus adroite et moins belle,

La dame de ces lieux.....

COLETTE.

Il me quitte pour elle!

LE DEVIN.

Je vous l'ai déja dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours:
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à se parer.
Sa vanité vous a fait un outrage
Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Si dès galans de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!

Mise en riche demoiselle,
Je brillerois tous les jours;
De rubans et de dentelle
Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidele
J'ai refusé mon bonheur;
J'aimois mieux être moins belle
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage.

Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins ;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiete ;
Il s'endort s'il est content.
La bergere un peu coquette
Rend le berger plus constant.

COLETTE.

A vos sages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon,
Mais qu'il ne puisse le connoître.
Mon art m'apprend qu'il va paroître ;
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout su de Colin, et ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;

En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la dame du lieu les airs et les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR et vos leçons m'ont enfin rendu sage;
Je préfere Colette à des biens superflus :
Je sus lui plaire en habit de village;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus?

LE DEVIN.

Colin, il n'est plus temps, et Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô ciel! Colette a pu changer!

LE DEVIN.

Elle est femme, jeune et jolie;
Manqueroit-elle à se venger?

COLIN.

Non, Colette n'est point trompeuse;
Elle m'a promis sa foi :
Peut-elle être l'amoureuse
D'un autre berger que moi?

LE DEVIN.

Ce n'est point un berger qu'elle préfere à toi,

C'est un beau monsieur de la ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit?

LE DEVIN, *avec emphase.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en saurois douter.
Hélas! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laisser conter par les dames de cour!
Aurois-je donc perdu Colette sans retour?

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la Fortune et l'Amour.
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

(*Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire et un petit bâton de Jacob, avec lesquels il fait un charme. De jeunes paysannes, qui venoient le consulter, laissent tomber leurs présens, et se sauvent tout effrayées en voyant ses contorsions.*)

LE DEVIN.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre,

Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiser pourrai-je parvenir?
Hélas! voudra-t-elle m'entendre?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidele et tendre
On a droit de tout obtenir.
(*A part.*)
Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

Je vais revoir ma charmante maîtrese.
Adieu, châteaux, grandeur, richesse,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes soins assidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore,
Doux momens que j'ai perdus.

Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien?
Rends-moi ton cœur, ma bergere,
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs;
Ma parure est ma Colette,

Mes trésors sont ses faveurs.
Que de seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir sa foi !
Malgré toute leur puissance ,
Ils sont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

Je l'apperçois... Je tremble en m'offrant à sa vue...
.... Sauvons-nous.... Je la perds si je fuis....

COLETTE, *à part.*

Il me voit... Que je suis émue !
Le cœur me bat...

COLIN.

Je ne sais où j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.
(*A Colette d'un ton radouci, et d'un air moitié riant, moitié embarrassé.*)
Ma Colette.... êtes-vous fâchée ?
Je suis Colin : daignez me regarder.

COLETTE, *osant à peine jeter les yeux sur lui.*

Colin m'aimoit; Colin m'étoit fidele :
Je vous regarde, et ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé; mon erreur trop cruelle
Venoit d'un sort jeté par quelque esprit malin:
Le Devin l'a détruit; je suis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie :
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux!

COLETTE.

D'un amant plus constant...

COLIN.

Ah! de ma mort suivie
Votre infidélité....

COLETTE.

Vos soins sont superflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie;
Non, consulte mieux ton cœur:

Toi-même, en m'ôtant la vie,
Tu perdrois tout ton bonheur.

COLETTE.

(*A part.*) (*A Colin.*)
Hélas! Non, vous m'avez trahie,
Vos soins sont superflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en est donc fait, vous voulez que je meure;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappelant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin?

COLIN.

Quoi?

COLETTE.

Tu me fuis?

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau?

COLETTE. (*Duo.*)

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire
Mon sort combloit mes desirs.

COLIN.

Quand je plaisois à ma bergere,

Je vivois dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle brise
Seroit-il un autre bien ?
(*D'un ton pénétré.*)
Ma Colette se dégage!

COLETTE.

Je crains un amant volage.

Ensemble.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paisible,
Oubliera, s'il est possible,
Que tu lui fus { cher / chere } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,

Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah ! Colette !

COLETTE, *avec un soupir.*

Ah ! berger volage !
Faut-il taimer malgré moi ?

(Colin se jette aux pieds de Colette; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle étoit parée, et qu'il reçoit avec transport.)

Ensemble.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage }
{ Mon / Son } cœur et { ma / sa } foi.
Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.
Aimons toujours sans partage;
Que l'amour soit notre loi.
A jamais, etc.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

Je vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
Vous vous aimez encor malgré les envieux.

COLIN.

(*Ils offrent chacun un présent au Devin.*)
Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé si vous êtes heureux.
Venez, jeunes garçons, venez, aimables filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter ;
Venez, galans bergers, venez, beautés gentilles,
En chantant leur bonheur apprendre à le goûter.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE,
Garçons et filles du village.

CHOEUR.

Colin revient à sa bergere ;
Célébrons un retour si beau.

Que

Que leur amitié sincere
Soit un charme toujours nouveau.
Du devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un amant volage,
Et le rend heureux et constant.

(On danse.)

COLIN.

Romance.

Dans ma cabane obscure
Toujours soucis nouveaux;
Vent, soleil, ou froidure,
Toujours peine et travaux.
Colette, ma bergere,
Si tu viens l'habiter,
Colin dans sa chaumiere
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque soir,
Chaque soir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

(On danse une pantomime.)

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici;

Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une chanson nouvelle.
(*Il tire une chanson de sa poche.*)

I.

L'art à l'amour est favorable,
Et sans art l'amour sait charmer:
A la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer:
Ah! pour l'ordinaire
L'amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN *avec le chœur répete le refrain.*

Ah! pour l'ordinaire,
L'amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.
(*Regardant la chanson.*)
Elle a d'autres couplets: je la trouve assez belle.

COLETTE, *avec empressement.*

Voyons, voyons; nous chanterons aussi.
(*Elle prend la chanson.*)

II.

Ici de la simple nature
L'amour suit la naïveté;

En d'autres lieux de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHOEUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

(*A la fin de chaque couplet le chœur répete toujours ce vers.*)

C'est un enfant, c'est un enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'amour selon sa fantaisie
Ordonne et dispose de nous :
Ce dieu permet la jalousie,
Et ce dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

COLIN.

V.

A voltiger de belle en belle
On perd souvent l'heureux instant;
Souvent un berger trop fidele
Est moins aimé qu'un inconstant.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

COLETTE.

VI.

A son caprice on est en butte;
Il veut les ris, il veut les pleurs;
Par les.... par les....

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHOEUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

(*On danse.*)

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours
Rien ne m'afflige, tout m'enchante ;
Sans cesse il rit ; toujours je chante :
C'est une chaîne d'heureux jours.

Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante!
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,
Un doux ruisseau coule et serpente.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante!

(*On danse.*)

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux ;
Animez-vous, jeunes fillettes :
Allons danser sous les ormeaux ;
Galants, prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES *répetent ces quatre vers.*

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes,
Et, pour avoir le cœur joyeux,
Dansons avec nos amoureux ;
Mais n'y restons jamais seulettes.
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

COLETTE.

A la ville on fait bien plus de fracas ;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats ?

Toujours contens,
Toujours chantans;
Beauté sans fard,
Plaisir sans art,
Tous leurs concerts valent-ils nos musettes?
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

Nota. Les airs gravés se trouvent dans le volume des romances.

PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

JAMAIS Rousseau n'a présenté cette piece au théâtre françois : mais, en 1775, un acteur jeune, doué d'une ame ardente, et qui devoit être un jour l'honneur et l'un des derniers soutiens de la scene tragique, M. la Rive, à la lecture de cette production d'un genre si neuf, se sentit enflammé de l'enthousiasme qui y respire, et, jugeant de l'effet qu'elle devoit produire au théâtre, demanda et obtint de Jean Jacques la permission de la jouer. Le succès fut complet; chaque représentation l'a confirmé. L'auteur n'ignoroit pas ce succès; mais le cœur froissé par les chagrins et de longs malheurs, il s'est toujours refusé à voir *Pygmalion* et à jouir de ce nouveau triomphe. (G. B.)

PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

Le théâtre représente un attelier de sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des grouppes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue, cachée sous un pavillon d'une étoffe légere et brillante, orné de crépines et de guirlandes.

Pygmalion, assis et accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet et triste; puis, se levant tout-à-coup, il prend sur une table les outils de son art, va donner par intervalles quelques coups de ciseau sur quelques unes de ses ébauches, se recule, et regarde d'un air mécontent et découragé.

PYGMALION.

Il n'y a point là d'ame ni de vie; ce n'est que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O mon génie, où es-tu? Mon talent, qu'es-tu devenu? Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée; le marbre sort froid de mes mains.

Pygmalion, tu ne fais plus des dieux : tu n'es qu'un vulgaire artiste.... Vils instrumens, qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

(*Il jette avec dédain ses outils, puis se promene quelque temps en rêvant, les bras croisés.*)

Que suis-je devenu? quelle étrange révolution s'est faite en moi!....

Tyr, ville opulente et superbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus; j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer.: le commerce des artistes et des philosophes me devient insipide; l'entretien des peintres et des poëtes est sans attrait pour moi; la louange et la gloire n'élevent plus mon ame; les éloges de ceux qui en recevront de la posté-

rité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature, que mon art osoit imiter, et sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse, vous, mes charmans modeles, qui m'embrasiez à la fois des feux de l'amour et du génie, depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférens.

(*Il s'assied et contemple tout autour de lui.*)

Retenu dans cet attelier par un charme inconcevable, je n'y sais rien faire, et je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe,... de figure en figure ;... mon ciseau foible,.... incertain,... ne reconnoît plus son guide : ces ouvrages grossiers, restés à leur timide ébauche, ne sentent plus la main qui jadis les eût animés....

(*Il se leve impétueusement.*)

C'en est fait, c'en est fait ; j'ai perdu mon génie... Si jeune encore !... je survis à mon talent.

Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ? Qu'ai-je en moi qui semble m'embraser? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions, sent-on ces élans des passions impétueuses, cette inquiétude insurmontable, cette agitation secrete qui me tourmente et dont je ne puis démêler la cause?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportois à mes travaux; je l'ai caché sous ce voile... mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je suis plus triste, et ne suis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage ! Quand mon génie éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, et je dirai: Voilà mon ouvrage. O ma Galathée! quand j'aurai tout perdu, tu me resteras, et je serai consolé.

(Il s'approche du pavillon, puis se retire; va, vient, et s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.)

Mais pourquoi la cacher? Qu'est-ce que j'y gagne? Réduit à l'oisiveté, pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres?... Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure : aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet si charmant.... Peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. Il la faut revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je? Ah! je ne l'ai point encore examinée; je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

(Il va pour lever le voile, et le laisse retomber comme effrayé.)

Je ne sais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile; une frayeur me saisit; je crois toucher au sanctuaire de quelque divinité. Insensé!.... c'est une pierre; c'est ton ouvrage.... Qu'importe? On sert des dieux dans nos temples qui ne sont pas

d'une autre matiere et n'ont pas été faits d'une autre main.

(*Il leve le voile en tremblant, et se prosterne. On voit la statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit, mais exhaussé par un gradin de marbre formé de quelques marches demi-circulaires.*)

O Galathée! recevez mon hommage! Oui, je me suis trompé : j'ai voulu vous faire nymphe, et je vous ai faite déesse : Vénus même est moins belle que vous.

Vanité, foiblesse humaine! je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage; je m'enivre d'amour-propre; je m'adore dans ce que j'ai fait.... Non, jamais rien de si beau ne parut dans la nature; j'ai passé l'ouvrage des dieux....

Quoi! tant de beautés sortent de mes mains! mes mains les ont donc touchées!... ma bouche a donc pu...! Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu; il faut l'échancrer davantage; les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

(*Il prend son maillet et son ciseau, puis, s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les gradins de la statue, qu'il semble n'oser toucher. Enfin, le ciseau déja levé, il s'arréte....*

Quel tremblement ! quel trouble !... Je tiens le ciseau d'une main mal assurée... je ne puis... je n'ose... je gâterai tout.

(*Il s'encourage, et enfin présentant son ciseau, il en donne un seul coup, et, saisi d'effroi, il le laisse tomber en poussant un grand cri.*)

Dieux! je sens la chair palpitante repousser le ciseau !...

(*Il redescend tremblant et confus.*)

.... Vaine terreur, fol aveuglement !.... Non... je n'y toucherai point : les dieux m'épouvantent. Sans doute elle est déja consacrée à leur rang.

(*Il la considere de nouveau.*)

Que veux-tu changer? regarde; quels nou-

veaux charmes veux-tu lui donner?... Ah! c'est sa perfection qui fait son défaut... Divine Galathée ! moins parfaite, il ne te manqueroit rien....

(*Tendrement.*)

Mais il te manque une ame; ta figure ne peut s'en passer.

(*Avec plus d'attendrissement encore.*)

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

(*Il s'arrête long temps ; puis retournant s'asseoir , il dit d'une voix lente et changée.*)

Quels desirs osé-je former! Quels vœux insensés ! Qu'est-ce que je sens ?... O ciel ! le voile de l'illusion tombe, et je n'ose voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

(*Longue pause dans un profond accablement.*)

.... Voilà donc la noble passion qui m'égare ! c'est donc pour cet objet inanimé que

que je n'ose sortir d'ici !.... un marbre ! une pierre ! une masse informe et dure, travaillée avec ce fer !..... Insensé ! rentre en toi-même ; gémis sur toi ; vois ton erreur, vois ta folie.

.... Mais non....

(*Impétueusement.*)

Non, je n'ai point perdu le sens ; non, je n'extravague point ; non, je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre mort que je suis épris, c'est d'un être vivant qui lui ressemble ; c'est de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, et quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma seule folie est de discerner la beauté, mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.

(*Moins vivement, mais toujours avec passion.*)

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embraser mes sens et ré-

tourner avec mon ame à leur source ! Hélas ! il reste immobile et froid, tandis que mon cœur, embrasé par ses charmes, voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi ; je crois pouvoir lui donner ma vie et l'animer de mon ame. Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée ! .... Que dis-je, ô ciel ! Si j'étois elle, je ne la verrois pas, je ne serois pas celui qui l'aime. Non ; que ma Galathée vive, et que je ne sois pas elle ! Ah ! que je sois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé ! ...

(*Transport.*)

Tourmens, vœux, desirs, rage, impuissance, amour, amour terrible, amour funeste ! ... oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité.... Dieux puissans, dieux bienfaisans ! dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes, ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes ! voyez cet objet, voyez mon cœur, soyez justes, et méritez vos autels !

(*Avec un enthousiasme plus pathétique.*)

Et toi, sublime essence qui te caches aux sens, et te fais sentir aux cœurs, ame de l'univers, principe de toute existence; toi qui, par l'amour, donnes l'harmonie aux élémens, la vie à la matiere, le sentiment aux corps et la forme à tous les êtres; feu sacré, céleste Vénus, par qui tout se conserve et se reproduit sans cesse; ah! où est ton équilibre? où est ta force expansive? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve? où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains desirs? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur, et le froid de la mort reste sur ce marbre; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas! je n'attends point un prodige; il existe, il doit cesser; l'ordre est troublé, la nature est outragée: rends leur empire à ses lois, rétablis son cours bienfaisant, et verse également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choses, partage-leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre. C'est toi qui formas par ma main ces charmes et

ces traits qui n'attendent que le sentiment et la vie: donne-lui la moitié de la mienne; donne-lui tout s'il le faut; il me suffira de vivre en elle. O toi qui daignes sourire aux hommages des mortels, ce qui ne sent rien ne t'honore pas; étends ta gloire avec tes œuvres! Déesse de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un si parfait modele soit l'image de ce qui n'est pas!

(Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'assurance et de joie.)

Je reprends mes sens. Quel calme inattendu! quel courage inespéré me ranime! Une fievre mortelle embrasoit mon sang: un baume de confiance et d'espoir court dans mes veines; je crois me sentir renaître.

Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. Quelque malheureux que soient les mortels, quand ils ont invoqué les dieux ils sont plus tranquilles....

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés.... Hélas! en

l'état où je suis on invoque tout, et rien ne nous écoute: l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le desir.

Honteux de tant d'égaremens je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble, une palpitation me suffoque, une secrete frayeur m'arrête. . . .

(*Ironie amere.*)

. . . . Eh ! regarde, malheureux ! deviens intrépide, ose fixer une statue.

(*Il la voit s'animer, et se détourne saisi d'effroi et le cœur serré de douleur.*)

Qu'ai-je vu? Dieux ! qu'ai-je cru voir? Le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvemens même.... Ce n'étoit pas assez d'espérer le prodige; pour comble de misere, enfin, je l'ai vu....

(*Excès d'accablement.*)

Infortuné ! c'en est donc fait.... ton dé-

lire est à son dernier terme.... ta raison t'abandonne ainsi que ton génie.... Ne la regrette point, ô Pygmalion ! sa perte couvrira ton opprobre....

(Vive indignation.)

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à visions.

(Il se retourne, et voit la statue se mouvoir et descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le piédestal. Il se jette à genoux et leve les mains et les yeux au ciel.)

Dieux immortels ! Vénus ! Galathée ! ô prestige d'un amour forcené !

GALATHÉE *se touche et dit.*

Moi.

PYGMALION, *transporté.*

Moi !

GALATHÉE, *se touchant encore.*

C'est moi.



PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles, ah ! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE *fait quelques pas et tou che un marbre.*

Ce n'est plus moi.

(Pygmalion, dans une agitation, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer.)

(Galathée s'avance vers lui et le regarde: il se leve précipitamment, lui tend les bras et la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui; il tressaille, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.)

GALATHÉE, *avec un soupir.*

Ah ! encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher et charmant objet! oui, digne

chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur et des dieux ! c'est toi, c'est toi seule ! je t'ai donné tout mon être, je ne vivrai plus que par toi !

COURTS FRAGMENS

DE

LUCRECE,

TRAGÉDIE EN PROSE.

AVERTISSEMENT.

Ces fragmens paroissent pour la premiere fois. Ils étoient épars dans deux des quinze cahiers manuscrits de Jean-Jacques (*) dont nous avons déja parlé, et qui sont en notre possession. Comme ni dans les Lettres de Rousseau ni dans les premiers livres des Confessions nous n'avions trouvé aucune trace de ce drame, dont il a cependant esquissé quelques scenes, nous avions cru que ce sujet, tout intéressant qu'il est, n'étant qu'en ébauche imparfaite, étoit totalement sorti de sa mémoire. Mais dans les derniers livres des Confessions (**), nous avons retrouvé un passage qui y a rapport : le voici :

« Je méditois.... un plan de tragédie
« en prose, dont le sujet, qui n'étoit pas
« moins que *Lucrece*, ne m'ôtoit pas l'es-

(*) Cahiers C et E. (**) Le VIII.

« poir d'attirer les rieurs, quoique j'osasse « laisser paroître encore cette infortunée « quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre « françois ». C'étoit en 1754, lors du voyage que Rousseau fit à Geneve autour du lac et à Chambéri ; voyage dont l'itinéraire se trouve dans le même cahier manuscrit.

Nous avons alors recherché ces traits épars, et tenté de les réunir. Il falloit d'abord les lire ; et ce n'étoit pas la moindre difficulté, attendu qu'écrits au simple crayon et depuis près de quarante ans, plusieurs passages étoient presque entièrement effacés. Il n'y a que notre admiration pour Rousseau qui ait pu nous donner la patience nécessaire pour les déchiffrer et les transcrire.

Le petit nombre de ces traits et le désordre qui y regne nous ont empêchés de distinguer les scenes et les actes.

Sans doute cette informe esquisse ne peut rien ajouter à la gloire de l'auteur d'*E-*

mile · mais on est avide de tout ce qui est sorti de la plume d'un grand homme qui n'est plus.

D'ailleurs ce sont des pierres d'attente. De nouveaux fragmens de ce drame peuvent se rencontrer entre les mains d'autres personnes qu'éveillera cette découverte. Peut-être, à l'aide de ces rapprochemens, pourra-t-on parvenir à retracer la marche de la piece entiere; comme ces artistes habiles et patiens qui, retrouvant dans des décombres les restes mutilés d'un temple antique, les rapprochent, et parviennent à en rétablir totalement le plan et l'ordonnance.

Pour nous, nous aurions cru faire un vol à la nation, qui, par les honneurs immortels qu'elle lui a décernés, s'est approprié tout Jean-Jacques, que de lui rien dérober de ce qui est à notre connoissance. Une jouissance exclusive en ce genre est triste; posséder seul ce qui doit faire le charme de tous, est un égoïsme dont nous ne nous rendrons jamais coupables. (G. B.)

ACTEURS.

LUCRECE.

COLLATIN, mari de Lucrece.

LUCRETIUS, pere de Lucrece.

SEXTUS, fils de Tarquin.

BRUTUS.

PAULINE, confidente de Lucrece.

SULPITIUS, confident de Sextus.

La scene est à Rome.

LUCRECE,

TRAGÉDIE EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, PAULINE.

PAULINE.

Me pardonnerez-vous une sincérité que je vous dois? Rome a vu avec applaudissement votre premiere destination. Tous les vœux du peuple ainsi que le choix de Tarquin vous unissoient à son successeur. Quel autre, disoit-on, que l'héritier de la couronne seroit digne de posséder Lucrece? Qu'elle remplisse un trône qu'elle doit honorer; qu'elle fasse le bonheur de Sextus pour qu'il apprenne d'elle à faire celui des Romains!

Tout changea, au grand désespoir du prince, contre le gré du roi, du peuple, et ce seroit offenser votre raison de ne dire pas de vous-même. Votre inflexible pere rompit un mariage qui devoit faire le plus ardent

de ses vœux. Collatin, bourgeois de Rome, obtint le prix dont Sextus s'étoit vainement flatté . . . .

. . . .

Je n'ose vous parler du plus amoureux ni du plus aimable; mais il est impossible que vous ne sentiez pas, malgré vous-même, lequel des deux méritoit le mieux un tel prix.

LUCRECE.

Songez que vous parlez à la femme de Collatin, et que, puisqu'il est mon époux, il fut le plus digne de l'être.

PAULINE.

Je dois penser là-dessus ce que vous m'ordonnerez de croire: mais le public, jaloux de la seule liberté qui lui reste, et dont les jugemens ne sont soumis à personne, n'a pas donné au choix de Lucretius la même approbation que vous. Le moyen de n'être pas difficile sur le mérite de quiconque osoit prétendre à Lucrece? L'on trouvoit à tous égards Collatin moins pardonnable en cela que Sextus; et votre délicatesse ne doit

doit pas s'offenser si le public a peine à croire que vous pensiez sur ce point autrement qu'il ne pense lui-même.

LUCRECE.

Que le peuple connoît mal les hommes, et qu'il sait mal placer son estime !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

PAULINE.

Je crains que votre gloire n'ait plus à souffrir de cette réserve excessive qu'elle ne feroit de l'excès contraire, et qu'on n'attribue plutôt le goût d'une vie si solitaire et si retirée au regret de l'époux que vous avez perdu, qu'à l'amour de celui que vous possédez.

. . . .
. . . .
. . . .

Et je crains qu'on ne vous soupçonne de prendre contre un reste de penchant des

précautions peu dignes de votre grande ame.

LUCRECE.

J'apperçois un étranger. Dieux! que vois-je?

PAULINE.

C'est Sulpitius, un affranchi du prince.

LUCRECE.

De Sextus? Que vient faire cet homme en ces lieux?

SCENE II.

LUCRECE, PAULINE, SULPITIUS.

SULPITIUS.

Vous avertir, madame, de la prochaine arrivée de votre époux, et vous remettre une lettre de sa part.

LUCRECE.

De la part de qui?

SULPITIUS.

De Collatin.

LUCRECE.

Donnez. (*à part.*) Dieux ! (*à Pauline.*) Lisez.

PAULINE *lit.*

« Le roi vient de partir pour un voyage de « vingt-quatre heures qui me laisse le loisir « d'aller vous embrasser : il n'est pas né- « cessaire d'ajouter que j'en profite ; mais « il l'est de vous avertir que le prince Sextus « souhaite de m'accompagner. Faites-lui « donc préparer un logement convenable. « Songez, en recevant l'héritier de la cou- « ronne, que c'est de lui que dépend le sort « et la fortune de votre époux.

LUCRECE, *à Pauline.*

Faites ce qu'il faut pour recevoir le prince. (*à Sulpitius.*) Dites à Collatin que c'est à regret que je ne seconde pas mieux ses intentions ; et en lui parlant de l'état d'abattement où je suis depuis deux jours, ajoutez que ma santé dérangée ne me permet ni d'agir ni de voir personne que lui seul. . .

. . . .

(*A part.*) Dieux qui voyez mon cœur, éclairez ma raison ; faites que je ne cesse point d'être vertueuse. Vous savez bien que je veux l'être, et je le serai toujours si vous le voulez ainsi que moi.

SCENE ....

PAULINE, SULPITIUS.

SULPITIUS.

Eh bien! Pauline, que vous semble du trouble de Lucrece à la nouvelle de l'arrivée du prince? Et d'où croyez-vous que lui viendroient tant d'alarmes, si ce n'étoit de son propre cœur?

PAULINE.

Je crains bien que nous ne nous soyons trop pressés de juger Lucrece. Ah! croyez-moi, Sulpitius, ce n'est pas une ame qu'il faille mesurer sur les nôtres. Vous savez qu'en entrant dans sa maison je pensois comme vous sur ses inclinations ; que je me flattois, d'accord comme je l'espérois avec son propre cœur, de seconder facile-

ment les vues du prince. Depuis que j'ai appris à connoître ce caractere doux et sensible, mais vertueux et inébranlable, je me suis convaincue que Lucrece, pleinement maîtresse de son cœur et de ses passions, n'est capable de rien aimer que son époux et son devoir.

SULPITIUS.

Me croyez-vous la dupe de ces grands mots? et avez-vous oublié que, selon moi, *devoir* et *vertu* ne sont que des leurres spécieux dont les hommes adroits savent couvrir leurs intérêts? Personne ne croit à la vertu, mais chacun seroit bien aise que les autres y crussent. Pensez que Lucrece ne sauroit tant aimer son devoir qu'elle n'aime encore plus son bonheur; et je suis bien trompé dans mes observations si jamais elle peut le trouver autrement qu'en faisant celui de Sextus.

PAULINE.

Je crois me connoître en sentimens, et vous devez mieux que personne me rendre justice à cet égard; j'ai sondé les siens avec un soin digne de l'intérêt qu'y prend le

prince qui nous emploie et avec toute l'adresse nécessaire pour ne lui point paroître suspecte. J'ai exposé son cœur à toutes les épreuves les plus sûres et contre lesquelles la plus profonde dissimulation est le moins en garde; tantôt je l'ai plainte de ce qu'elle avoit perdu, tantôt je l'ai louée de ce qu'elle avoit préféré; tantôt flattant la vanité, tantôt offensant l'amour-propre, j'ai tâché d'exciter tour-à-tour sa jalousie, sa tendresse; et toutes les fois qu'il a été question de Sextus, je l'ai toujours trouvée aussi tranquille que sur tout autre sujet, et toujours prête également à continuer ou cesser la conversation sans apparence de plaisir ou de peine.

SULPITIUS.

Il faut donc, malgré toute la tendresse dont vous me flattez, que mon cœur se connoisse mieux en amour que le vôtre; car j'en ai plus vu dans le moment où je viens d'observer Lucrece, que vous n'avez fait depuis six mois que vous êtes à son service; et l'émotion que lui vient de causer le seul nom de Sextus me fait juger de celle qu'a dû lui causer sa vue autrefois.

PAULINE.

Depuis deux jours sa santé est tellement altérée que l'esprit s'en ressent, et ses seules langueurs ont vraisemblablement pu produire l'effet que vous attribuez à la lettre de son mari. J'avoue que mes observations peuvent me tromper; mais trop de pénétration ne vous tromperoit-elle point aussi?

SULPITIUS.

Nous devons du moins desirer que l'erreur ne soit pas de mon côté, et fomenter ou même allumer un amour d'où dépend le bonheur du nôtre. Vous savez que les promesses de Sextus sont au prix du succès de nos soins.

PAULINE.

Nous devons chercher nos avantages dans les foiblesses de ceux que nous servons. Je le sens d'autant mieux, que notre union ayant été mise à ce prix, mon bonheur dépend du succès. Mais l'intérêt que nous avons à profiter de l'erreur d'autrui ne nous porte point à nous tromper nous-mêmes, et l'avantage que nous devons tirer des fautes

de Lucrece n'est pas une raison d'espérer qu'elle en fasse. D'ailleurs je vous avoue qu'après avoir vu de près cette aimable et vertueuse femme, je me trouve moins propre que je ne m'y attendois à seconder les desseins du prince. Je croyois.... Sa douceur demande tellement grace pour sa sagesse, qu'à peine apperçoit-on les charmes de son caractere, qu'on perd le courage et la volonté de souiller une ame si pure.

Je continuerai de servir Sextus comme vous l'exigez (*). Il ne tiendra pas à moi que ce ne soit avec succès. Mais ne seroit-ce pas vous tromper que de vous promettre de tous mes soins plus d'effet que je n'en attends moi-même? Adieu; le temps s'écoule; il faut aller exécuter les ordres de Lucrece. Quand le prince sera venu, au premier moment de liberté que j'aurai, j'aurai soin de vous en faire avertir. . . . .

. . . .

. . . .

(*) Cet endroit chargé de ratures.

SCENE . . . .

BRUTUS, COLLATIN.

BRUTUS, *prenant et serrant Collatin par la main.*

Crois-moi, Collatin, crois que l'ame de Brutus, aussi fiere que la tienne, trouve plus grand et plus beau d'être compté parmi des hommes tels que nous, fût-ce même au dernier rang, que d'être le premier à la cour de Tarquin.

COLLATIN.

Ah Brutus! quelle différence! Ta grandeur est toute au fond de ton ame, et j'ai besoin de chercher la mienne dans la fortune.

. . . . , ...

. . . .

SCENE . . .

SEXTUS, SULPITIUS.

SEXTUS.

Ami, prends pitié de mes égaremens et pardonne mes discours insensés; mais

compte sur ma docilité pour tous tes avis. Tu me vois enivré d'amour, au point que je ne suis plus capable de me conduire. Supplée donc à cet oubli de moi-même, conduis les pas de ton aveugle maître, et fais qu'avec mon bonheur je te doive le retour de ma raison.

SULPITIUS.

Songez que nous avons ici plus d'une sorte de précautions à prendre, et que l'arrivée du pere de Lucrece doit nous rendre encore plus circonspects. Je vous l'ai dit, seigneur, je soupçonne ce voyage avec Brutus de renfermer quelque mystere: j'ai cru voir, à l'air dont ils nous observoient, qu'ils craignoient d'être observés eux-mêmes. J'ignore ce qui se trame en secret; mais Lucretius nous regarde de mauvais œil; je vous avoue que ce Brutus m'a toujours déplu (*).

Ah Seigneur! plût au ciel! Mais..... pardonnez si mon zele inquiet me donne

(*) Ces deux couplets sont effacés par un trait dans le manuscrit original.

une défiance que votre courage dédaigne, mais utile à votre sûreté, et peut-être à celle de l'état.

SEXTUS.

Ami, que de vains soucis ! Mais seulement que je voie Lucrece, je suis content de mourir à ses pieds ; et que tout l'univers périsse ! (*)

SULPITIUS.

Elle met ses soins à vous éviter..... Cependant vous la verrez. Le moment vient d'en être pris. Au nom des dieux allez l'attendre, et me laissez pourvoir au reste.

SCENE ...

SULPITIUS, *seul.*

Jeune insensé ! nul n'a perdu la raison que toi-même ; et mon malheur veut que mon sort dépende du tien. Il faut abso-

---

(*) Il y a dans ces deux couplets beaucoup de ratures qui les rendent presque indéchiffrables.

lument pénétrer les desseins de Brutus. Un secret entretien où Collatin a été admis me donne quelque espoir de tout apprendre par cet homme facile et borné. J'ai déja su gagner sa confiance. Qu'il soit l'aveugle instrument de mes projets ; que je puisse éventer par lui les complots que je soupçonne ; qu'il me serve à monter au plus haut degré de faveur ; qu'il livre sans le savoir sa femme au prince ; qu'enfin l'amour, épuisé par la possession, me laisse la facilité d'écarter le mari et de rester seul maître et favori de Sextus, et de soumettre un jour sous son nom tous les Romains à mon empire (*).

SCENE ...

PAULINE, SULPITIUS.

PAULINE.

Non, Sulpitius, c'est vainement que j'aurois parlé : elle ne veut point voir le

---

(*) Le manuscrit très chargé de ratures.

prince; et ce qu'elle a refusé aux raisons de Collatin elle ne l'auroit pas accordé aux prétextes que vous m'avez suggérés. D'ailleurs chaque fois que je voulois ouvrir la bouche, sa présence m'inspiroit une résistance invincible. Loin de ses yeux, je veux tout ce qui vous plaît, mais devant elle je ne puis plus rien vouloir que d'honnête.

SULPITIUS.

Puisqu'une vaine timidité l'emporte, que mes raisons ni votre intérêt n'ont pu vous déterminer à parler, il ne nous reste qu'à ménager entre eux une rencontre qui paroisse imprévue.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

SCENE . . . .

LUCRECE, *seule.*

Cruelle vertu, quel prix nous offres-tu qui soit digne des sacrifices que tu nous coûtes ! La raison peut m'égarer à ta poursuite;

mais mon cœur me crie qu'il faut te suivre, et je te suivrai jusqu'au bout. . . . .

. . . .

SCENE . . .

LUCRECE, PAULINE.

LUCRECE.

Ne vaut-il pas mieux qu'un méchant meure, que mon pere soit obéi, et que la patrie soit libre, que si, à force de pitié, Lucrece oublioit sa vertu?. . . . . .

. . . .

LUCRECE, *rentrant.*

(*A Pauline, d'un ton froid, mais un peu altéré.*)

Secourez ce malheureux.

SCENE . . . .

SEXTUS, *seul.*

Je ne sais quelle image sacrée se présente sans cesse entre elle et moi. Dans ces yeux si doux je crois voir un dieu qui m'épouvante, et je sens, aux combats que j'éprouve en la voyant, que sa pudeur n'est pas moins céleste que sa beauté . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

SCENE . . . .

SEXTUS, *seul.*

O Lucrece, ô beauté céleste, charme et supplice de mon infâme cœur ! O vertu digne des adorations des dieux, et souillée par le plus vil des mortels ! . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

SCENE ....

LUCRECE.

Juste ciel ! un homme mort ! Hélas ! il ne souffre plus; son ame est paisible. Ainsi dans deux heures... O innocence, où est ton prix? O vie humaine, où est ton bonheur ?.. Tendre et malheureux pere...! Et toi, qui m'appelois ton épouse....! Ah! j'étois pourtant vertueuse. . . . .

SCENE ....

LUCRECE.

Monstre! si j'expire par ta rage, ma mort n'est pour toi qu'un nouveau forfait; et ta main infâme ne sait punir le crime qu'après l'avoir partagé (*).

(*) Par le désordre qui regne dans ces dernieres scenes on peut se faire une idée de celui qui existe dans le manuscrit.

POÉSIES

DIVERSES.

AVERTISSEMENT.

J'AI eu le malheur autrefois de refuser des vers à des personnes que j'honorois et que je respectois infiniment, parceque je m'étois désormais interdit d'en faire. J'ose espérer cependant que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenseront point ; et je crois pouvoir dire, sans trop de raffinement, qu'ils sont l'ouvrage de mon cœur et non de mon esprit. Il est même aisé de s'appercevoir que c'est un enthousiasme *inpromptu*, si je puis parler ainsi, dans lequel je n'ai guere songé à briller. De fréquentes répétitions dans les pensées, et même dans les tours, et beaucoup de négligence dans la diction, n'annoncent pas un homme fort empressé de la gloire d'être un bon poëte. Je déclare de plus que si l'on me trouve jamais à faire des vers galans, ou de ces sortes de belles choses qu'on appelle des

jeux d'esprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurai méritée.

Il faudroit m'excuser auprès de certaines gens d'avoir loué ma bienfaitrice, et auprès des personnes de mérite de n'en avoir pas assez dit de bien. Le silence que je garde à l'égard des premiers n'est pas sans fondement : quant aux autres, j'ai l'honneur de les assurer que je serai toujours infiniment satisfait de m'entendre faire le même reproche.

Il est vrai qu'en félicitant madame de Warens sur son penchant à faire du bien, je pouvois m'étendre sur beaucoup d'autres vérités non moins honorables pour elle. Je n'ai point prétendu être ici un panégyriste, mais simplement un homme sensible et reconnoissant qui s'amuse à décrire ses plaisirs.

On ne manquera pas de s'écrier, Un malade faire des vers ! un homme à deux doigts du tombeau ! C'est précisément pour cela

que j'ai fait des vers. Si je me portois moins mal, je me croirois comptable de mes occupations au bien de la société ; l'état où je suis ne me permet de travailler qu'à ma propre satisfaction. Combien de gens, qui regorgent de biens et de santé, ne passent pas autrement leur vie entiere ! Il faudroit aussi savoir si ceux qui me feront ce reproche sont disposés à m'employer à quelque chose de mieux.

LE VERGER DES CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aspernatur amicum :
Raraque non humilem calcat fastosa clientem.

Verger cher à mon cœur, séjour de l'innocence,
Honneur des plus beaux jours que le ciel me dispense,
Solitude charmante, asyle de la paix,
Puissé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais!
O jours délicieux coulés sous vos ombrages !
De Philomele en pleurs les languissans ramages,
D'un ruisseau fugitif le murmure flatteur,
Excitent dans mon ame un charme séducteur.
J'apprends sur votre émail à jouir de la vie :
J'apprends à méditer sans regret, sans envie,
Sur les frivoles goûts des mortels insensés:
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre poussés,
N'enflamment point mon cœur du desir de les suivre.
A de plus grands plaisirs je mets le prix de vivre;
Plaisirs toujours charmans, toujours doux, toujours
A mon cœur enchanté vous êtes toujours sûrs. (purs,
Soit qu'au premier aspect d'un beau jour près d'éclore
J'aille voir ces côteaux qu'un soleil levant dore,

Soit que vers le midi, chassé par son ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur ;
Là, portant avec moi Montagne ou la Bruyere,
Je ris tranquillement de l'humaine misere ;
Ou bien avec Socrate et le divin Platon
Je m'exerce à marcher sur les pas de Caton :
Soit qu'une nuit brillante, en étendant ses voiles,
Découvre à mes regards la lune et les étoiles ;
Alors, suivant de loin la Hire et Cassini,
Je calcule, j'observe, et, près de l'infini,
Sur ces mondes divers que l'éther nous recele,
Je pousse, en raisonnant, Huyghens et Fontenelle :
Soit enfin que, surpris d'un orage imprévu,
Je rassure, en courant, le berger éperdu
Qu'épouvantent les vents qui sifflent sur sa tête,
Les tourbillons, l'éclair, la foudre, la tempête :
Toujours également heureux et satisfait,
Je ne desire point un bonheur plus parfait.

O vous, sage Warens, éleve de Minerve,
Pardonnez ces transports d'une indiscrete verve :
Quoique j'eusse promis de ne rimer jamais,
J'ose chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, si mon cœur jouit du sort le plus tranquille,
Si je suis la vertu dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous seule un si rare présent.
Vainement des cœurs bas, des ames mercenaires,
Par des avis cruels plutôt que salutaires,
Cent fois ont essayé de m'ôter vos bontés ;
Ils ne connoissent pas le bien que vous goûtez

En faisant des heureux, en essuyant des larmes:
Ces plaisirs délicats pour eux n'ont point de charmes.
De Tite et de Trajan les libérales mains
N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhumains.
Pourquoi faire du bien dans le siecle où nous sommes?
Se trouve-t-il quelqu'un dans la race des hommes
Digne d'être tiré du rang des indigens?
Peut-il, dans la misere, être d'honnêtes gens?
Et ne vaut-il pas mieux employer ses richesses
A jouir des plaisirs qu'à faire des largesses?
Qu'ils suivent à leur gré ces sentimens affreux,
Je me garderai bien de rien exiger d'eux.
Je n'irai pas ramper, ni chercher à leur plaire;
Mon cœur sait, s'il le faut, affronter la misere,
Et plus délicat qu'eux, plus sensible à l'honneur,
Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
Oui, j'en donne aujourd'hui l'assurance publique,
Cet écrit en sera le témoin authentique,
Que si jamais le sort m'arrache à vos bienfaits,
Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront jamais.
Laissez des envieux la troupe méprisable
Attaquer des vertus dont l'éclat les accable;
Dédaignez leurs complots, leur haine, leur fureur;
La paix n'en est pas moins au fond de votre cœur,
Tandis que, vils jouets de leurs propres furies,
Alimens des serpens dont elles sont nourries,
Le crime et les remords portent au fond des leurs
Le triste châtiment de leurs noires horreurs.
Semblables en leur rage à la guêpe maligne,
De travail incapable et de secours indigne,

Qui ne vit que de vols, et dont enfin le sort
Est de faire du mal en se donnant la mort,
Qu'ils exhalent en vain leur colere impuissante;
Leurs menaces pour vous n'ont rien qui m'épouvante.
Ils voudroient d'un grand roi vous ôter les bienfaits;
Mais de plus nobles soins illustrent ses projets :
Leur basse jalousie et leur fureur injuste
N'arriveront jamais jusqu'à son trône auguste,
Et le monstre qui regne en leurs cœurs abattus
N'est pas fait pour braver l'éclat de ses vertus.
C'est ainsi qu'un bon roi rend son empire aimable;
Il soutient la vertu que l'infortune accable :
Quand il doit menacer, la foudre est en ses mains.
Tout roi, sans s'élever au-dessus des humains,
Contre les criminels peut lancer le tonnerre ;
Mais s'il fait des heureux, c'est un dieu sur la terre.
Charles, on reconnoît ton empire à ces traits ;
Ta main porte en tous lieux la joie et les bienfaits;
Tes sujets égalés éprouvent ta justice ;
On ne réclame plus par un honteux caprice
Un principe odieux, proscrit par l'équité,
Qui, blessant tous les droits de la société,
Brise les nœuds sacrés dont elle étoit unie,
Refuse à ses besoins la meilleure partie,
Et prétend affranchir de ses plus justes lois
Ceux qu'elle fait jouir de ses plus riches droits.
Ah! s'il t'avoit suffi de te rendre terrible,
Quel autre, plus que toi, pouvoit être invincible,
Quand l'Europe t'a vu, guidant tes étendards,
Seul entre tous ses rois briller aux champs de Mars?

Mais ce n'est pas assez d'épouvanter la terre ;
Il est d'autres devoirs que les soins de la guerre ;
Et c'est par eux, grand roi, que ton peuple aujourd'hui
Trouve en toi son vengeur, son pere et son appui.
Et vous, sage Warens, que ce héros protege,
En vain la calomnie en secret vous assiege,
Craignez peu ses effets, bravez son vain courroux :
La vertu vous défend, et c'est assez pour vous ;
Ce grand roi vous estime, il connoît votre zele,
Toujours à sa parole il sait être fidele,
Et, pour tout dire enfin, garant de ses bontés,
Votre cœur vous répond que vous les méritez.
On me connoît assez, et ma muse sévere
Ne sait point dispenser un encens mercenaire ;
Jamais d'un vil flatteur le langage affecté
N'a souillé dans mes vers l'auguste vérité.
Vous méprisez vous-même un éloge insipide,
Vos sinceres vertus n'ont point l'orgueil pour guide.
Avec vos ennemis convenons, s'il le faut,
Que la sagesse en vous n'exclut point tout défaut.
Sur cette terre, hélas ! telle est notre misere,
Que la perfection n'est qu'erreur et chimere.
Connoître mes travers est mon premier souhait,
Et je fais peu de cas de tout homme parfait.
La haine quelquefois donne un avis utile.
Blâmez cette bonté trop douce et trop facile
Qui souvent à leurs yeux a causé vos malheurs.
Reconnoissez en vous les foibles des bons cœurs :
Mais sachez qu'en secret l'éternelle sagesse
Hait leurs fausses vertus plus que votre foiblesse ;

Et qu'il vaut mieux cent fois se montrer à ses yeux
Imparfait comme vous, que vertueux comme eux.
Vous donc, dès mon enfance attachée à m'ins-
A travers ma misere, hélas! qui crûtes lire (truire,
Que de quelques talens le ciel m'avoit pourvu,
Qui daignâtes former mon cœur à la vertu,
Vous que j'ose appeler du tendre nom de mere;
Acceptez aujourd'hui cet hommage sincere,
Le tribut légitime, et trop bien mérité,
Que ma reconnoissance offre à la vérité.
Oui, si quelques douceurs assaisonnent ma vie,
Si j'ai pu jusqu'ici me soustraire à l'envie,
Si, le cœur plus sensible et l'esprit moins grossier,
Au-dessus du vulgaire on m'a vu m'élever,
Enfin si chaque jour je jouis de moi-même,
Tantôt en m'élançant jusqu'à l'Etre suprême,
Tantôt en méditant dans un profond repos
Les erreurs des humains, et leurs biens, et leurs maux,
Tantôt, philosophant sur les lois naturelles,
J'entre dans le secret des causes éternelles,
Je cherche à pénétrer tous les ressorts divers,
Les principes cachés qui meuvent l'univers;
Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avantages,
Je le répete encor, ce sont là vos ouvrages,
Vertueuse Warens; c'est de vous que je tiens
Le vrai bonheur de l'homme et les solides biens.
Sans crainte, sans desirs, dans cette solitude,
Je laisse aller mes jours exempts d'inquiétude.
O que mon cœur touché ne peut-il à son gré
Peindre sur ce papier, dans un juste degré,

Des plaisirs qu'il ressent la volupté parfaite !
Présent dont je jouis, passé que je regrette,
Temps précieux, hélas ! je ne vous perdrai plus
En bizarres projets, en soucis superflus.
Dans ce verger charmant j'en partage l'espace.
Sous un ombrage frais tantôt je me délasse ;
Tantôt avec Leibnitz, Malebranche et Newton,
Je monte ma raison sur un sublime ton,
J'examine les lois des corps et des pensées ;
Avec Locke je fais l'histoire des idées ;
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Pascal,
Je devance Archimede, et je suis l'Hôpital (*a*).
Tantôt, à la physique appliquant mes problèmes,
Je me laisse entraîner à l'esprit des systêmes :
Je tâtonne Descartes et ses égaremens,
Sublimes, il est vrai, mais frivoles romans.
J'abandonne bientôt l'hypothese infidele,
Content d'étudier l'histoire naturelle.
Là, Pline et Nieuwentyt, m'aidant de leur savoir,
M'apprennent à penser, ouvrir les yeux et voir.
Quelquefois, descendant de ces vastes lumieres,
Des différens mortels je suis les caracteres.
Quelquefois, m'amusant jusqu'à la fiction,
Télémaque et Séthos me donnent leur leçon ;
Ou bien dans Cléveland j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante et toujours pure.
Tantôt aussi, de Spon parcourant les cahiers,

(*a*) Le marquis de l'Hôpital, auteur de l'Analyse des infiniment petits, et de plusieurs autres ouvrages de mathématique.

De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Geneve, jadis sage, ô ma chere patrie!
Quel démon dans ton sein produit la frénésie?
Souviens-toi qu'autrefois tu donnas des héros
Dont le sang t'acheta les douceurs du repos!
Transportés aujourd'hui d'une soudaine rage,
Aveugles citoyens, cherchez-vous l'esclavage?
Trop tôt peut-être, hélas! pourrez-vous le trouver!
Mais, s'il est encor temps, c'est à vous d'y songer.
Jouissez des bienfaits que Louis vous accorde;
Rappelez dans vos murs cette antique concorde.
Heureux si, reprenant la foi de vos aïeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux!
O vous, tendre Racine, ô vous, aimable Horace,
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place;
Claville, S.-Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,
Et vous, trop doux la Mothe; et toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours chere.
Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit
Dont l'auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit:
Il a beau prodiguer la brillante antithese,
Semer par-tout des fleurs, chercher un tour qui plaise;
Le cœur, plus que l'esprit, a chez moi des besoins,
Et, s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.

C'est ainsi que mes jours s'écoulent sans alarmes.
Mes yeux sur mes malheurs ne versent point de larmes.
Si des pleurs quelquefois alterent mon repos,
C'est pour d'autres sujets que pour mes propres maux.
Vainement la douleur, les craintes, les miseres,

Veulent décourager la fin de ma carriere ;
D'Epictete asservi la stoïque fierté
M'apprend à supporter les maux, la pauvreté ;
Je vois, sans m'affliger, la langueur qui m'accable :
L'approche du trépas ne m'est point effroyable ;
Et le mal dont mon corps se sent presque abattu
N'est pour moi qu'un sujet d'affermir ma vertu.

ÉPÎTRE
A
M. DE BORDES.

Toi qu'aux jeux du Parnasse Apollon même guide,
Tu daignes exciter une muse timide;
De mes foibles essais juge trop indulgent,
Ton goût à ta bonté cede en m'encourageant.
Mais, hélas! je n'ai point, pour tenter la carriere,
D'un athlete animé l'assurance guerriere,
Et, dès les premiers pas, inquiet et surpris,
L'haleine m'abandonne et je renonce au prix.
Bordes, daigne juger de toutes mes alarmes;
Vois quels sont les combats, et quelles sont les armes.
Ces lauriers sont bien doux, sans doute, à remporter;
Mais quelle audace à moi d'oser les disputer!
Quoi! j'irois, sur le ton de ma lyre critique,
Faire la guerre au vice en style académique,
Et, prêchant durement de tristes vérités,
Révolter contre moi les lecteurs irrités!
Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,
Quand mes foibles talens trouveroient l'art de plaire,
Quand, des sifflets publics par bonheur préservés,
Mes vers des gens de goût pourroient être approuvés;
Dis-moi,

Dis-moi, sur quel sujet s'exercera ma muse ?
Tout poëte est menteur, et le métier l'excuse ;
Il sait en mots pompeux faire d'un riche un fat,
D'un nouveau Mécénas un pilier de l'état.
Mais moi, qui connois peu les usages de France,
Moi, fier républicain que blesse l'arrogance,
Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rampant devant lui,
Et ne sais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite.
La sotte vanité me révolte et m'irrite.
Le riche me méprise, et, malgré son orgueil,
Nous nous voyons souvent à-peu-près de même œil.
Mais quelque haine en moi que le travers inspire,
Mon cœur sincere et franc abhorre la satire :
Trop découvert peut-être, et jamais criminel,
Je dis la vérité sans l'abreuver de fiel.

Ainsi toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie et de la calomnie,
Ne sait point en ses vers trahir la vérité,
Et, toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquises,
Jamais d'un vil Crésus n'encensa les sottises.

O vous qui dans le sein d'une humble obscurité
Nourrissez les vertus avec la pauvreté,
Dont les desirs, bornés dans la sage indigence,
Méprisent sans orgueil une vaine abondance,
Restes trop précieux de ces antiques temps
Où des moindres apprêts nos ancêtres contents, (re,
Recherchés dans leurs mœurs, simples dans leur paru

Ne sentoient de besoins que ceux de la nature;
Illustres malheureux, quels lieux habitez-vous?
Dites quels sont vos noms : il me sera trop doux
D'exercer mes talents à chanter votre gloire,
A vous éterniser au temple de mémoire;
Et quand mes foibles vers n'y pourroient arriver,
Ces noms si respectés sauront les conserver.

Mais pourquoi m'occuper d'une vaine chimere?
Il n'est plus de sagesse où regne la misere :
Sous le poids de la faim le mérite abattu
Laisse en un triste cœur éteindre la vertu.
Tant de pompeux discours sur l'heureuse indigence
M'ont bien l'air d'être nés du sein de l'abondance :
Philosophe commode, on a toujours grand soin
De prêcher des vertus dont on n'a pas besoin.

Bordes, cherchons ailleurs des sujets pour ma muse.
De la pitié qu'il fait souvent le pauvre abuse,
Et, décorant du nom de sainte charité
Les dons dont on nourrit sa vile oisiveté,
Sous l'aspect des vertus que l'infortune opprime
Cache l'amour du vice et le penchant au crime.
J'honore le mérite aux rangs les plus abjects;
Mais je trouve à louer peu de pareils sujets.

Non, célébrons plutôt l'innocente industrie,
Qui sait multiplier les douceurs de la vie,
Et, salutaire à tous dans ses utiles soins,
Par la route du luxe appaise les besoins.
C'est par cet art charmant que, sans cesse enrichie,

On voit briller au loin ton heureuse patrie (1).

Ouvrages précieux, superbes ornemens,
On diroit que Minerve, en ses amusemens,
Avec l'or et la soie a d'une main savante
Formé de vos dessins la tissure élégante.
Turin, Londres, en vain, pour vous le disputer,
Par de jaloux efforts veulent vous imiter;
Vos mêlanges charmans, assortis par les graces,
Les laissent de bien loin s'épuiser sur vos traces:
Le bon goût les dédaigne, et triomphe chez vous;
Et, tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux,
Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature,
Votre vivacité, toujours brillante et pure,
Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.

Ville heureuse, qui fais l'ornement de la France,
Trésor de l'univers, source de l'abondance,
Lyon, séjour charmant des enfans de Plutus,
Dans tes tranquilles murs tous les arts sont reçus:
D'un sage protecteur le goût les y rassemble:
Apollon et Plutus, étonnés d'être ensemble,
De leurs longs différends ont peine à revenir,
Et demandent quel dieu les a pu réunir.
On reconnoît tes soins, Pallu (2): tu nous ramenes
Les siecles renommés et de Tyr et d'Athenes:
De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
Et son peuple opulent semble un peuple de rois.

(1) La ville de Lyon.

(2) Intendant de Lyon.

Toi, digne citoyen de cette ville illustre,
Tu peux contribuer à lui donner du lustre;
Par tes heureux talens tu peux la décorer,
Et c'est lui faire un vol que de plus différer.

Comment oses-tu bien me proposer d'écrire,
Toi que Minerve même avoit pris soin d'instruire,
Toi de ses dons divins possesseur négligent,
Qui viens parler pour elle encore en l'outrageant?
Ah! si du feu divin qui brille en ton ouvrage
Une étincelle au moins eût été mon partage,
Ma muse, quelque jour, attendrissant les cœurs,
Peut-être sur la scene eût fait couler les pleurs.
Mais je te parle en vain; insensible à mes plaintes,
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
Et je vois qu'impuissante à fléchir tes rigueurs,
Blanche (1) n'a pas encore épuisé ses malheurs.

---

(1) Blanche de Bourbon, tragédie de M. de Bordes, qu'au grand regret de ses amis il refuse constamment de mettre au théâtre. *Note de l'auteur.*

ÉPÎTRE

A

M. PARISOT,

Achevée le 10 juillet 1742.

Ami, daigne souffrir qu'à tes yeux aujourd'hui
Je dévoile ce cœur plein de trouble et d'ennui.
Toi, qui connus jadis mon ame tout entiere,
Seul en qui je trouvois un ami tendre, un pere,
Rappelle encor pour moi tes premieres bontés,
Rends tes soins à mon cœur, il les a mérités.

Ne crois pas qu'alarmé par de frivoles craintes,
De ton silence ici je te fasse des plaintes,
Que, par de faux soupçons, indignes de tous deux,
Je puisse t'accuser d'un mépris odieux :
Non, tu voudrois en vain t'obstiner à te taire ;
Je sais trop expliquer ce langage sévere :
Sur ces tristes projets que je t'ai dévoilés,
Sans m'avoir répondu ton silence a parlé.
Je ne m'excuse point, dès qu'un ami me blâme ;
Le vil orgueil n'est pas le vice de mon ame.
J'ai reçu quelquefois de solides avis,

Avec bonté donnés, avec zele suivis :
J'ignore ces détours dont les vaines adresses
En autant de vertus transforment nos foiblesses ;
Et jamais mon esprit sous de fausses couleurs
Ne sut à tes regards déguiser ses erreurs.
Mais qu'il me soit permis, par un soin légitime,
De conserver du moins des droits à ton estime.
Pese mes sentimens, mes raisons et mon choix,
Et décide mon sort pour la derniere fois.

Né dans l'obscurité, j'ai fait dès mon enfance
Des caprices du sort la triste expérience ;
Et, s'il est quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,
Même par ses faveurs il m'a persécuté.
Il m'a fait naître libre, hélas! pour quel usage?
Qu'il m'a vendu bien cher un si vain avantage !
Je suis libre en effet ; mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah ! s'il falloit un jour, absent de ma patrie,
Traîner chez l'étranger ma languissante vie,
S'il falloit bassement ramper auprès des grands,
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans!
Mais sur d'autres leçons on forma ma jeunesse,
On me dit de remplir mes devoirs sans bassesse,
De respecter les grands, les magistrats, les rois,
De chérir les humains et d'obéir aux lois :
Mais on m'apprit aussi qu'ayant par ma naissance
Le droit de partager la suprême puissance,
Tout petit que j'étois, foible, obscur citoyen,
Je faisois cependant membre du souverain ;

Qu'il falloit soutenir un si noble avantage
Par le cœur d'un héros, par les vertus d'un sage ;
Qu'enfin la liberté, ce cher présent des cieux,
N'est qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.
Avec le lait, chez nous, on suce ces maximes,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes
Que pour savoir un jour se donner à la fois
Les meilleurs magistrats et les plus sages lois.

Vois-tu, me disoit-on, ces nations puissantes
Fournir rapidement leurs carrieres brillantes ?
Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'est qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers :
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves ;
Ils font les conquérans, et sont de vils esclaves ;
Et leur vaste pouvoir, que l'art avoit produit,
Par le luxe bientôt se retrouve détruit.
Un soin bien différent ici nous intéresse ;
Notre plus grande force est dans notre foiblesse ;
Nous vivons sans regret dans l'humble obscurité :
Mais du moins dans nos murs on est en liberté.
Nous n'y connoissons point la superbe arrogance,
Nuls titres fastueux, nulle injuste puissance.
De sages magistrats, établis par nos voix,
Jugent nos différends, font observer nos lois.
L'art n'est point le soutien de notre république ;
Être juste est chez nous l'unique politique ;
Tous les ordres divers, sans inégalité,
Gardent chacun le rang qui leur est affecté.
Nos chefs, nos magistrats, simples dans leur parure,

Sans étaler ici le luxe et la dorure,
Parmi nous cependant ne sont point confondus;
Ils en sont distingués, mais c'est par leurs vertus.

Puisse durer toujours cette union charmante!
Hélas! on voit si peu de probité constante!
Il n'est rien que le temps ne corrompe à la fin;
Tout, jusqu'à la sagesse, est sujet au déclin.

Par ces réflexions ma raison exercée
M'apprit à mépriser cette pompe insensée
Par qui l'orgueil des grands brille de toutes parts,
Et du peuple imbécille attire les regards;
Mais qu'il m'en coûta cher quand, pour toute ma vie,
La foi m'eut éloigné du sein de ma patrie;
Quand je me vis enfin, sans appui, sans secours,
A ces mêmes grandeurs contraint d'avoir recours!

Non, je ne puis penser sans répandre des larmes
A ces momens affreux, pleins de trouble et d'alarmes,
Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux sentimens,
Loin d'adoucir mon sort, irritoient mes tourmens.
Sans doute à tous les yeux la misere est horrible;
Mais pour qui sait penser elle est bien plus sensible.
A force de ramper un lâche en peut sortir;
L'honnête homme à ce prix n'y sauroit consentir.

Encor si de vrais grands recevoient mon hommage,
Ou qu'ils eussent du moins le mérite en partage,
Mon cœur par les respects noblement accordés

Reconnoîtroit des dons qu'il n'a pas possédés :
Mais faudra-t-il qu'ici mon humble obéissance
De ces fiers campagnards nourrisse l'arrogance?
Quoi ! de vils parchemins, par faveur obtenus,
Leur donneront le droit de vivre sans vertus ;
Et malgré mes efforts, sans mes respects serviles,
Mon zele et mes talens resteront inutiles !
Ah ! de mes tristes jours voyons plutôt la fin
Que de jamais subir un si lâche destin.

Ces discours insensés troubloient ainsi mon ame ;
Je les tenois alors, aujourd'hui je les blâme :
De plus sages leçons ont formé mon esprit ;
Mais de bien des malheurs ma raison est le fruit.

Tu sais, cher Parisot, quelle main généreuse
Vint tarir de mes maux la source malheureuse ;
Tu le sais, et tes yeux ont été les témoins
Si mon cœur sait sentir ce qu'il doit à ses soins.
Mais mon zele enflammé peut-il jamais prétendre
De payer les bienfaits de cette mere tendre?
Si par les sentimens on y peut aspirer,
Ah ! du moins par les miens j'ai droit de l'espérer.

Je puis compter pour peu ses bontés secourables ;
Je lui dois d'autres biens, des biens plus estimables,
Les biens de la raison, les sentimens du cœur ;
Même, par les talens, quelques droits à l'honneur.
Avant que sa bonté du sein de la misere
Aux plus tristes besoins eût daigné me soustraire,

J'étois un vil enfant du sort abandonné,
Peut-être dans la fange à périr destiné;
Orgueilleux avorton, dont la fierté burlesque
Mêloit comiquement l'enfance au romanesque,
Aux bons faisoit pitié, faisoit rire les fous,
Et des sots quelquefois excitoit le courroux.
Mais les hommes ne sont que ce qu'on les fait être:
A peine à ses regards j'avois osé paroître,
Que, de ma bienfaitrice apprenant mes erreurs,
Je sentis le besoin de corriger mes mœurs.
J'abjurai pour toujours ces maximes féroces,
Du préjugé natal fruits amers et précoces,
Qui dès les jeunes ans, par leurs âcres levains,
Nourrissent la fierté des cœurs républicains:
J'appris à respecter une noblesse illustre,
Qui même à la vertu sait ajouter du lustre.
Il ne seroit pas bon dans la société
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
Irai-je faire ici, dans ma vaine marotte,
Le grand déclamateur, le nouveau Don Quichotte?
Le destin sur la terre a réglé les états,
Et pour moi sûrement ne les changera pas.
Ainsi de ma raison, si long-temps languissante,
Je me formai dès lors une raison naissante;
Par les soins d'une mere incessamment conduit,
Bientôt de ses bontés je recueillis le fruit:
Je connus que sur-tout cette roideur sauvage
Dans le monde aujourd'hui seroit d'un triste usage.
La modestie alors devint chere à mon cœur;
J'aimai l'humanité, je chéris la douceur,

Et, respectant des grands le rang et la naissance,
Je souffris leurs hauteurs, avec cette espérance
Que, malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus,
Je les pourrai du moins égaler en vertus.
Enfin, pendant deux ans, au sein de ta patrie,
J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
Du portique autrefois la triste austérité
A mon goût peu formé mêloit sa dureté;
Epictete et Zénon, dans leur fierté stoïque,
Me faisoient admirer ce courage héroïque
Qui, faisant des faux biens un mépris généreux,
Par la seule vertu prétend nous rendre heureux.
Long-temps de cette erreur la brillante chimere
Séduisit mon esprit, roidit mon caractere.
Mais, malgré tant d'efforts, ces vaines fictions
Ont-elles de mon cœur banni les passions?
Il n'est permis qu'à Dieu, qu'à l'Essence suprême
D'être toujours heureuse et seule par soi-même:
Pour l'homme, tel qu'il est, pour l'esprit et le cœur,
Otez les passions, il n'est plus de bonheur.
C'est toi, cher Parisot, c'est ton commerce aimable,
De grossier que j'étois, qui me rendit traitable.
Je reconnus alors combien il est charmant
De joindre à la sagesse un peu d'amusement.
Des amis plus polis, un climat moins sauvage,
Des plaisirs innocens m'enseignerent l'usage;
Je vis avec transport ce spectacle enchanteur
Par la route des sens qui sait aller au cœur:
Le mien, qui jusqu'alors avoit été paisible,
Pour la premiere fois enfin devint sensible;

L'amour, malgré mes soins, heureux à m'égarer,
Auprès de deux beaux yeux m'apprit à soupirer.
Bons mots, vers élégans, conversations vives,
Un repas égayé par d'aimables convives,
Petits jeux de commerce, et d'où le chagrin fuit,
Où, sans risquer la bourse, on délasse l'esprit;
En un mot, les attraits d'une vie opulente,
Qu'aux vœux de l'étranger sa richesse présente,
Tous les plaisirs du goût, le charme des beaux arts,
A mes yeux enchantés brilloient de toutes parts.
Ce n'est pas cependant que mon ame égarée
Donnât dans les travers d'une mollesse outrée;
L'innocence est le bien le plus cher à mon cœur;
La débauche et l'excès sont des objets d'horreur:
Les coupables plaisirs sont les tourmede l'ame;
Ils sont trop achetés, s'ils sont dignes de blâme.
Sans doute le plaisir, pour être un bien réel,
Doit rendre l'homme heureux, et non pas criminel.
Mais il n'est pas moins vrai que de notre carriere
Le ciel ne défend pas d'adoucir la misere:
Et, pour finir ce point, trop long-temps débattu,
Rien ne doit être outré, pas même la vertu.

Voila de mes erreurs un abrégé fidele.
C'est à toi de juger, ami, sur ce modele,
Si je puis, près des grands implorant de l'appui,
A la fortune encor recourir aujourd'hui.
De la gloire est-il temps de rechercher le lustre?
Me voici presque au bout de mon sixieme lustre.
La moitié de mes jours dans l'oubli sont passés,

Et déja du travail mes esprits sont lassés.
Avide de science, avide de sagesse,
Je n'ai point aux plaisirs prodigué ma jeunesse;
J'osai d'un temps si cher faire un meilleur emploi;
L'étude et la vertu furent la seule loi
Que je me proposai pour régler ma conduite.
Mais ce n'est point par art qu'on acquiert du mérite.
Que sert un vain travail par le ciel dédaigné,
Si de son but toujours on se voit éloigné?
Comptant, par mes talens, d'assurer ma fortune,
Je négligeai ces soins, cette brigue importune,
Ce manege subtil, par qui cent ignorans
Ravissent la faveur et les bienfaits des grands.
Le succès cependant trompe ma confiance,
De mes foibles progrès je sens peu d'espérance;
Et je vois qu'à juger par des effets si lents,
Pour briller dans le monde il faut d'autres talens.
Eh! qu'y ferois-je, moi, de qui l'abord timide
Ne sait point affecter cette audace intrépide,
Cet air content de soi, ce ton fier et joli
Qui du rang des badauds sauve l'homme poli?
Faut-il donc aujourd'hui m'en aller dans le monde
Vanter impudemment ma science profonde,
Et, toujours en secret démenti par mon cœur,
Me prodiguer l'encens et les degrés d'honneur?
Faudra-t-il, d'un dévot affectant la grimace,
Faire servir le ciel à gagner une place,
Et, par l'hypocrisie assurant mes projets,
Grossir l'heureux essaim de ces hommes parfaits,
De ces humbles dévots de qui la modestie

Compte par leurs vertus tous les jours de leur vie?
Pour glorifier Dieu leur bouche a tour-à-tour
Quelque nouvelle grace à rendre chaque jour :
Mais l'orgueilleux en vain d'une adresse chrétienne
Sous la gloire de Dieu veut étaler la sienne ,
L'homme vraiment sensé fait le mépris qu'il doit
Des mensonges du fat et du sot qui les croit.

Non, je ne puis forcer mon esprit, né sincere,
A déguiser ainsi mon propre caractere ;
Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur;
A cet indigne prix je renonce au bonheur.
D'ailleurs il faudroit donc, fils lâche et mercenaire,
Trahir indignement les bontés d'une mere ;
Et, payant en ingrat tant de bienfaits reçus ,
Laisser à d'autres mains les soins qui lui sont dus.
Ah! ces soins sont trop chers à ma reconnoissance!
Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puissance,
Du moins d'un zele pur les vœux trop mérités
Par mon cœur chaque jour lui seront présentés.
Je sais trop, il est vrai, que ce zele inutile
Ne peut lui procurer un destin plus tranquille;
En vain dans ses langueurs je veux la soulager :
Ce n'est pas les guérir que de les partager.
Hélas! de ses tourmens le spectacle funeste
Bientôt de mon courage étouffera le reste!
C'est trop lui voir porter, par d'éternels efforts,
Et les peines de l'ame et les douleurs du corps.
Que lui sert de chercher dans cette solitude
A fuir l'éclat du monde et son inquiétude,

Si, jusqu'en ce désert à la paix destiné,
Le sort lui donne encore, à lui nuire acharné,
D'un affreux procureur le voisinage horrible,
Nourri d'encre et de fiel, dont la griffe terrible
De ses tristes voisins est plus crainte cent fois
Que le hussard cruel du pauvre Bavarois?

Mais c'est trop t'accabler du récit de nos peines.
Daigne me pardonner, ami, ces plaintes vaines :
C'est le dernier des biens permis aux malheureux,
De voir plaindre leurs maux par les cœurs généreux.
Telle est de mes malheurs la peinture naïve.
Juge de l'avenir sur cette perspective ;
Vois si je dois encor, par des soins impuissans,
Offrir à la fortune un inutile encens :
Non, la gloire n'est point l'idole de mon ame ;
Je n'y sens point brûler cette divine flamme
Qui d'un génie heureux animant les ressorts
Le force à s'élever par de nobles efforts.
Que m'importe, après tout, ce que pensent les hommes?
Leurs honneurs, leurs mépris, font-ils ce que nous
Et qui ne sait pas l'art de s'en faire admirer (sommes?
A la félicité ne peut-il aspirer ?
L'ardente ambition a l'éclat en partage ;
Mais les plaisirs du cœur font le bonheur du sage.
Que ces plaisirs sont doux à qui sait les goûter !
Heureux qui les connoît, et sait s'en contenter !
Jouir de leurs douceurs dans un état paisible,
C'est le plus cher desir auquel je suis sensible.
Un bon livre, un ami, la liberté, la paix;

Faut-il pour vivre heureux former d'autres souhaits?
Les grandes passions sont des sources de peines:
J'évite les dangers où leur penchant entraîne:
Dans leurs pieges adroits si l'on me voit tomber,
Du moins je ne fais pas gloire d'y succomber;
De mes égaremens mon cœur n'est point complice.
Sans être vertueux je déteste le vice;
Et le bonheur en vain s'obstine à se cacher,
Puisqu'enfin je connois où je dois le chercher.

ÉNIGME.

Enfant de l'art, enfant de la nature;
Sans prolonger les jours j'empêche de mourir:
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture;
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

(*C'est le portrait.*)

A

MADAME LA BARONNE DE WARENS,

VIRELAI.

MADAME, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats;
Quatre rats n'est pas bagatelle,
Aussi n'en badiné-je pas,
Et je vous mande avec grand zele
Ces vers qui vous diront tout bas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

A l'odeur d'un friand appas
Rats sont sortis de leur caselle;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas
Les a, par une mort cruelle,
Fait passer de vie à trépas.
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

Mieux que moi savez qu'ici-bas
N'a pas qui veut fortune telle;
C'est triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'est pas d'une alumelle;
Ainsi donc avec grand soulas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.

VERS

Pour madame DE FLEURIEU, *qui, m'ayant vu dans une assemblée, sans que j'eusse l'honneur d'être connu d'elle, dit à M. l'intendant de Lyon que je paroissois avoir de l'esprit, et qu'elle le gageroit sur ma seule physionomie.*

DÉPLACÉ par le sort, trahi par la tendresse,
Mes maux sont comptés par mes jours.
Imprudent quelquefois, persécuté toujours,
Souvent le châtiment surpasse la foiblesse.
O fortune ! à ton gré comble-moi de rigueurs :
Mon cœur regrette peu tes frivoles grandeurs,
De tes biens inconstans sans peine il te tient quitte ;
Un seul dont je jouis ne dépend point de toi :
La divine Fleurieu m'a jugé du mérite ;
Ma gloire est assurée, et c'est assez pour moi.

VERS

A mademoiselle TH.*** *qui ne parloit jamais à l'auteur que de musique.*

SAPHO, j'entends ta voix brillante
Pousser des sons jusques aux cieux;
Ton chant nous ravit, nous enchante;
Lemaure ne chante pas mieux.
Mais quoi! toujours des chants! Crois-tu que l'harmonie
Seule ait droit de borner tes soins et tes plaisirs?
Ta voix, en déployant sa douceur infinie,
Veut en vain sur ta bouche arrêter nos desirs;
Tes yeux charmans en inspirent mille autres,
Qui méritoient bien mieux d'occuper tes loisirs.
Mais tu n'es point, dis-tu, sensible à nos soupirs;
Et tes goûts ne sont point les nôtres.
Quel goût trouves-tu donc à de frivoles sons?
Ah! sans tes fiers mépris, sans tes rebuts sauvages,
Cette bouche charmante auroit d'autres usages,
Bien plus délicieux que de vaines chansons.
Trop sensible au plaisir, quoi que tu puisses dire,
Parmi de froids accords tu sens peu de douceur:
Mais, entre tous les biens que ton ame desire,
En est-il de plus doux que les plaisirs du cœur?
Le mien est délicat, tendre, empressé, fidele,
Fait pour aimer jusqu'au tombeau.
Si du parfait bonheur tu cherches le modele,
Aime-moi seulement, et laisse là Rameau.

ÉPÎTRE

A

M. DE L'ÉTANG,

Vicaire de Marcoussis.

En dépit du destin jaloux,
Cher abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politesse,
Dans votre gaîté sans rudesse,
Parmi vos bois et vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remede
Au triste ennui qui nous possede.
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance,
Où les plus grands frippons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie;
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs insolens,

Écrasent les humbles talens
Et tyrannisent la fortune ;
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit magot vilain
L'amour fit le héros des belles ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'état ;
Où le jeune et beau magistrat
Étale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le savant, bas parasite,
Chez Aspasie ou chez Phryné,
Vend de l'esprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite !
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de son pur choix,
Et dans un climat plus tranquille
Ne sait point se faire un asyle
Inabordable aux noirs soucis,
Tel qu'à mes yeux est Marcoussis !
Marcoussis qui sait tant nous plaire,
Marcoussis dont pourtant j'espere
Vous voir partir un beau matin
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc, mon cher vicaire,
Votre demeure hospitaliere
A gens dont le soin le plus doux
Est d'aller passer près de vous

Les momens dont il sont les maîtres.
Nous connoissons déja les êtres
Du pays et de la maison;
Nous en chérissons le patron,
Et desirons, s'il est possible,
Qu'à tous autres inaccessible,
Il destine en notre faveur
Son loisir et sa bonne humeur.
De plus, priere des plus vives
D'éloigner tous fâcheux convives,
Taciturnes, mauvais plaisans,
Ou beaux parleurs, ou médisans :
Point de ces gens, que Dieu confonde;
De ces sots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux esprits,
Vendeurs de fumée à tout prix
Au riche faquin qui les gâte,
Vils flatteurs de qui les empâte,
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens :
Point de ces fades petits-maîtres,
Point de ces hobereaux champêtres;
Tout fiers de quelques vains aïeux
Presque aussi méprisables qu'eux :
Point de grondeuses pigrieches,
Voix aigre, teint noir, et mains seches,
Toujours syndiquant les appas
Et les plaisirs qu'elles n'ont pas;
Dénigrant le prochain par zele,

Se donnant à tous pour modele;
Médisantes par charité,
Et sages par nécessité :
Point de Crésus, point de canaille :
Point sur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands seigneurs,
Frippons sans probité, sans mœurs;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere;
Mangeant fièrement notre bien,
Exigeant tout, n'accordant rien,
Et dont la fausse politesse,
Rusant, patelinant sans cesse,
N'est qu'un piege adroit pour duper
Le sot qui s'y laisse attraper :
Point de ces fendans militaires,
A l'air rogue, aux mines altieres,
Fiers de commander des goujats,
Traitant chacun du haut en bas,
Donnant la loi, tranchant du maître;
Brétailleurs, fanfarons peut-être,
Toujours prêts à battre ou tuer,
Toujours parlant de leur métier,
Et cent fois plus pédans, me semble,
Que tous les ergoteurs ensemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux.
Mais si, par un sort plus heureux
Il se rencontre un honnête homme;
Qui d'aucun grand ne se renomme,

Qui soit aimable comme vous ;
Qui sache rire avec les fous,
Et raisonner avec le sage ;
Qui n'affecte point de langage,
Qui ne dise point de bon mot,
Qui ne soit pas non plus un sot;
Qui soit gai sans chercher à l'être,
Qui soit instruit sans le paroître,
Qui ne rie que par gaîté,
Et jamais par malignité;
De mœurs droites sans être austeres;
Qui soit simple dans ses manieres;
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive aussi pour lui;
Qui sache assaisonner la table
D'appétit, d'humeur agréable;
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant son coin comme les autres;
Mêlant ses folies aux nôtres;
Raillant sans jamais insulter,
Raillé sans jamais s'emporter;
Aimant le plaisir sans crapule,
Ennemi du petit scrupule;
Buvant sans risquer sa raison;
Point philosophe hors de saison;
En un mot d'un tel caractere,
Qu'avec lui nous puissions nous plaire,
Qu'avec nous il se plaise aussi :

S'il est un homme fait ainsi,
Donnez-le nous, je vous supplie;
Mettez-le en notre compagnie:
Je brûle déja de le voir,
Et de l'aimer, c'est mon devoir;
Mais c'est le vôtre, il faut le dire;
Avant que de nous le produire,
De le connoître. C'est assez,
Montrez le nous si vous osez.

FRAGMENT

D'UNE

ÉPITRE A M. B***

APRÈS un carême ennuyeux,
Grace à Dieu voici la semaine
Des divertissemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine,
Dans chaque église on se promene;
Chaque autel y charme les yeux;
Le luxe et la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des cieux.
Là, maint agile énergumene
Sert d'arlequin dans ces saints lieux;
Le moine ignorant s'y démene,
Récitant à perte d'haleine
Ses *oremus* mystérieux,
Et criant, d'un ton furieux,
Fora, *fora*, par saint Eugene!
Rarement la semonce est vaine;
Diable et *frà* s'entendent bien mieux;
L'un à l'autre obéit sans peine.

Sur des objets plus gracieux
La diversité me ramene.
Dans ce temple délicieux,
Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation soudaine
Me rend tous mes sens précieux!

Illumination brillante,
Peintures d'une main savante,
Parfums destinés pour les dieux;
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine narine
Avant de se porter aux cieux.
Et toi, musique ravissante,
Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux,
Que tu plais quand Catine chante!
Elle charme à la fois notre oreille et nos yeux.

Beaux sons, que votre effet est tendre!
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper, en d'autres momens,
La bouche qui vous fait entendre
A des soins encor plus charmans!
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'est mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre et doux;
Qui, pour éloigner tout scrupule,
Vient à la Vierge, à deux genoux,

Offrir, dans l'ardeur qui la brûle,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.

Tels sont les familiers colloques,
Tels sont les ardens soliloques
Des gens dévots en ce saint lieu.
Ma foi je ne m'étonne guere,
Quand on fait ainsi ses prieres,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

D'UNE

CHANSON ITALIENNE

DE METASTASE.

Grace à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin.
Mon cœur, libre de sa chaine,
Ne déguise plus sa peine;
Ce n'est plus un songe vain.

Toute ma flamme est éteinte :
Sous une colere feinte
L'amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont point émus.

En paix sans toi je sommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes desirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde et je te quitte
Sans regrets et sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime;
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

Sois fiere, sois inhumaine,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le seroit ta douceur.
Sans être ému je t'écoute,
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une caresse,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages;
L'horreur des antres sauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me parois encor belle;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes sens sont enchantés.
Je vois, devenu plus sage,
Des défauts sur ton visage
Qui me sembloient des beautés.

Lorsque je brisai ma chaîne,
Dieux, que j'éprouvai de peine!

Hélas! je crus en mourir:
Mais quand on a du courage,
Pour se tirer d'esclavage
Que ne peut-on point souffrir?

Ainsi du piege perfide
Un oiseau simple et timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laisse,
Prend des leçons de sagesse
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore;
Voyant que je parle encore
Des soupirs que j'ai poussés;
Mais tel, au port qu'il desire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Le guerrier couvert de gloire
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime sans contrainte;
Je ne parle point par feinte
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et, quoi que tu puisses dire,

Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas sans peine
Un aussi ſidele amant.
Ma perte est moins dangereuse;
Je sais qu'une autre trompeuse
Se trouve plus aisément.

L'ALLÉE

L'ALLÉE
DE SYLVIE (*).

Qu'a m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais sous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce et charmante rêverie,
Solitude aimable et chérie,
Puissiez-vous toujours me charmer !
De ma triste et lente carriere
Rien n'adouciroit la misere,
Si je cessois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux asyle,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains et tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur et la sagesse,
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que son cœur ne se livre
Aux soins d'un douteux avenir ?

(*) Du nom d'une allée du parc de Chenonceaux, en Touraine, sur les bords du Cher. (G. B.)

Et si le temps coule si vîte,
Au lieu de retarder sa fuite
Faut-il encor la prévenir?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance
La vertu, la simple innocence,
Font des heureux à peu de frais!
Si peu de bien suffit au sage,
Qu'avec le plus léger partage
Tous ses desirs sont satisfaits.
Tant de soins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition.
L'homme content du nécessaire
Craint peu la fortune contraire,
Quand son cœur est sans passion.
Passions, sources de délices,
Passions, sources de supplices;
Cruels tyrans, doux séducteurs,
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix seroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable
Qui dans son ame insatiable
Nourrit l'ardente soif de l'or!
Que du vil penchant qui l'entraîne
Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor!
Malheur à l'ame ambitieuse
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains!

Qu'à ses rivaux toujours en butte,
L'abyme apprêté pour sa chûte
Soit creusé de ses propres mains !
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité !
Qu'il éprouve dans sa misere,
De la part de son propre frere,
La même insensibilité !
Sans doute un cœur né pour le crime
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions;
Mais jamais, du ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison,
Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à se faire entendre
En faisant taire la raison;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables lois;
La haine et ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes,
Ils devroient être des vertus.

Pourquoi de ces penchans aimables
Le ciel nous fait-il un tourment?
Il en est tant de plus coupables,
Qu'il traite moins sévèrement!
O discours trop remplis de charmes,
Est-ce à moi de vous écouter?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour;
J'y veux moraliser sans cesse,
Et toujours j'y sónge à l'amour.
Je sens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres soins,
Plus libre en ce charmant asyle,
Philosopheroit beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomenter l'ardeur:
Hélas! n'est-il pas temps encore
Que la paix regne dans mon cœur?
Déja de mon septieme lustre
Je vois le terme s'avancer;
Déja la jeunesse et son lustre
Chez moi commence à s'effacer.
La triste et sévere sagesse
Fera bientôt fuir les amours,
Bientôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie

Chassant l'aimable volupté,
On verra la philosophie
Naître de la nécessité ;
On me verra, par jalousie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et souvent blâmer par envie
Les plaisirs que je n'aurai plus.
Mais, malgré les glaces de l'âge,
Raison, malgré ton vain effort,
Le sage a souvent fait naufrage
Quand il croyoit toucher au port.

O sagesse, aimable chimere,
Douce illusion de nos cœurs,
C'est sous ton divin caractere
Que nous encensons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à sa mode :
Sous le masque le plus commode
A leur propre félicité
Ils déguisent tous leur foiblesse,
Et donnent le nom de sagesse
Au penchant qu'ils ont adopté.

TEL, chez la jeunesse étourdie,
Le vice, instruit par la folie
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philosophie
Tend des pieges à la vertu.
Tel, dans une route contraire,

On voit le fanatique austere,
En guerre avec tous ses desirs,
Peignant Dieu toujours en colere,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie et les plaisirs.
Ah! s'il existoit un vrai sage,
Que, différent en son langage,
Et plus différent en ses mœurs,
Ennemi des vils séducteurs,
D'une sagesse plus aimable,
D'une vertu plus sociable
Il joindroit le juste milieu
A cet hommage pur et tendre
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu!

GIUSEPPE FARSETTI,

PATRIZIO VENETO,

A GIO. GIAC. ROUSSEAU,

CITADINO GINEVRINO,

SERMONE.

S'io non vedessi co' questi occhi quale
E quanta hà virtù seggio entro il tuo petto,
E come l'oro, e le lucenti gemme,
E gli agi, cui sì dietro il mondo corre,
Disprezzi, e sei signor di te medesimo;
Io crederei che avesse il falso scritto
Di Diogene saggio il secol prisco.
O spirto degno! Opra diversa è certo
Empier le carte di severi detti
Porgendo filosofici consigli,
Ed aver l'alma di giustizia piena,
E porre di ragione in uso il lume:
Questo a te serba il ciel. Già non parl'io
Per farti onor, che il suon delle tue lodi
Poco gradisci, e nulla il biasimo curi:
Ma per far noto il ver la lingua snodo.
Segui il tuo nobil corso, anima sciolta
D'ogni umano legame. Odo chi dice:
Folle alteriggia è che rifiuta l'oro
Che ricca e larga man ti porge in dono,

Ma tu, ciò di che d'uopo alcun non hai
Rifiuti solo, e d'uopo hai ben di poco,
E lieto vivi, e temperato, e saggio;
Come colui, che vedi, che la chioma
Colta e sparsa d'odor, gli eletti panni;
E molte masse di secondo argento,
Raro l'uomo beato in terra fanno.
Ma la cieca età nostra è giunta a tale
Ch'ammira sol ciò che par bello agli occhi;
E l'opre generose, e i fatti egregi,
E l'alma pura e di rimorsi scarca
Prima fonte e cagion d'ogni ben nostro,
Contempla appena, o non conosce affato.

L'umana razza, al mio parer, somiglia
Color che, come il Gelli un tempo hà scritto;
Fur da Circe cangiati in crude fiere;
Che poi, tornar potendo alle lor forme
E riavere il lor conoscimento,
Meglio amar rimaner bestie nel fango.
Or dimmi, quanti nel pantano immersi
Di vizj obbrobriosi oggi riscontri,
Che a noverargli opra perduta fora?
Odio ed amor che mai non disser vero
Reggono il mondo; e maschera e belletto
Copre e traveste le parole e i fatti.
Ov'è chi scrisse con si puri inchiostri;
« La gola, il sonno, e l'oziose piume,
« Hanno dal mondo ogni virtù sbandita? »
Risorga per veder se il suo concetto

In questa nostra etade al ver s'appone.
Quindi è che il senso depravato e guasto ,
Che non può regger di virtute al lume,
Omaggio non le rende , e ogni via tenta
Onde vana e ridicola riesca.

Deh ! cittadino di città ben retta,
E compagno e fratel d'ottime genti
Ch'amor del giusto hà ragunate insieme,
Del tuo fido operar pago e contento
Vivi; che la giustizia e la virtude,
Come di se principio e di se fine ,
Vive di se contenta, e non cerca oltre.
Ma stolto ! il foglio di moral precetti
Spargo, ne ch'io ragiono a te m'avveggio ,
Da cui tanto s'apprende in un sol giorno
Quanto da più volumi in parecchi anni.

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table du dix-huitieme volume.


116

